N° 1 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
ABONNEMENT : [illegible] fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRETAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

La Mort dans l'Art et la Poésie

DU XVe SIÈCLE (1)

Tandis que les artistes du XIIIe siècle représentent, gravées sur les dalles funéraires ou couchées sur les tombeaux, des figures transfigurées, plus belles que dans la vie, déjà touchées par la lumière de la vie éternelle, avec la fin du XIVe siècle la mort se montre dans toute son horreur ; le cadavre commence à apparaître dans l'art. Un des plus anciens tombeaux où on le signale, est celui du médecin Guillaume de Harcigny, mort en 1394 ; on trouve une autre très saisissante image de momie sculptée, peu après 1402, à Avignon, pour le tombeau du cardinal Lagrange. Dans cette même ville, on a conservé longtemps un panneau qui représentait « le cadavre décomposé d'une femme près d'un cercueil ouvert où l'araignée tissait sa toile »; à Angers, le roi René avait fait figurer au-dessus de son tombeau un squelette ; Bourdichon lui-même, sacrifiant au goût du temps, avait peint « un cadavre dévoré par les vers ».



Cliché de " *l'Art religieux de la fin du Moyen-Age en France*

LE « DIT DES TROIS MORTS ET DES TROIS VIFS »

Heures de Jean du Pre.

(1) Cf. : Pierre CHAMPION : Histoire poetique du XVe siècle : 2 vol. in-8. Champion edit Paris. 1923. — Fmile MALF L'art religieux de la fin du Moyen-Age en France. 1 vol. in-4° Armand Colin édit Paris, 1922. — François VILLON : Œuvres. Edition critique avec notice et glossaire par Louis Thuasne. 3 vol. in 8°. Aug. Picard, editeur Paris, 1923.

L'image de la mort se montre également dans les manuscrits. Vers 1410, un des enlumineurs du duc de Berry la représente sous les traits d'une momie noire qui, drapée dans un linceul blanc, brandit un trait et va frapper un élégant seigneur. Quelques années après, c'est un autre miniaturiste qui montre le mort nu et rigide étendu au milieu des ossements et des crânes.

Le « dit des trois morts et des trois vifs » qu'on trouve déjà dans la littérature du XIIIe siècle, apparaît dans l'art à la fin du XIVe siècle. Dans cette légende, où trois morts se dressent soudain devant trois vivants qui reculent d'horreur et où les morts parlent tandis que les vivants font sur eux-mêmes un salutaire retour, la mort se présente encore pleine de clémence. Dans la danse macabre, toute idée de pitié disparaît, on veut impressionner les foules. M. Emile Mâle estime que la première danse macabre fut l'illustration mimée d'un sermon sur la mort ; un moine mendiant aurait imaginé, pour frapper les esprits, de mettre en scène les grandes vérités qu'il annonçait.

La plus ancienne danse macabre peinte fut celle du cimetière des Innocents. Ce cimetière, dit M. Emile Mâle, était :

« au XVe siècle, un lieu plein d'une violente poesie. Ce vieux sol, où tant de morts avaient reposé, etait regardé comme sacre. Un évêque de Paris, qui ne put y être enseveli, demanda par son testament qu'on mît au moins dans sa fosse un peu de terre des Innocents Pourtant les morts ne restaient pas longtemps dans cette terre sainte ; sans cesse ils devaient faire place aux nouveaux venus, car vingt paroisses avaient le droit d'ensevelir dans l'étroit enclos. Et il y avait entre les morts une égalité parfaite ; les riches n'avaient pas comme aujourd'hui, pignon sur rue au cimetière. Quand le temps était venu, on vendait leur pierre tombale, et leurs os allaient s'entasser dans les charniers qui surmontaient le cloître. A toutes les ouvertures se montraient des milliers de crânes sans nom ; le maître des requêtes, comme dit Villon, ne se distinguait plus du porte-panier. On comprend que le poète soit venu là, chercher l'inspiration. Tout ce qu'on voyait ébranlait l'âme. C'était, adossé à l'église des Saints-Innocents, la cellule de la recluse, murée dans sa prison, comme les morts dans leur tombeau : c'était la colonne creuse où s'allumait le soir une lampe pour écarter les revenants et « cette chose qui se promène dans les ténèbres » : c'était la légende des trois morts et des trois vifs sculptée au portail de l'eglise : c'était surtout la danse macabre peinte dans le cloître ».

Cette vieille fresque, comme le charnier, n'existe plus. Mais le chef-d'œuvre de Guyot Marchant en est un souvenir ; et avant de disparaître, elle en avait inspiré d'autres ; de Paris elle s'était répandue dans toute la France, en Europe. Si la plupart n'ont laissé aucune trace, si plusieurs ne sont plus qu'une ombre (Cherbourg, Rouen), on peut encore admirer celles de Kermaria et de la Chaise-Dieu.



D'après l'*Histoire poétique du XVe siècle*, par Pierre Champion

LA MORT ET LE SEIGNEUR.

Livre de bonnes mœurs de Jacques Legrand, présenté au duc de Berry, vers 1410. (Bibliothèque Nationale, Ms. fr. 10 3, fol. 74)

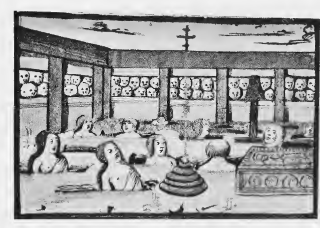
La danse macabre pouvait illustrer ces deux vérités : soudaineté de la mort et égalité des hommes devant elle. Mais ainsi que le fait remarquer M. Emile Mâle, si parmi ceux qui la contemplaient au cimetière des Innocents, la plupart y trouvaient un encouragement à bien faire, quelques autres y voyaient une invitation à jouir de cette courte vie. « Au cimetière des Innocents, les filles de joie erraient sous les cloîtres et parmi les tombeaux. » L'église le comprit et au temps où se multipliaient les images païennes de la danse macabre parut un petit livre : l'*Ars moriendi* ; la mort n'y apparaît plus comme une ronde bouffone : autour du lit du mourant l'ange et le démon se disputent l'âme qui va s'envoler.

Le succès de l'*Ars moriendi*, illustré de gravures sur bois qui sont parmi les plus anciennes, fut encore plus encore plus grand que celui des danses macabres ; il fut traduit dans toutes les langues.

La pensée de la mort n'inspire pas que les artistes du XVe siecle : elle se retrouve aussi chez les poètes. Vers 1524, Pierre de Nesson publie son *Vigile des Morts* qui l'apparente aux artistes les plus singuliers et les plus violents qui ont illustré la figure de la Mort. C'est le cadavre, le cimetière qu'il met en scène :

Et lors, quant tu trespasseras,
Des le jour que mort tu seras,
Ton orde char commencera
A rendre pugnaise pueur
. . . .
Il conviendra que l'en te mecte
L'où l'en met tous ceux qui trespassent :
En une grande, parfonde fosse,
Selon que la charoigne est grosse.

« Pierre de Nesson, dit M. Champion, est l'homme du cimetière, de la puanteur, de la fiente, de la pourriture et de la charogne ». Il est l'ancêtre direct de certaines productions de Baudelaire ou de Rollinat. Dans son poème se trouvent déjà esquissées les premières figures



D'après l'*Histoire poétique du XVe siècle*, par Pierre Champion.
LE CIMETIÈRE DU XVe SIÈCLE.
Vigiles des Morts. édition d'*A. Vérard*.

de la danse macabre, celle du pape et du roi couronné ; celle du médecin qui n'a pas su se guérir :

Ypocras et Gallien, qui furent
Si grans medicins et tant sceurent
Entre les maistres anciens,
Se ne se sont sceuz secourir :
Il lez a tous fallu mourir,
Et eulx et tous leurs paciens !

Pierre de Nesson a trouvé son inspiration au cimetière, là où Villon ira la chercher ; mais tandis que le premier soulève le cœur, l'autre sait émouvoir. Comme dans l'*Ars moriendi*, Villon nous conduit au lit de l'agonisant ; il réserve le trait réaliste à ce qu'il avait le plus aimé, pour ce qu'il trouve de plus aimable dans ce monde, au tendre corps de la femme :

La mort le fait blesmir, pallir,
Le nez courber, les vaines tendre.
Le col enfler, la chair mollir,
Jointes et nerfs croistre et estendre,
Corps femenin, qui tant es tendre,
Poly, souef, si précieux,
Te fauldra il ces maux attendre ?

Il peint lui aussi, la scène du cimetière, et c'est au charnier des Innocents qu'il nous mène.

Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers....

Mais il sait transformer la vision brutale par son génie : il parle de lui, des camarades, des parents disparus ; s'il y trouve l'assouvissement de sa rancune de pauvre contre les riches, devant tant de morts qui tombent en poussière, sa pensée s'apaise :

Or sont ilz mors, Dieu ait leurs âmes !

Après Villon, le spectacle de la mort inspire encore quelques poètes du XVe siècle. Michaut, en 1466, donne sa *Danse aux aveugles*. Mais dit M. Champion, les quelques vers que Villon consacre à la mort font oublier ceux de tous ses prédécesseurs et de ses contemporains.

En 1470, paraît *Le Mors de la pomme*, curieux par son illustration : la danse macabre s'y présente sous un aspect nouveau. elle devient prétexte à une série de tableaux de Genre. C'est lui qui inspirera les *Heures* de Simon Vostre (1512), et plus ou moins directement Holbein, qui a sans doute eu connaissance du manuscrit illustré de l'une ou l'autre de ces œuvres. Car le XVIe siècle va encore rechérir sur le XVe ; alors qu'on pourrait le croire optimiste, tout pareil aux héros de Pantagruel, il est sans cesse occupé de la mort. Les effigies du cadavre s'y multiplient (la fameuse statue du cimetière des Innocents est de 1526 ; le squelette sculpté par Ligier Richier date de 1545). Elles apparaissent dans l'habitation. Un père de famille qui se fait bâtir une maison y inscrit la pensée de la mort. A table même, sur le pot de terre qui contient le cidre ou le vin, on lit : « Pense à la mort, povre sot ».

« Ainsi, dit M. Emile Mâle, à la fin du moyen-âge, l'image de la mort est partout. Ce n'est pas seulement au cimetière qu'on la rencontre, on l'a sous les yeux dans l'Eglise. En tournant la page de son livre d'heure on l'aperçoit encore. Rentré chez soi, on la retrouve : un crâne est sculpté au manteau de la cheminée, une page de l'*Ars moriendi* est cloué au mur. Et la nuit, quand on dort et qu'on oublie, on est réveillé en sursaut par le veilleur qui psalmodie dans les ténèbres.

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

M. G.



Cliché de l'*Amour de l'Art*.
ARS MORIENDI. ÉDITION DE 1490.

ACTUALITÉS

HOMMES FOSSILES DE SOLUTRÉ

En septembre dernier, les fouilles que nous poursuivions dans le célèbre gisement préhistorique du Crot-du-Charnier à Solutré (Saône-et-Loire) en étroite collaboration avec un savant éminent, notre excellent Maître Ch. Depéret, (1) et avec le précieux appui de l'*Association régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire*, ont abouti à une découverte qu'il est permis de qualifier de sensationnelle : celle de trois squelettes humains paléolithiques d'âge aurignacien.

A vrai dire, nos recherches au cours des deux dernières années obéissaient à cette directive d'arriver à exhumer



SQUELETTE AURIGNACIEN N° 2, EN PLACE DANS LE GISEMENT APRÈS SON DÉGAGEMENT, LE 7 SEPTEMBRE 1923.

un Solutréen — c'est-à-dire un de ces lointains ancêtres qui apportèrent sur notre sol la merveilleuse technique de taille du silex qui caractérise l'industrie solutréenne. D'où vinrent-ils? D'Asie probablement, par la vallée du Danube. Quels étaient-ils? Nous l'ignorons encore, aucun squelette, aucun crâne indiscutable n'étant connu. Où le trouver plus sûrement que parmi les « foyers » c'est-à-dire les fonds de cabanes souvent transformés en lieu de sépulture, des tribus nomades de chasseurs de Rennes Solutréens, sinon à Solutré?

(1). Pour plus de details, cf. Depéret, Arcelin & Mayet. Sur la decouverte d'hommes fossiles d'âge aurignacien, à Solutré (Saône-et-Loire). Comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences, T. 177, p. 618. Seance du 8 octobre 1923.
Ibid. La Nature, 3 novembre 1923.

Mais à Solutré, le niveau archéologique est extrêmement réduit tandis que les lignes de foyers des chasseurs nomades de Chevaux qui précédèrent en ce lieu les chasseurs de Rennes, se superposent, à travers les éboulis de la Roche, sur une épaisseur de plusieurs mètres. Là, parmi les ossements de chevaux calcinés, dans les cendres des foyers, se rencontre toute une industrie de la pierre taillée, de technique différente de l'industrie solutréenne et dont le type a été pris dans les dépôts archéologiques de la grotte d'Aurignac (Haute-Garonne) — d'où le nom d'Aurignaciens donnés à ces hommes, venus d'Afrique, grands consommateurs de chevaux qu'ils poursuivaient dans la vallée de la Saône et dont ils ont accumulé au Crot-du-Charnier les ossements en quantité défiant toute estimation : 100 000, 200.000 chevaux et plus peut-être. Au cours des années qui suivirent la découverte du gisement par ce grand préhistorien mâconnais que fut Adrien Arcelin, en 1866, et sur une très petite étendue du sol que nous explorons actuellement, environ 60.000 kilogrammes d'os de chevaux furent extraits par un cultivateur désireux d'amender ses terres.

En 1922 et en 1923, nos fouilles, poursuivies en de longues et larges tranchées qui entamaient le terrain sur plus de six mètres d'épaisseur, se trouvèrent à peu près constamment dans « l'Aurignacien », au-dessous de la couche à ossements de chevaux qui sépare les foyers aurignaciens des foyers solutréens situés plus près de la surface du sol. C'est là que furent mises au jour trois sépultures dont la découverte offre un grand intérêt scientifique.

La première était celle d'une femme auprès de laquelle se trouvaient des ossements d'un nouveau-né, sinon d'un fœtus, et d'un tout jeune enfant. Immédiatement après, avec la même orientation Ouest-Est, la tête placée face au soleil levant, dans un épais foyer de cendres fines, le squelette d'un homme de 25 ans environ. En arrière de ce second squelette, un troisième appartenant à un homme du même âge.

Ces hommes, de haute taille — 1 m. 83 et 1 m. 75 — robustes, vigoureux, appartiennent à la grande race quaternaire des hommes du type de Cro-Magnon. Les quelques squelettes découverts dans la vallée de la Vézère et dans la grotte de Menton, ont permis d'en préciser les caractères anthropologiques. Les nouveaux documents que nous apportons indiquent que déjà il y avait un certain flottement morphologique dans ce groupe humain. Nos deux crânes masculins de Solutré sont « très Cro-Magnon » et pourtant ils ont un indice céphalique relativement élevé, ils ne présentent pas la platycnémie tibiale, le fémur à pilastre, etc., que l'on se plaisait à donner comme caractéristique de la race.

Sans doute leur face basse et très large, leurs orbites quadrangulaires et élargies transversalement, leur mandibule exagérément haute ...... impriment à la tête un aspect archaïque incontestable. Mais si attentivement soient étudiés les détails ostéologiques et la morphologie céphalique, on ne découvre rien qui n'existe dans notre population actuelle dont la souche quaternaire « Cro-Magnon » représente un élément ethnique important, remarquablement persistant. Et cette constatation que ces hommes d'il y a quinze mille ans ne diffèrent pas sensiblement de nos contemporains, nous amène à cette conclusion que les variations évolutives, dans un rameau phylétique humain, sont conditionnées non par le millénaire — unité de temps archéologique — mais par l'unité de temps géologique et paléontologique, par le million d'années.

La double migration qui amena l'homme sur notre sol de l'Europe occidentale — rameau en voie d'extinction

de l'*Homo neanderthalensis*, rameau en voie d'évolution progressive de l'*Homo sapiens* — ne remonte guère au-delà d'une centaine de millénaires (Étage tyrrhénien du Quaternaire, Terrasse de 30 m. dans nos vallées fluviales avec la mandibule de Mauer d'une part, avec les débris humains de Piltdow d'autre part). C'est dire que c'est très loin, dans les dépôts tertiaires anciens qu'il faut chercher l'Homme primitif. On le découvrira peut-être dans quelque gisement africain ou asiatique, plus probablement



CRANE N° 2
Norma facialis, 1/2 GRANDEUR NATURELLE.

en Océanie. Il se rencontrera dans quelque terrain d'âge éocène sous la forme d'un tout petit arboricole, récemment différencié de la souche commune des Primates. Homme cependant, première « mutation » d'un vigoureux rameau phylétique dont l'humanité présente et plus spécialement son élite, les Français actuels, apparaissent comme un magnifique épanouissement — mais non comme la mutation terminale, simplement une étape dans l'élaboration de l'humanité à venir, dans la formation des hommes appelés à vivre sur notre globe terrestre quelques centaines de millénaires après nous.

Lucien MAYET, Fabien ARCELIN.

GUILLAUME APOLLINAIRE EN SALLE DE GARDE

Le mois de novembre 1923 a vu refleurir, après les souvenirs de l'Armistice, la mémoire de Guillaume Apollinaire. Les petites revues littéraires se sont appliquées à tracer pour nous les différents aspects de sa figure, d'où il est résulté un ensemble assez composite, à la manière de ces portraits cubistes, où l'on aperçoit un œil, une lèvre, un menton, fragments épars qui réclament la patience d'un liseur d'hiéroglyphes.

En 1913 et 1914, j'ai souvent dîné avec Apollinaire, suivant la formule, chez un marchand de vins de la rue des Saints-Pères. Je l'évoque assis, près de la fenêtre basse, dans un coin de la salle qui nous était réservée ; son large dos s'appuie au mur et René Dalize, en face de lui, se penche un peu sur son assiette.

Nous nous étions liés avec le temps et le 9 novembre 1913, il acceptait pour la première fois, de dîner avec nous à la salle de garde de Sainte-Anne. L'histoire de ce dîner peint toute entier notre ami dans la vie courante. Je le connaissais, aussi j'avais pris mes dispositions à l'avance. Prévoyance heureuse, car la lettre d'acceptation était adressée :

« à l'Hôpital de Saint-Anne,
« non loin du Parc de Monsouris.

E. V.

Aussi courut-elle, je ne sais pourquoi, à Toulouse (Poste restante), où elle ne fut pas réclamée, puis revint à Paris, à la première adresse. Un facteur attentif avait lu entièrement la suscription, imitée des adresses du vieux temps, où les lettres arrivaient malgré que les maisons ne fussent pas numérotées.

Les aliénés que nous soignions alors intéressaient beaucoup notre hôte ; il commentait durant de longues heures les dessins ou les écrits recueillis récemment dans les services et cherchait avec nous la solution du problème du génie dans la folie. Les formes élémentaires de l'art et de la poésie apparaissaient bien dans ces œuvres ; il retrouvait là les sources originales du lyrisme, mais qui se perdaient sans profit dans l'immense désert de la folie.

Une autre fois, il apportait des documents glanés au cours de ses recherches dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale et c'était notre tour de proposer des gloses, qu'il critiquait avec une finesse de jugement surprenante, et qui faisait douter que c'étaient là ses premiers contatcs avec la médecine mentale.

Tout lui était prétexte de commentaires ingénieux et sa passion même pour la bonne cuisine comportait une part d'intellectualisme qui bouleversait la physiologie du goût. Et pourtant, comme il savait faire oublier l'homme de lettres, déjà célèbre, et comme ses propos tenaient peu de la conférence.

Sur le front de Champagne il m'avait écrit quelques cartes timbrées du secteur 80, il disait : « Si nous ne nous rencontrons pas maintenant, ce sera pour après. » Puis mon départ en Orient nous sépara pour de longues années, et à la rentrée en France, au mois de mars 1919, j'appris

tristement que ni chez Baty, ni rue des Saints-Pères, ni à la descente de l'autobus de minuit, chez Lipp, je ne retrouverai la bonne figure, la petite pipe et ces échanges d'impressions de nos deux vies si différentes, où il mettait toujours du soleil.

Au risque de scandaliser certains, je dirai de lui pour terminer, comme Tournebroche fit de l'abbé Jérome Coignard : « Je le tiens, celui-là, pour le plus gentil esprit qui ait jamais fleuri sur la terre. »

JEAN VINCHON.

LE CENTENAIRE DE LA LITHOTRITIE

C'est le 13 janvier 1824 que Civiale, âgé de vingt-sept ans, pratiqua à Paris avec succès la première lithotritie sur le vivant. M. CATHELIN souhaite (*Travaux annuels de l'hôpital d'Urologie*, 5e série) qu'on célèbre ce centenaire pour rappeler aux jeunes générations ceux qui contribuèrent à cette immortelle découverte.

Car ils furent deux, Léroy d'Etiolles qui fût « le Branly de la lithotritie, alors que Civiale, en a été le Marconi ».

L'instrument inventé par Leroy d'Etiolles et utilisé par Civiale, après modification, était construit de manière à permettre de saisir la pierre dans la vessie, de la creuser à l'aide d'un foret mu par une sorte de vilbrequin d'horloger. Lorsque la pierre avait éclaté, on en retirait les morceaux l'un après l'autre, non sans déchirer le canal et faire souffrir horriblement le patient.

L'instrument de Civiale était rectiligne c'est-à-dire d'introduction douloureuse et de maniement difficile. Le baron Heurteloup rendit l'opération plus aisée en 1831 en faisant construire son percuteur courbe, dont les mors, après avoir saisi la pierre étaient rapprochés à coups de marteaux sur le manche de l'instrument fixé à un cadre solidaire du lit.

Mais, dit M. JEANBRAU (*Journal d'Urologie*, déc 1922) l'opération restait encore brutale et malaisée. Il fallait trouver un moyen simple et rapide de rapprocher les mors de la pince sur le calcul puis sur les fragments résultant de son éclatement. Ségalas y parvint en imaginant un dispositif d'écrasement constitué par une vis sans fin qui rapprochait les mors. Dans la suite, l'invention de l'écrou brisé par Charrière permit d'empêcher les deux mors de s'écarter ou de leur rendre la liberté. Mais les mors de l'instrument s'ensablaient rapidement et l'on devait retirer le lithotriteur pour enlever les débris et le sable qui l'engorgeaient. Reliquet, en 1871, inventa son mors fenêtré qui permit de broyer si parfaitement la pierre, qu'elle était réduite en fine poussière. Il restait encore à trouver



CIVIALE (1796-1867)

le moyen d'évacuer les débris et la poussière hors la vessie. Ce fut l'œuvre combinée de Bigelow et de Guyon qui réalisèrent l'avant-dernier perfectionnement de l'opération : la lithotritie à séances prolongées jusqu'à débarras complet de la vessie par l'aspiration. Plus tard Guyon devait faire bénéficier des bienfaits de l'antiseptie la lithotritie qui demeure une découverte presque exclusivement française.

VARIÉTÉS

MÉDECINS BIBLIOPHILES

Ils le sont à peu près tous si l'on entend simplement par là ceux qui aiment les livres. Mais beaucoup aiment surtout les éditions de grand luxe, tirées au plus petit nombre d'exemplaires possible. C'est un certain nombre de ceux-là - une quarantaine — qui, reprenant une idée déjà émise avant la guerre par le Pr Roger et par les Drs Boyé et Tremolières, ont fondé en 1920 la Société des Médecins bibliophiles.

Cette Société compte cent membres titulaires et vingt correspondants payant cotisation annuelle. Les correspondants ne sont admis comme titulaires qu'au fur et à mesure des vacances, par décès, démission ou radiation. Le succès du nouveau groupement a été tel, qu'actuellement on s'inscrit comme candidat au titre de membre correspondant !

La Société publie en principe un livre par an, tiré à 150 exemplaires au plus, dont les cent premiers sont numérotés en chiffres arabes et les cinquante autres en chiffres romains. Les membres titulaires reçoivent les cent premiers exemplaires, les correspondants les vingt suivants. Tous les exemplaires distribués sont nominatifs. Le solde de l'édition est destiné aux collaborateurs, au dépôt légal, aux archives, à la réserve, et quelques volumes au commerce.

Par suite des circonstances, les trois premiers ouvrages édités par la Société sont sortis en 1923 ; ce sont : *Les Paradis artificiels*, de Baudelaire ; *Une Histoire sans nom*, de Barbey d'Aurevilly et les *Heures marocaines*, des frères Tharaud. On s'accorde généralement — et c'est l'opinion de B.-J. Angoulvent qui a consacré à la Société des Médecins bibliophiles un article récent (*Byblis*, n° 7. Morancé, éditeur, Paris) — à reconnaître aux *Paradis artificiels* toutes les qualités qui font un beau livre. Du format in-4° couronne, illustré de douze hors-texte d'Henri Chapront, en camaïeu de plusieurs couleurs et de bandeaux et culs-

de-lampe en noir, ce volume a été composé en Grasset et établi sur du papier de chanvre dont la couleur et la composition rappellent celle du haschich ; la couverture elle-même est imprimée sur un papier de couleur glauque et maladive.

Les ouvrages : *Une Histoire sans nom*, illustré de douze eaux-fortes exécutées d'après les dessins de Gorguet par Omer Bouchery, et *Rabat ou les Heures marocaines*, illustré par Henri Hourtal, ont trouvé moins bon accueil auprès des critiques. Le papier, le caractère employé, du néo-didot, ont été reprochés aux metteurs en œuvre qui ne sont pas complètement responsables et feront mieux la prochaine fois. Pour un début ce n'est pas trop mal.

En 1924 paraîtront les *Ondes anacréontiques* de Leconte de Lisle, avec des bois gravés par Deslignières, et *Thy-Ba, fille d'Annam*, de Jean d'Esme, illustré par Leriche. Puis viendront d'année en année : *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier, avec illustrations d'Uriet, *Les Démarqués* du docteur Robert (Jean Yole), avec bois du docteur Paul-Emile Colin, la *Tentation de Saint-Antoine*, de Flaubert, illustrée par Hertemberger, les *Foules de Lourdes*, de Huysmans, illustrées par Ch Jouas, et *Point de Lendemain*, du baron Denon, avec bois de Calbet. On parle même d'une *Bibliothèque choisie des Médecins bibliophiles* qui serait publiée par Crès, l'éditeur aux idées hardies et fécondes. Mais ce n'est encore qu'un projet.

LA DISPARITION DU MULETIER

Le muletier, dont Montaigne disait que l'amour « se rend souvent plus acceptable que celle d'un galant homme » et qui, au dire de La Fontaine

à ce jeu vaut trois rois

serait un type en train de disparaître. M. Pierre Dominique (L'Amour platonique dans quelques livres de l'année, *Mercure de France*, 1 nov. 1923) le prétend et en voit la preuve dans quelques productions de l'année littéraire 1922-23.

L'impuissant n'est évidemment pas un type nouveau dans la littérature. Martial, Ovide, Tibulle, Montaigne, l'Arioste, Stendhal, etc., l'ont fait figurer en bonne place. Mais tous leurs héros défaillants sont au fond des Mâles, qui ont connu « des cruelles et des capitulardes », selon l'expression de M. Dominique, et sont plus normaux qu'on ne pense.

Si le principal personnage des *Feux du Couchant* peut encore être considéré comme un de ceux-là, le Philippe Dellion de l'*Anneau d'Améthyste* n'est déjà plus qu'un neurasthénique génital auquel s'apparentent les héros des quatre romans que M. Dominique sigale comme l'image du XIX siècle : *le Martyre de l'Obèse*, de M. Henri Béraud ; *Aimée*, de M. Jacques Rivière ; *Yamilé sous les Cendres*, de M. Henry Bordeaux ; *le Vagabond sentimental*, de M. t'Serstevens.

Tous ces types, avant d'être des impuissants, sont des obsédés ; au lieu de se défaire de leur obsession en assouvissant leurs désirs, ils s'en tirent par des titres, un *Journal* comme Amiel, des dessins comme Rops qui *ne pensait qu'à ça*. L'impuissance esthétique et métaphysique du Suisse, dit M. Dominique, est l'équivalent de leur impuissance sexuelle. Leurs défaillances n'ont rien de semblable à celles d'un Stendhal, à « ces effondrements brusques et inattendus de la puissance virile, sortes d'obnubilations momentanées qui, fatigue à part, ne se rencontrent d'ailleurs que chez les grands nerveux. Non, ici, il s'agit d'un trouble de l'esprit, et ces esprits malades, apeurés, incapables de se fixer, démolis par les images qui les assaillent, retiennent leurs propres corps ».

Peut-être faut-il voir une raison de ce « manque d'appétit » dans les poisons : opium, cocaïne, qui « exaltent la sentimentalité au détriment de la sensualité ». Mais dans toutes ces impuissances, il y a surtout de « lamentables états d'esprits : un idéalisme qui lâche terre, s'emberlificote de cas de conscience, huguenotise à perte de vue ; un amour propre qui se résout en défaillance physique ; quelque horreur de la chair avec un arrière goût franciscain ; la lâcheté de corps et d'âme et la peur de la bataille ».

Et M. Pierre Dominique souhaite qu'on réhabilite à l'amour sensuel, le *durus amor*. Les greffes nous ramèneront peut-être cet âge de fer !

UNE NOUVELLE ÉDITION DE LA CORRESPONDANCE DE FLAUBERT

Un nouveau texte de la *Correspondance*, ne sera pas le moindre attrait de la luxueuse édition des œuvres de Flaubert que publie la Librairie de France. Grâce à M.



Edition du Centenaire

PORTRAIT DE LOUISE COLET
GRAVÉ SUR BOIS PAR ACHILLE OUVRÉ.

René Descharmes, on pourra relire soigneusement revisée, classée et augmentée, une correspondance qui, avec celle de Voltaire, est peut-être la plus belle qui existe. Les médecins y trouveront quelques rosseries sur la profession :

« Je lis maintenant des livres d'hygiène, écrit Flaubert à Georges Sand. Oh ! que c'est comique ! Quel aplomb que

celui des médecins! Quel toupet! Quels ânes pour la plupart ». Et une autre fois à Jules Duplan : « Je me suis livré dernièrement à l'étude du croup. Il n'y a pas de style plus long et plus vide que celui des médecins. Quels bavards! et ils méprisent les avocats. » Seuls Bichat et Cabanis trouvent grâce devant lui et il en fait part à Gorges Sand : « Savez-vous ce que je lis pour me distraire maintenant ? Bichat et Cabanis, qui m'amusent énormément. On savait faire des livres dans ce temps là! Ah! que nos docteurs sont loin de ces hommes ».

L'ermite de Croisset avait peut-être un peu raison. De sa part, en tous cas, rien ne choque.

Il apportait dans tous ses propos l'outrance d'un romantique échevelé. Il détestait son temps, où il ne voyait que vulgarité et platitude; le monde ne lui paraissait que composé de médiocres et d'imbéciles. Le dédain qu'il témoigna aux médecins, il le manifesta aussi vis-à-vis des femmes. « Elles prennent leur cul pour leur cœur » écrivait-il à Louise Colet. La terrible Muse avait dû lui donner si souvent raison de le croire, qu'il ne faut peut-être pas cette fois parler de misogynie.

Edition du Centenaire. Librairie de France.

DESSIN DE BERNARD NAUDIN POUR BOUVARD ET PÉCUCHET.

Ils avaient mis des blouses, comme font les carabins dans les amphithéâtres, et, à la lueur de trois chandelles, ils travaillaient leurs morceaux de carton, quand un coup de poing heurta la porte :

— " Ouvrez ! "

C'était M. Foureau, suivi du garde champêtre.

AU DINER BIXIO

La dichotomie figure parmi les nombreux propos médicaux qui furent échangés au fameux diner Bixio :

« Pozzi, très intéressant, écrit J. Claretie, le soir du dîner d'octobre 1904, (*Souvenirs du dîner Bixio*, 1 vol. Fasquelle 1923), sur la question de l'argent donné aux chirurgiens, le partage, la dichotomie, *le pot de sang* (cela à cause des 100.000 francs demandés par Doyen à M. Crooker, pour Mrs. Crooker. Cinq injections, soit 20.000 francs par injection d'un sérum inconnu qui vaut ainsi six cents francs la goutte).

Péan a mis en pratique ce partage. Pozzi a toujours refusé.

— Combien me donnerez-vous? lui demandaient des médecins.

— Rien.

— Alors, vous êtes un mauvais confrère!

— Appelez donc un bon confrère!

Et le malade ne sait pas qu'on se partage les billets de mille dans l'escalier. »

C'est encore à un de ces dîners que Boissier disait :

— A partir de soixante-cinq ans, on se répète toujours !

— Excepté en amour, répondit Gallifet.



N° 2 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abonᵗ : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

La Dietetique et l'Opothérapie Gastrique

de Jean Senebier

L'édition de Spallanzani, parue chez Barthélemi Chirol à Genève en l'an 1783, est de Jean Senebier, ministre du Saint-Evangile et bibliothécaire de la République de Genève.

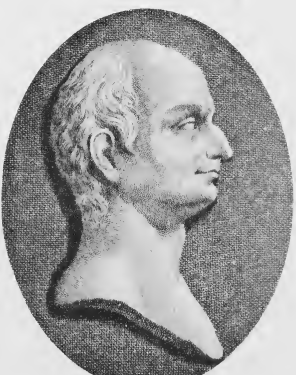
C'est à Genève en effet en 1780 que Senebier fut présenté à Spallanzani, en quête de collections pour le Muséum de Pavie dont il était directeur. La présentation fut faite par leur ami commun Charles Bonnet et les recherches de l'abbé de la digestion furent exposées devant un aréopage où siégeaient Senebier, Abraham et Jean Tremblay.

Senebier marqua pour les œuvres du physiologiste de Pavie un tel enthousiasme qu'il traduisit successivement et fit paraître à peu de distance l'un de l'autre les « Opuscules de Physique animale et végétale » et « les recherches sur la digestion ».

Le traducteur n'est pas assez connu. Il mérite cependant qu'on distingue sa personnalité, quelque effacée qu'elle soit par celle, plus éclatante, de son modèle.

Le pasteur Senebier n'était pas seulement un philosophe et un érudit, ce fut aussi un savant. Né à Genève en 1742, il se fit un nom comme botaniste et bibliographe. Il fit partie de toutes les Académies d'Europe et spécialement de la Société des Sciences de Harlem. Il a publié un Essai sur l'art d'observer, une Histoire littéraire de Genève, un Catalogue de Manuscrits, une Physiologie végétale et une Météorologie pratique.

Les commentaires de Spallanzani contiennent des aperçus ingénieux, des hypothèses nouvelles et très personnelles, dont quelques-unes sont devenues par la suite des réalités. Moins réservé, plus intuitif que Spallanzani, il ne craint pas de s'exposer à se tromper « dans l'espérance d'être relevé et de faire éclore des moyens sûrs pour perfectionner cette partie de l'art de guérir ».



D'après la thèse du Dʳ J. Rosenwald

LAZZARO SPALLANZANI

Après avoir vanté la méthode du physiologiste, Senebier se hâte de pénétrer sur le terrain pratique et de tirer lui-même de ces recherches des préceptes d'hygiène, de diététique et de traitement.

Fort des expériences de Spallanzani, il parle tout d'abord de la mastication et de son importance dans la digestion de l'homme; puis de la chaleur et de son action sur le pouvoir dissolvant du suc gastrique.

Enfin il aborde la diététique. Il est ennemi des boissons abondantes. Bien avant Chomel, il a pressenti la dyspepsie des liquides et s'il n'emploie pas le mot que Cullen après Vogel mettait à la mode à presque même époque, il avance que les dissolvants perdent leur énergie en perdant leur concentration et recommande à ceux qui digèrent lentement de ne pas délayer leurs sucs et de laisser de côté les aliments fluides : « Les sucs gastriques noyés, dit-il, n'ont pas la force de dissoudre ». Les médecins de notre époque ne peuvent qu'approuver ce conseil donné il y a plus de cent ans, aux dyspeptiques atones et aux hyposécréteurs

Les considérations de Senebier sur l'hygiène alimentaire, sur les aliments propres à altérer le suc gastrique, ne sont point définitives, car elles partent de ce principe, qu'il admet sans discussion, que le suc gastrique est neutre et que son acidité est une acidité d'emprunt.

Néanmoins il sait fort à propos interdire l'usage abusif des acides et des alcalis « à moins d'y être forcé par les circonstances ».

Il prohibe les liqueurs spiritueuses qui dénaturent le suc gastrique et même le vin, en quoi Asclépiade reconnaissait jadis un principe de fermentation analogue à celui de la présure sur le lait et Borhaave un véritable levain. Il le tolère pourtant comme le moins nocif des spiritueux et ne nie pas son rôle d'excitant de la muqueuse.

Spallanzani avait donné le coup mortel à la doctrine de fermentation, d'aucuns disaient même de putréfaction des aliments.

Il n'admettait la décomposition des substances ingérées ni à la manière des Arabes ni à celle de Delobœ, ou de Borhaave, ni à celle contemporaine de Pringle et de Mac Bride. Les gaz que produit la fermentation semblent à Senebier beaucoup plus nuisibles qu'utiles et il redoute et écarte du régime alimentaire tout ce qui peut en favoriser la production.

Son étude de la digestibilité des aliments est très poussée. Elle vaut mieux que celle d'Asley Cooper et égale presque celle, plus expérimentale, de Beaumont. Senebier a consulté ses amis, en particulier, un certain M. Gosse dont nous aurons à reparler, quelque jour, car il fit sur l'aérophagie de bien intéressantes constatations; avec Gosse il place au premier rang des substances digestives, la chair même des animaux, le muscle des cuisses, le cœur, la cervelle et même le foie. Bien après, les tendons, les ligaments et les cartilages que dans leurs tubes ou leurs petits sacs, par un examen coprologique élémentaire, Réaumur et Spallanzani avaient pu retrouver dans les selles.



Jean Senebier (1742-1809)

D'après le portrait donné en 1831 à la Bibliothèque publique de Genève, par le bibliothécaire Edouard Déodaté.
(Collection du Dr Maillard-Gosse).

Il croit la viande crue plus digestive que la viande cuite, la tendre que la dure. Il vante la digestibilité des œufs de poule, du lait, des poissons, cuits à l'eau, mais non frits, des légumes cuits, des fonds d'artichaut, des châtaignes, il préfère la croûte à la mie du pain. Et il interdit les champignons, les substances huileuses, les râfles de raisins, les écorces et peaux de fruits, les loges intérieures de fruits à pépins qui sont, de tous, les plus indigestes.

A part quelques détails, on croirait, tant cette étude est minutieuse, lire une feuille de prescription alimentaire, aliments permis et aliments interdits, de nos gastroentérologues modernes.

La Thérapeutique est simple mais non dépourvue cependant d'originalité. Senebier connait bien les estomacs paresseux dont les digestions sont lentes et pénibles. Paresse et douleur lui semblent attribuables à la petite quantité de sucs gastriques secrétés. Il prescrit le sel, les épices, le poivre, la canelle, la muscade et les clous de girofles, le merédit, le raifort, la moutarde, les câpres et les amers, surtout le cachou, comme des excitants de la digestion.

Il ne parle pas de l'anis, vanté jadis par Galien comme carminatif, mais il signale le raifort, auxquel Cœlius et Rhazes reconnaissaient des vertus stomachiques. Ces substances, il ne les considère pas avec Cullen, comme des excitants moteurs, des médicaments de l'atonie : il est tout imbu de la secrétion et néglige la motricité.

L'action bienfaisante des condiments se traduit par un accroissement du suc gastrique qui sourd des orifices vasculaires. Bien qu'il connaisse peu les glandes véritables de l'estomac dont l'existence ne sera ad-

mise sans conteste que 50 ans plus tard, il ne doute pas de l'influence excitosecrétoire de certains aliments. Il pense qu'on peut entraîner la secrétion déficiente par la viande comme on entraîne ou modifie la secrétion des pigeons par une nourriture carnée.

La partie la plus nouvelle de ces considérations concerne le *traitement par le suc gastrique vivant*.

Après avoir dit quelques mots de l'action de la bile, sur la digestion et conseillé l'usage de cette bile « soit par extrait, soit autrement », il parle de l'opothérapie gastrique dans les termes suggestifs. Le nom certes n'y est pas mais la chose, et en toutes lettres. Et c'est un hommage à lui rendre de reconnaître que le premier, il conçut l'importance de l'ingestion de suc gastrique naturel dans les affections gastriques.

Je cite textuellement : « Pourquoi n'avaler point le suc gastrique de quelque animal, celui de quelques oiseaux de proie ou des corneilles qu'il est si facile de se procurer ; il pourrait donner une nouvelle force à celui qu'il trouverait dans l'estomac ».

Et il nomme M. Mongiardini qui fit absorber du suc gastrique de corneille à une personne qui digérait difficilement. Remplacez le suc des corneilles ou des grands-ducs par celui du chien ou du porc et vous aurez l'opothérapie gastrique moderne.

Cette conception si neuve de la thérapeutique des insuffisances secrétoires de l'estomac suffit à illustrer Senebier. Elle sera adoptée un peu plus tard par Lucien Corvisart et plus près de nous, par d'autres.

Senebier ne nous apparaît donc pas seulement comme un traducteur fidèle du grand physiologiste mais comme un commentateur ingénieux et pratique.

Il accepte aveuglément les recherches de son maître. Il ne se permet pas de critiquer comme John Hunter la répétition parfois certes excessive de ses expériences. Il ne comprend pas qu'elles restent vides, et il veut en tirer sans tarder des conclusions médicales. Peut-être ces conclusions sont-elles un peu hâtives ? Spallanzani se méfiait des hypothèses et il avait raison. Le commentateur ne s'interdit pas d'en émettre.

Peut-on dire qu'il a tort puisqu'il en émet de fort intéressantes et qui ont fait leur chemin ?

Senebier mourut en 1809. Son nom et son œuvre ne doivent point être oubliés.

Maurice LOEPER.

LE MACABRE DANS L'ART



Reproduction d'une planche en couleurs de "English dance of death" — Cliché Maggs Bros.

ROWLANDSON Thomas (1756-1827)

VARIÉTÉS

ART ET FOLIE

Le public, même cultivé, ne pense qu'avec un certain nombre de clichés, nous dirons d'associations d'idées fixées par l'habitude. L'un d'eux, qu'il a recueilli de Lombroso, aboutit à l'affirmation d'une part de folie dans les œuvres de génie, pour peu qu'elles diffèrent des types consacrés. Un coup d'œil rapide sur l'histoire de l'art, dit le Dr J. VINCHON (Art et Folie, I vol. Collection « La Culture Moderne », Stock, éditeur 1924), prouve l'erreur de ce jugement; tout d'abord il est impossible de porter un diagnostic, après la seule inspection d'un tableau, d'une sculpture ou d'un monument; des peintres ou des sculpteurs devenus fous ne produisent pas des œuvres forcément différentes de celles qu'ils composaient en état de santé; en second lieu l'affirmation lombrosienne du grand nombre d'artistes géniaux parmi les pensionnaires des asiles d'aliénés est manifestement erronnée, le génie se prouve par des témoignages concrets exceptionnels dans ce milieu· il n'en reste pas moins que le génie peut-être comparé à une machine compliquée, et comme telle exposée à des pannes; l'assimilation de ces pannes à la perfection du mécanisme est insoutenable; c'est pourtant la tâche, à quoi s'est consacré Lombroso. Ces faits essentiels doivent nous avertir d'être prudents et de ne pas retomber dans l'erreur ancienne.



TENDANCES AU SYMBOLISME ET AU STYLE ARCHAÏQUE DANS UN DESSEIN DE DEMENT PRECOCE. LES CARACTÈRES SONT COMPLÉTÉS PAR LA PRÉSENCE D'INSCRIPTIONS AVEC DES NÉOLOGISMES ET DES MOTS DE SENS OBSCUR.

Il n'en reste pas moins qu'un *petit nombre* d'aliénés peignent, sculptent ou dessinent. Les uns, excités maniaques, affaiblis intellectuels comme les paralytiques généraux s'essayent à des griffonnages informes ou déjà décoratifs. Les artistes paranoïaques sont parmi ceux qui présentent le plus d'intérêt : la passion morbide les anime parfois d'un souffle puissant, mais ces faits sont rares et leurs manifestations suivent la frontière de la maladie, comme dans le cas du peintre Wiertz, de Bruxelles.

Les fous discordants ou déments précoces paranoïdes restent, de beaucoup, les plus originaux des aliénés créateurs d'images : celles-ci représentent les rêves, dans lesquels la maladie les contraint de se confiner après l'abandon des rapports avec la vie réelle; ils fixent là les traits d'un monde morbide, le seul auquel ils s'adaptent par instants. L'intuition leur fait découvrir une formule à laquelle ils s'arrêtent, sans la développer et qu'ils reproduisent à un nombre considérable d'exemplaires. Une impression de monotonie se dégage toujours de l'examen de leurs dossiers.

Les images des artistes discordants présentent deux caractères dominants : 1° la tendance à la stylisation des formes dans un but décoratif, tendance particulière aux aliénés et aux primitifs; 2° l'emploi fréquent de symboles, cette deuxième tendance peut être aussi retrouvée au cours de l'évolution des races; dans le cas présent, ils conviennent bien pour exprimer des sentiments assez obscurs. L'art décoratif, assez fréquent dans les asiles, unit souvent la stylisation et les

symboles ; les poupées sont une des formes les plus curieuses de cet art, à cause de leur sens sexuel.

Des poésies surtout verbales et presque toujours symboliques, des pamphlets écrits par des persécutés pour appuyer leurs revendications, des mémoires qui les justifient, des dissertations sur la folie constituent la production littéraire des aliénés, moins rare que la production artistique et d'une valeur clinique primordiale, à cause de son évolution parallèle à celle de la maladie.

L'Art et la Folie se rencontrent sur le terrain de l'automatisme psychique. La vision intuitive de l'artiste est comparable à celle du fou discordant ; mais bientôt les choses diffèrent totalement dans l'un ou dans l'autre cas.

L'aliéné ne sait pas exploiter sa découverte et ne fait que la répéter. L'artiste de génie la développe et lui donne la vie, son génie n'est pas que l'intuition d'une journée heureuse, il s'alimente des échanges constants entre la conscience et les profondeurs de l'intelligence et de la sensiblité. Si nous ramenons les formes élémentaires de l'art chez les aliénés aux simples proportions d'un accident, nous pouvons très bien admettre qu'elles auraient pu apparaître chez les mêmes individus sous l'influence de causes plus heureuses que la folie.

ALIBERT

(1768-1837)

ALIBERT a trouvé dans le Dr BRODIER (1 vol. in-8° Maloine édit. Paris 1923), un biographe digne de lui. Le conservateur du musée de l'Hôpital St-Louis ne s'est en effet pas borné à retracer la vie du fondateur de la dermatologie en France, il a situé Alibert dans le large cadre où il a évolué au cours de sa longue carrière, écrivant ainsi, en même temps qu'une page de notre histoire nationale, un chapitre de l'histoire de la médecine pendant les dernières années du XVIIIe et les trente premières du XIXe siècle.

« Esprit largement ouvert et attaché à toutes les conceptions neuves, bien que tenant par de fortes racines aux idées traditionnelles d'avant la Révolution française, Alibert, dit le Dr BRODIER, en manière de conclusion, cueillit dès ses débuts, tous les succès. Ayant les dons de mémoire, de clarté et d'assimilation, il avait, par surcroît l'œil d'un peintre et saisissait rapidement l'aspect objectif et le côté pittoresque des choses. Il eut le bonheur de pouvoir appliquer ces qualités dans un grand hôpital et de découvrir, par elles, un certain nombre de maladies et de faits cliniques qui, sur le terrain médical, ont immortalisé son nom. Autour du professeur à la voix chaude, au geste rapide, à l'expression facile et abondante, trop pompeuse souvent et visant à l'effet, mais toujours élégante et colorée, les élèves se pressaient vibrants, enthousiastes, car tout était jeune alors : siècle, gouvernement, idées, mode d'études et sujets d'études



LE Baron ALIBERT (d'après l'ouvrage du Dr Brodier.)

Reproduction du portrait dû à Berthon, d'après la gravure qu'en a faite Capdebos, en 1830.

« Par son affabilité souriante, par son caractère facile et tolérant, par la grâce et le piquant de sa conversation, il obtint, dans les salons, une faveur flatteuse.

« Esprit classique, aimant par-dessus tout l'ordre et la méthode, il se plaisait à rattacher le présent au passé et n'aimait pas plus les révolutions brusques en science qu'en politique. D'une curiosité prompte à varier le sujet de ses études, il se montra partout plein d'une fougue généreuse qu'il conserva jusqu'à ses derniers jours. Manquant souvent de mesure et de goût, d'un enthousiasme excessif, parfois emporté et déclamatoire jusqu'au ridicule, mais plein de fraîcheur et de verve, et d'une admiration communicative, Alibert écrit une langue vibrante qui saisit, attache, séduit, d'un entrain, d'une vie, d'une chaleur tels que ses ouvrages, un peu démodés par le temps, sont lus encore avec émotion.

« Il a connu la gloire dans ce qu'elle a de plus vif et de plus doux ; applaudi de la jeunesse, estimé de ses pairs, jouissant avec délices du culte des belles-lettres, de la science et des arts, il a conquis les plus hautes situations.

Après un oubli de courte durée, la postérité, plus impartiale que les contemporains, place Alibert au nombre des plus grands dermatologistes français et le considère comme une des physionomies les plus originales de la Médecine ».

L'ESCAPADE DE SCARRON

Le jeune Scarron avait vingt-sept ans quand le carnaval de 1638 le trouva installé au Mans. Manquer à la mascarade eut causé un gros regret à cet habitué de tripots qui trouva un déguisement surpassant en bizarrerie tous les autres.

« Il se procura, raconte M. Emile Magne dans son dernier livre, tout bourré de documents inédits (Scarron et son milieu, in-12. Emile-Paul. Paris 1924), un pot de miel, en enduisit son corps replet, et, crevant un matelas, se roula dans la plume. Et, devant ses compagnons ébaubis, il surgit sous la forme d'un oiseau extraordinaire. C'est dans cet accoutrement que, flanqué de quelques plaisantins, il se mêla à la mascarade.

« Il y jeta d'abord quelque terreur. Mais comme, du fond de son plumage, il décélait par son rire sa qualité humaine, la terreur le céda bientôt à la curiosité, puis à la familiarité. Des mains féminines hardies frôlèrent l'oiseau érupé. Elles s'emmiélèrent en emportant des plumes. Alors ce fut un jeu féroce. Cent mains dépouillèrent le faux volatile et découvrirent sa nudité. L'audace du masque inconnu parût excessive. Des gens crièrent leur indignation ; sous les huées et les horions, Scarron, poursuivi, dut prendre la fuite.

« Il sentit le danger et la honte d'une semblable chasse dont sonnerait bientôt le désastreux hallali. La nuit tombait. Un pont se présenta. Il enjamba le parapet et sauta dans l'Huisne où il se blottit parmi les roseaux Il y attendit de pouvoir, le scandale apaisé, regagner son gîte ».



Cliché Emile-Paul.

SCARRON SUR SA CHAIRE DE MALADE
d'après l'estampe de Stephano della Bella.

De cette escapade date la maladie de Scarron. C'est ce qui fait croire à M. Emile Magne qu'elle ne fut pas d'origine syphilitique comme l'a prétendu Tallemant. Les médecins d'ailleurs ont donné leur avis : Lannelongue diagnostiquait une affection tuberculeuse des vertèbres ; Brissaud un rhumatisme généralisé progressif ; Poncet et Leriche un rhumatisme tuberculeux enkylosant à forme spondilo - rhizomélique. Tous les diagnostics rétrospectifs sont possibles

Dix ans après l'aventure du Mans, le brillant Scarron était devenu méconnaissable. Perclus par la maladie, ne gardant de libre que les mains, ses ennemis le représentaient, dit M. Emile Magne, comme

« un gnome hilare privé de cuisses et de jambes que l'on plaçait dans un étui sur une table où il bavardait « comme une pie borgne ». On assurait qu'il vivait toujours coiffé de son chapeau attaché à une corde passant dans une poulie et que son seul mouvement consistait à tirer la corde de ce chapeau pour saluer les visiteurs ».

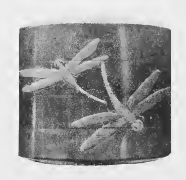
C'est à cette époque que Scarron, pour arrêter les imaginations vagabondes, fit faire son portrait par Stephano della Bella; le graveur l'a représenté de dos coiffé de son couvre-chef, la tête inclinée sur l'épaule droite, assis sur sa chaise, entouré de neuf muses burlesques et de satyres jouant de la flûte. « Je ne ressemble pas mal à un Z, écrivait Scarron à propos de ce portrait ; je suis un raccourci de la misère humaine ».

Ce qui ne l'empêcha pas d'épouser en 1652, une fille de dix-sept ans belle comme le jour, Francine d'Aubigné. Six ans après, Tallemant prétendait que Mme Scarron n'avait encore « point fait le saut ». La faute n'en était qu'à elle. Elle est « trop gauche pour l'amour » disait son amie Ninon qui s'y connaissait.

C'est la même bonne langue qui répondait à Saint-Evremond demandant peu discrètement si la belle Francine... « Je ne sais rien, je n'ai rien vu, mais je lui ai prêté souvent ma chambre à elle et à Villarceaux ». Comme il est difficile d'écrire l'histoire !

INROS

Les « inros », petites boîtes à médecines ou à fard que les élégants Nippons suspendaient à leur ceinture de soie, et dans lesquels, dit M. Maurice Feuillet, les artistes japonais ont dépensé sans compter leur virtuosité et leur imagination, ont figuré nombreux aux dernières enchères de l'Hôtel Drouot et surtout ont été payés des prix fort coquets par les amateurs passionnés de ces délicats et précieux objets. C'est ainsi qu'à la vente de la collection Ch. Haviland, les moins « poussés » ont fait 1100 francs. A la vente P. Sarda, les 77 « inros » dont, grâce à l'obligeance de M. Lair-Dubreuil, nous pouvons reproduire les plus beaux spécimens, ont été disputés âprement et sont montés à des prix qui jamais encore n'avaient été obtenus. Celui décoré sur les deux faces de carpes nageant dans les flots parmi des herbes aquatiques, signé de Kozan, un excellent laqueur du XVIII[e] siècle, a été adjugé, par enchères successives et acharnées, à 3.000 francs, à un Américain. Cependant un charmant inro en laque noire décoré de saints personnages en laques de différentes couleurs, pièce rare, n'a pas dépassé 420 fr. Ce qui montre, dit le *Figaro artistique* en rapportant ces prix, qu'il ne faut jamais désespérer dans une vente; les bonnes affaires sont toujours possibles.



Inro à cinq cases, en fundame nashiji-nuri, décoré en laque d'or et de couleurs, d'un vol de libellules. Signé ; Koma Kyuhaku.



Inro à quatre cases, en laque takamakiye d'or, décoré d'un vol de grues et sur l'autre face, de nombreuses tortues, les deux emblèmes de la longévité (XVIII[e] siècle).



Inro à quatre cases, en laque takamakiye, orné de ro-gin nuri. Il est décoré de cinq chevaux s'ébrouant dans un pré. Signé Kajikawa.



Inro à trois cases, en mura-nashiji-nuri, orné d'applications d'écaille et de malachite : deux poissons dans les algues Signé : Kozan.



Inro à cinq cases, en yasuriko nashiji-nuri, décoré en haut relief de laques d'or, d'argent et de bronze, d'une pieuvre poursuivant deux singes qui s'enfuient épouvantés sur des rochers. Signé : Koma Kwansai.



Inro à trois cases, en bambou décoré en silhouette de laque noire et de laque d'or, de trois chevaux paissant. Signé : Kwanyosai.



Inro à trois cases, en laque noire ro-iro, décoré en léger relief de laque de couleur, de saints personnages accompagnés de leur chelah : encadrement de laque tsui-shu. XVIII[e] siècle.

AUTOUR DE VAN GOGH

On aura beaucoup écrit sur Vincent Van Gogh en ces derniers mois. Après le substantiel livre de Coquiot (in-8°, Ollendorff, 1923), les intéressants articles du Dr Doiteau sur le Dr Gachet (*Æsculape*, 1923) où Van Gogh tient une large place, voici que M. Fels vient de lui consacrer un des premiers volumes d'une nouvelle collection (Les Contemporains. Stock, édit. Paris). Ce petit livre, orné de 20 reproductions particulièrement bien choisies pour donner une idée de l'œuvre et de l'état d'esprit de Van Gogh, sera une révélation pour beaucoup. M. Fels croit que Van Gogh fut un anxieux, un surneurasthénique plutôt qu'un paralytique général, comme l'a prétendu le Pr Jaspers. Ambroise Vollard a raconté au Dr Bord que c'est après s'être laissé chuchoter à l'oreille par une prostituée, des paroles impures, que Van Gogh, dans une crise de désespoir mystique, se trancha l'oreille souillée. M. Fels croit plutôt à la version donnée par Ganguin et que cette amputation fut le simple résultat d'une des crises d'excitation si fréquentes pendant le séjour à Arles. M. Fels fait aussi allusion aux idées de Van Gogh sur la sexualité, ses rapports avec l'art ; toute sa vie, Vincent fut un obsédé sexuel : « Plutôt vivre avec une méchante putain qu'être seul » écrivait-il, ou « Je ne connais d'autres femmes que les femmes à deux francs ». Les lettres qu'il écrivit à son frère Théo sont particulièrement explicites à ce sujet. La publication prochaine de leur traduction en français pourra donner d'utiles suggestions à quelque curieux en quête d'une étude médico-psychologique.

Cliché Stock. Collection *Les Contemporains.*

VAN GOGH. *Les Aliscamps.*

LA FAILLITE DE LA JEUNESSE

A première vue, amour et beauté paraissent deux notions inséparables ; en réalité il en est loin d'être ainsi. Et, si l'on en croit Anne-Marie et Charles Lalo (La Faillite de la Beauté, in-8°, 16 grav. Ollendorff. Paris 1923), le roman lui-même se serait bien chargé de proclamer la banqueroute de ce préjugé.

Les anciens romans avaient « le préjugé de la Beauté ». Leurs amoureuses étaient toujours d'une beauté absolue. Depuis Rousseau, l'héroïne moderne a renoncé graduellement à la beauté plastique dans le roman comme dans la peinture. Elle en est peut-être devenue plus vivante.

Les grandes amoureuses du romancier d'autrefois avaient toutes seize ou dix-huit ans. Balzac a changé tout cela ; c'est lui qui a proclamé la faillite de la jeunesse. Les imitateurs ont suivi et renchéri. De nos jours, plusieurs héroïnes d'amour dépassent cinquante ans, comme celles de Colette, de Gyp, de Marni, d'A. Daudet, de Balzac ; M. Vaudoyer a même une héroïne aimée à 60 ans ! Les amoureuses de 40 à 45 ans ne sont pas rares : nos romanciers sont convaincus du crépuscule féminin : ils ne sont plus disposés à rejeter impitoyablement celles que Courteline nomme avec dédain les « pièces démonétisées » de l'amour parce qu'elles circulent depuis plus de dix-huit ans. Ils ne sont pas davantage disposés à admettre les enfants amoureux dès le berceau de M. Freud. Comme Michelet, ils disent volontiers : Il n'y a point de vieille femme. Et ils ont peut-être raison. Le rêve de l'humanité a toujours été de vaincre les ans. Nous pouvons, nous médecins, lui laisser l'illusion qu'elle y est parvenue et nous en tenir cependant, quant à l'évolution féminine, à la classification plus réelle et plus anatomique du rédacteur des *Mémoires secrets :*

Fille à dix ans est un petit livret,
Intitulé : *Le berceau de nature.*
Fille à quinze ans est un joli coffret,
Qu'on n'ouvre point sans forcer la serrure.
Fille à vingt ans est un épais buisson,
Dont maint chasseur pour le battre s'approche.
Fille à trente ans, est de la venaison
Bien faisandée et bonne à mettre en broche.
A quarante ans c'est un gros bastion
Où le canon a fait plus d'une brèche.
A cinquante ans c'est un vieux lampion
Où l'on ne met qu'à regret une mèche.

N° 3 Le Numéro : 0 fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux . PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abont : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Les Galénistes et la Digestion Gastrique

La physiologie de l'Estomac se réduit à l'heure actuelle à deux fonctions principales : mécanique et sécrétoire, d'où dépendent le brassage et la digestion des aliments.

Aux premières périodes de la médecine, la coction et le brassage se disputaient déjà la faveur des médecins et des anatomistes ; c'est encore le brassage et la dissolution des aliments qui partageront les mécaniciens et les chimistes des siècles futurs.

Nous discutons encore aujourd'hui la part respective qui leur revient dans le processus complexe de la digestion gastrique mais nous nous accordons à leur reconnaître une action parallèle sinon égale.

Avant que ne soit obtenu cet éclectisme physiologique, avant que ne s'impose aux physiologistes l'association intime de la mécanique et de la chimie, et qu'une formule simple et satisfaisante s'en dégage, il a fallu des siècles de recherches et d'études, et il n'a pas manqué d'hypothèses sans fondement, d'interprétations partiales, enfantines ou compliquées, d'inexactitudes et de contradictions. Les unes s'expliquent par l'insuffisance d'observation plus encore que par l'ignorance de la physiologie, par l'absence presque absolue de sens expérimental ; par ce besoin aussi d'introduire la théurgie et le mysticisme destructeurs du progrès, là où l'expérience seule devait avoir sa place.



Hippocrate, tiré de l'œuvre d'Ambroise Paré.

J'ai pensé qu'il n'était pas sans intérêt de marquer les étapes principales de nos connaissances sur le suc gastrique, de donner la genèse de l'idée de sécrétion, et de montrer comment elle s'est petit à petit substituée à la coction, à l'élixation, à la putréfaction, à la fermentation des aliments.

On peut, un peu artificiellement mais non sans exactitude, reconnaître en cette histoire cinq grandes périodes : période galénique, qui va, on peut le dire, jusqu'à Paracelse, période chimique, qui englobe Paracelse, Deloboe et surtout Van Helmont, période mécanique, où triomphent Descartes, les Anglais, les Italiens, période de l'acidité, éclairée par Spallanzani et Réaumur, période de la chlorhydrie et de la pepsine, que marquent les belles recherches de Baumont, de Wasmann et de Schiff.

J'envisagerai dans cette première partie la période galénique, dont l'étendue est considérable. Elle commence à Hippocrate, passe par Aristote, Erasistrate, arrive à Galien et s'étend à tous ses successeurs, adeptes, compilateurs et copistes. Elle s'arrête et doit s'arrêter à Paracelse.

***

L'estomac fut, de tous temps, le centre de la digestion et de la vie. Il l'est pour les Chinois, les Perses et les Indiens comme pour les Egyptiens et les Hébreux. Mais la physiologie et la pathologie digestives consistent seulement en quelques préceptes d'hygiène assez simplistes quoique souvent judicieux, qu'on peut trouver dans le Yoreh Deah des Israélites et dans les Lois de Manou. Celles-ci même nous apportent sur les dyspepsies graves, dont certaines se rattachent peut-être au cancer, des indications intéressantes.

Les Egyptiens très fervents de propreté et d'hygiène insistent sur les inconvénients de la surcharge alimentaire et sur « ce superflu » qui engendre les maladies.

Il n'y a pas encore de vraie médecine, la théurgie en tient souvent la place et domine l'hygiène. On tire plus volontiers des présages de l'examen des organes animaux qu'on en recherche le rôle et le



Galien.

fonctionnement. Et les tablettes d'Antiochus III ne comportent rien de physiologique.

Les idées d'Hippocrate sur la digestion sont éparses un peu dans toute son œuvre ou dans l'œuvre de ses collaborateurs.

Au point de vue physiologique, il y est question de « coction » ou de cuisson des aliments. Par ce mot, dont la signification s'est plus tard modifiée, Hippocrate ne désignait pas la cuisson banale, celle de la chaleur, mais une cuisson spéciale que l'estomac seul peut réaliser.

Par endroits, Hippocrate parle aussi de la putréfaction des aliments, mais sans en préciser ni le rôle ni les inconvénients.

Le régime des maladies aiguës contient des préceptes judicieux d'hygiène, dont je signale le suivant qui n'a pas été souvent rapporté : « l'estomac ne digère pas de même tous les aliments et son activité varie avec chaque espèce alimentaire ».

Il n'est guère utile de s'arrêter beaucoup à Platon ni à Dioclès de Charystie qui étudièrent la digestibilité des aliments.

Le premier des physiologistes fut Aristote, qui formula vers 360 quelques notions précises sur la digestion. Nous ne connaissons ni sa Médecine ni son Anatomie, qui ne pouvait d'ailleurs qu'être adaptée de l'animal à l'homme, mais nous avons de lui une importante Histoire des animaux.

L'aliment, pour Aristote, est broyé dans la bouche, puis il passe dans l'œsophage (on disait alors l'estomac) et dans l'estomac (on disait alors le gaster) et enfin dans l'intestin où les sucs nutritifs qu'il renferme sont séparés d'avec les résidus excrémentiels L'estomac et l'intestin jouent à cet égard le même rôle que la terre à l'égard des plantes et les veines représentent les racines du végétal et sont, comme elles, des agents d'absorption. On retrouvera cette conception dans Borhaave.

Quant au mécanisme de la digestion, il se résume dans la coction. Mais cette fois la coction veut exactement dire cuisson par la chaleur et le terme d'élixation employé par certains la désignerait plus exactement. Il n'est, en tous cas, pas question là de transformation chimique. La coction est simplement le contraire de la crudité. Quant la coction est parfaite, l'estomac digère bien, quand elle est imparfaite, la crudité persiste ou apparaît.

Une idée nouvelle apparaît dans l'œuvre de Plistonicus, élève de Praxagore, que Celse cite assez longuement et qui vécut vers 300 av. J.-C. Plistonicus parle de la préparation des aliments, de leur transformation dans l'estomac qu'il attribue à une sorte de putréfaction. Cette interprétation ne reviendra dans les écrits des physiologistes que beaucoup plus tard.

L'Ecole d'Alexandrie est surtout anatomique ; Herophile, ne parlera guère de la digestion gastrique.

Son successeur Erasistrate est plus physiologiste. Il admet la chimification des aliments mais saura mettre en valeur le rôle mécanique de l'estomac. Il a vu les mouvements de l'organe et croit que les aliments sont plus brassés que cuits Cette notion importante de la motricité apparaît clairement formulée dans l'œuvre de l'auteur alexandrin.

Bien plus tard, à Rome où il s'était établi, Asclépiade de Bythinie, médecin de Cicéron, fera de la physique et de la mécanique. Il parle tout d'abord de dissolution, puis il fait valoir le processus de fermentation et l'attribue aux aliments eux-mêmes. Pour lui, certains aliments apportent à l'estomac comme un levain qui fait fermenter les autres. Ce levain agit comme la présure sur le lait. Et s'il recommande parfois le vin, c'est parce qu'il contient au plus haut point ce principe de fermentation. Asclépiade est connu surtout par sa théorie des atomes, qu'il a renouvelée d'Epicure et de Démocrite. Il l'applique bien entendu à la digestion. Les aliments se divisent à l'infini et passent dans des cavités de plus en plus petites. Si l'accumulation des atomes dans les pores produit la maladie, leur passage dans l'organisme caractérise l'assimilation. Cette théorie sera sous des vocables différents (Syncrimata) reprise au milieu du Ier siècle par Thessalus. Tout cela sent déjà la mécanique et n'est pas sans analogie avec les doctrines très postérieures des mécaniciens du XVIIe.

Mécanique est aussi la conception d'Aretée.

Mécaniques sont les théories des méthodistes dont le strictum, le laxum et le mixtum constituent la base de toute la pathologie. Celse ne fait dans son grand traité de médecine que de la dietétique et de l'hygiène. Caelius ne nous donne guère que des conseils thérapeutiques.

Quant à Rufus, il est aussi plus clinicien que physiologiste.

***

La seule physiologie de l'antiquité est dans Galien. Ses conceptions effacent celles de ses prédécesseurs et s'imposent à ses successeurs.

On a dit que Galien était un éclectique. En ce qui concerne la physiologie digestive, ce n'est pas inexact. Dans « l'utilité des parties » et dans « les lieux affectés », il parle avec beaucoup de détails de la digestion. Sa conception est un peu trop, comme toutes ses conceptions, dominée par les causes finales : la digestion est œuvre divine et non humaine. La digestion gastrique représente une première élaboration. Et Galien ajoute une comparaison qui a été cent fois reproduite : les gens habiles dans la préparation du blé le séparent des particules terreuses, des pierres et des graines sauvages qui pourraient nuire au corps. Tel l'estomac expulse tous les corps de cette espèce et les distribue dans les veines qui arrivent sur ses propres parois et sur celles des intestins.

L'estomac chylifie et liquéfie la nourriture. Il cuit l'aliment. Voici en quoi consiste cette coction : d'abord l'application, puis l'agglutination et l'assimilation.

Et cela en vertu de quatre facultés, la faculté attractive qui, contrairement au dire d'Erasistrate, attire l'aliment, la rétentive qui le retient, l'assimilatrice qui le transforme et l'expulsive qui le rejette.

Le péristaltisme joue un grand rôle; l'estomac a deux enveloppes musculaires; il s'adapte à son contenu de façon à ne laisser aucune place vide et le pylore ne s'ouvre pour déverser le chyle dans le prolongement (lisez duodénum) que lorsque la cuisson est achevée. Sans cela il y a lientérie.

Galien pense que la chaleur est indispensable à la coction et voit dans l'épiploon le matelas indispensable à son maintien. 1.500 ans plus tard, Hüshke ne niera point ce rôle de l'épiploon, mais ne le considèrera pas comme primordial.

Enfin Galien, comme Hippocrate, comme Erasistrate, comme Asclépiade, comme Rufus pensera que la fièvre modifie la digestion parce qu'elle porte atteinte aux facultés ci-dessus décrites.

Il admettra l'insuffisance de l'estomac, y verra l'effet, tantôt des humeurs pernicieuses, tantôt des lésions de ses parois; il affirmera, en un mot, déjà l'existence des maladies organiques propres et des troubles fonctionnels secondaires. Il prononcera le mot d'apepsie et vantera l'action eupeptique de certaines substances. L'hiera picra et le diacydonium ne sont-ils par des compositions amères, malgré le miel qu'elles contiennent ?



Je me suis étendu sur Galien, bien que ne citant guère de lui que ce qui fut déjà cité, parce que son étude est, sans contredit, la plus complète que l'on pouvait écrire à son époque. Sa conception sera copiée par la plupart des auteurs qui vont suivre, et règnera jusqu'au XVI[e] siècle, où elle s'ébranlera sous la pioche de Paracelse et de Van Helmont.

***

A dater de Galien, en effet, la physiologie reste stationnaire et s'endort pour plus de 12 siècles. Et elle dormira aussi bien à Rome, à Constantinople, à Alexandrie qu'en Espagne et chez les Arabes.

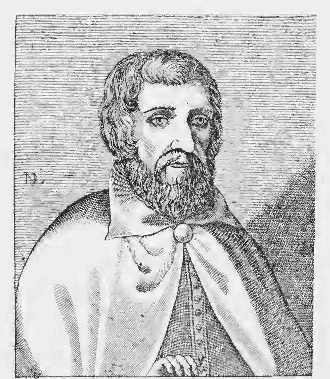
Je serai donc bref sur cette période pourtant longue de l'histoire médicale, car on n'y trouve guère que des adeptes de Galien, et même des copistes serviles.

Oribase qui vivait au IV[e] siècle et qui aurait découvert les glandes salivaires, reproduit textuellement la conception de son glorieux compatriote. Il y ajoute quelques considérations sur les aliments favorables, encrassants ou nuisibles et, fait intéressant, conseille le vinaigre comme excitant de la digestion. Paul d'Egine, que les Arabes ont tant pillé, Alexandre de Tralles, ne sont pas plus originaux.

Quant à l'école arabe, à peine née, elle s'adapte

les traductions orientales des Grecs; elle fait de la clinique, de la thérapeutique et même de la chimie, mais aussi bien avec Rhazès qu'avec Avicenne, bien qu'on le dise plus physiologiste, elle s'abstiendra de physiologie gastrique. Elle s'occupera surtout de plantes carminatives excitantes et émétisantes.

Tandis que les pays d'occident prennent conscience de leur personnalité, on cherche les vieux manuscrits, on les accumule et on les traduit. Dans cette période, que certains appellent encyclopédique, on s'adresse très fréquemment au texte arabe et plus rarement au manuscrit grec original. On traduit scrupuleusement les vieux maîtres, on les commente, on les compare, et on les accorde, comme Pierre d'Abano dans son Conciliator, mais on ne les discute pas encore. On tire de leur œuvre des indications pratiques, des formules, et surtout des prescriptions culinaires. On ne voit que régimes de santé, préceptes pour la conservation de la santé, bréviaires de santé, avec Gordon et Vitalis de Furno.


ARNALDVS — VILLANOVANVS
(d'après le Dr Marc Haven)

L'école de Salerne elle-même, qui rayonne bientôt sur toute l'Italie, boira, plus ou moins directement aux sources grecques; elle insistera peu sur l'anatomie, qu'elle copiera dans Galien, et elle passera sous silence la physiologie. Par contre elle ne tarira pas en formules et en prescriptions diététiques.

La « flos medicine » qui est le catéchisme de l'Ecole de Salerne, écrit en vers plaisants mais un peu mirlitonesques, traite de la digestibilité des viandes blanches, des œufs, des volatiles, de l'oseille, de l'agaric et de beaucoup d'autres choses encore.

Bernard le Provincial vante le vin léger qui tonifie et le recommande aux archevêques (!) dont l'estomac doit être spécialement délicat.

Il y a bien aussi quelque chose sur le pouls, sur les urines, sur les yeux, mais rien sur l'estomac, et Mundinus qui disséqua des porcs et ouvrit leurs viscères, n'y a entrevu aucun élément physiologique nouveau.

En somme, c'est de la petite médecine qui nous conduira quelque deux cents ans plus tard, au « conseils pour vivre vieux » de Louis Cornaro et aux « préceptes du centenaire » du Jésuite Lessius. Les lexiques médicaux, les compendiums des œuvres des aïeux, sont de véritables comprimés du passé, qui constitueront la bibliothèque pratique du vulgaire.

Il ne faudrait pas croire qu'en dehors de Salerne il y eut mieux: ni Albert le Grand dans ses « secrets des femmes, des pierres et des animaux », ni Scott dans son étude des complexions gastriques, ni Arnauld de Villeneuve, avec son phlegme salé et acide, ne nous apporteront autre chose que du déjà vu, un peu plus brumeux ou mystérieux encore.

Actuarius qui fut si célèbre à Constantinople et vivait vers 1287, paraphrasait ainsi le texte de Galien sur la digestion: l'estomac sépare le pur de l'impur et prépare les esprits volatils qui seront le fond de l'âme. C'est moins bien que ce qu'il dit sur le pouls et les urines. Et j'ose à peine donner le texte peu compromettant de Raymond Lulle en quelque point de son « Ars brevis »: « La digestion est la forme par laquelle la chose digérante digère le digestible ».

Les chirurgiens eux-mêmes, qui sont à peine des anatomistes et qui ignorent presque tout de la physiologie, ont de maigres conceptions de la digestion.

Ambroise Paré veut être et reste Galéniste: « L'estomac est l'agent de la première concoction... Il attire à lui la viande et le breuvage, les retient et enchasse jusqu'à ce qu'ils soient cuits, digérés et réduits en suc et crème, que les Grecs appelaient chyme, et finalement les rejette au dehors et pousse tous les excréments et superfluités ». Voilà les quatre facultés de Galien écrites en vieux français. Suivent quelques considérations sur les signes de l'estomac chaud et froid. L'insuffisance de la physiologie à ces époques est compensée par quelques données médicales intéressantes. Le XVe siècle nous a légué sur l'estomac quelques idées pathogéniques qui valent d'être citées parce en bons termes le vertige stomacal. Valescus fait mieux puisque, avant Pierre Forestus, il signale la gastrite phlegmoneuse.

C'est que, à ce moment, l'examen du malade se fait plus précis, les documents cliniques abondent. On trouve des consultations sur la débilité gastrique. Les « Consilia » se multiplient. C'est un indice que le médecin abandonne la compilation pour voir par lui-même et se retremper dans les faits.

Après la manie de la collection, de l'abrégé puis de la médecine pratique, voici enfin le réveil de l'esprit d'observation.

L'imprimerie qui vient de naître fait éclore des traductions de plus en plus nombreuses, qui enrichissent les bibliothèques, mais qui éduquent l'esprit et forment la critique. C'est l'incubation des grandes découvertes, et la Réforme va naître. Dans le sillage de Paracelse, Van Helmont éclairera de lueurs nouvelles la physiologie de la digestion.

Maurice LOEPER.

VARIÉTÉS

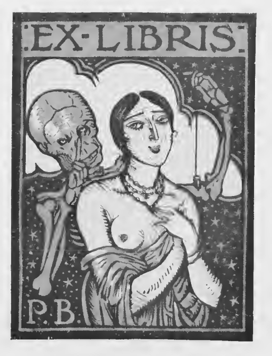
Quelques notes sur Louis Jou

L'apport de Louis Jou au livre français est trop considérable, l'ambiance médicale a trop influé sur l'évolution de son talent pour qu'il ne convienne pas de résumer, dans un journal para-médical, l'œuvre de cet artiste qui est l'un des plus curieux décorateurs du livre du temps présent.

Louis Jou est né à Barcelonne. A douze ans, il travaillait dans une imprimerie; il y vécut trois ans, regardant, lisant tout ce qui lui tombait sous les yeux. Il ne gagnait pas sa vie, on lui fit faire autre chose; il fut lithographe, peintre en bâtiments, illustrateur de journaux. Mais Paris le tentait, il y vint.

Ses premiers dessins furent pour *l'Assiette au Beurre, Le Sourire, Le Rire*. En 1910, il participa avec François Bernouard à la fondation de *Seheherazade*. Faute d'argent l'entreprise fut de peu de durée. C'est vers cette époque que Jou fit un séjour à Cochin. Là, tout lui était prétexte à dessiner, son compagnon de chambre, les garçons de salle, les parents en visite à l'hopital. Un jeune étudiant, interne aujourd'hui, Pierre Grellety Bosviel, s'intéressa à ces dessins, fut secourable à l'artiste, qui put poursuivre son œuvre et garda le souvenir de cette aide généreuse en associant le nom de son bienfaiteur à certaines de ses éditions.

Après la déconfiture de Bernouard, Jou s'était mis à illustrer *Les Opinions de Jérome Coignard;* il offrit



Ex-libris de Pierre Grellety Bosviel.
Bois de Louis JOU



Louis JOU. Poésies complètes d'Alfred de Vigny.
(Crès éditeur).

ses bois à des éditeurs de luxe, on le mit poliment à la porte.

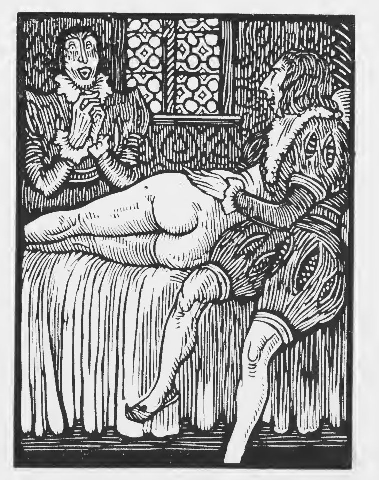
C'est alors qu'il eut l'idée de les montrer à Anatole France; le récit de cette entrevue (Voir: *Vient de paraître,* mars 1923) mérite d'être reproduit:

« Je fais un paquet de mes épreuves du Jérome Coignard, je cherche l'adresse d'Anatole France et vais à la villa Saïd, mais comme je suis mal habillé et que le domestique me mettra sûrement dehors si je demande à voir le maître, je me contente de sonner et je dis: « Voici, c'est de la part de l'imprimerie, je repasserai demain prendre la réponse ».

« Le lendemain, c'était le 13 janvier 1913, je me présente assez ému: « Je viens, de l'imprimerie, dis-je, pour chercher la réponse ». — « Ah bon, entrez, Monsieur veut vous voir... mais essuyez vos pieds ». De fait il pleuvait.

« Le maître me reçoit... très gentil, me fait sécher près du feu et se met à causer... ce que je fais lui plaît et le voilà parti à me raconter un roman qu'il écrit: *La Révolte des Anges*... Je me demandais si France ne se f...tait pas de moi; arrive Roger Marx, le père... France lui tend mon carton: Tenez, voyez cela pour *Jérome Coignard*... vous allez me dire ce que vous en pensez ». — Roger Marx examine, repasse, questionne et conclut: « C'est vraiment intéressant ». — Je voudrais, dit France, que ce livre parût: vous devez pouvoir faire quelque chose. Roger Marx me donna une lettre pour Eugène Rodrigues le président des *Cent Bibliophiles:* nous fûmes facilement d'accord, vous pensez, et le livre parut en 1914 ».

Il fut apprécié. L'artiste avait en effet, dit Charles Saunier (Les Décorateurs du Livre, Rieder 1923), produit œuvre curieuse s'il en fut. C'était en grandes pages



Louis JOU. *Œuvres galantes des conteurs italiens.*
La Nicolosa (Crès, édit.)

en bandeaux et en culs-de-lampe, une suite de compositions taillées à larges traits sur bois de fil, où l'auteur se permettait d'ironiser avec une savoureuse liberté en marge des sous-entendus de l'écrivain.

Mais les éditeurs restaient hostiles à cette conception puissante de l'image et la guerre ne fut pas pour les engager à offrir à leur clientèle des productions du jeune artiste qui, assoupli au goût français, avait cependant, comme Daniel Vierge, gardé une empreinte originelle.

Malgré tout, certaines portes s'ouvraient : en 1916, la Société littéraire de France donna la *Petite Ville* de R. de Gourmont, et peu après un *Cervantès*. La Nouvelle Revue Française publia, en 1919, *Le Retour de l'enfant prodigue,* de Gide. C'est alors que Jou entra en relation avec Crès qui lui confia l'illustration des *Poésies complètes d'Alfred de Vigny*. Presque en même temps il publiait chez Mornay une *Rôtisserie de la Reine Pédauque*.

C'était enfin le succès, attendu depuis si longtemps; la faveur des bibliophiles était acquise à l'artiste, elle ne s'est point démentie; les derniers livres de Jou: *Les Œuvres galantes des Conteurs Italiens, Le Prince* de Machiavel, *Le Carton aux Estampes* de t'Serstevens et le *Discours sur la Servitude volontaire* ont trouvé un accueil plus que chaleureux. Les livres de Louis Jou ont « monté, monteront » pour employer un terme de bibliophilie moderne; c'est tout dire.

Dans son atelier du Quai aux Fleurs, gai, heureux, ne voulant plus se souvenir des mauvais jours, maintenant que la fortune lui a souri, Louis Jou poursuit son œuvre. L'illustration de *Thaïs,* commencée il y a six ans et destinée aux *Cent Bibliophiles,* sera terminée dans quelques mois. Ce livre, d'une rare unité et d'une belle envergure, semble devoir surpasser encore ce qui fait jusqu'ici la réputation de Louis Jou. Heureux les *Cent Bibliophiles* qui posséderont ce chef-d'œuvre; heureux leurs héritiers ! Il connaîtra un jour de belles enchères.

Montaigne et le Dr Armaingaud

Montaigne, qui avait sur les médecins à peu près les mêmes opinions que Molière, n'a pas eu trop à se plaindre d'eux ; peu de professions lui auront fourni autant de lecteurs, d'amis et de commentateurs. Au XVIIe siècle, Guy Patin était déjà son lecteur assidu et avait son portrait chez lui. Au XIXe siècle, le Dr Payen a passé sa vie à réunir des documents sur Montaigne. Plus récemment, un médecin a publié un dictionnaire médical des *Essais*. Et c'est à un éditeur médical, connu sous le pseudonyme de Pierre Pic, qu'est dû un savoureux recueil de « Pilules apéritives à l'extrait de Montaigne ».

Mais parmi tous les hommes de science médicale qui ont aimé le philosophe bordelais, la première place revient sans conteste au Dr Armaingaud, « le légat de Montaigne sur la planète » comme l'appelait Henry Roujon. Le Dr Armaingaud avait neuf ans lorsqu'il ouvrit pour la première fois un exemplaire des *Essais,* que lui avait prêté son père. Dans le cours d'une longue et laborieuse carrière de médecin et de philantrophe, il est toujours demeuré fidèle à son auteur de prédilection; il lui a déjà consacré de nombreux ouvrages; il l'a défendu en toute occasion; il a fondé la Société des Amis de Montaigne; chaque vendredi, durant l'hiver, on se réunit dans son appartement de la rue des Ecoles, pour lire et commenter quelques passages des *Essais* dont il possède les cent huit éditions parues depuis l'origine. Enfin, résumé de ses travaux, couronnement de sa vie, le Dr Armaingaud publie une édition complète des œuvres de son maître favori, dont le premier volume vient de paraître.

Cette édition est une édition critique; elle reproduit le texte de l'exemplaire de Bordeaux; c'est la première qui donne, au bas de chaque page, les variantes de 1580, 1582, 1588 et 1595, disposées de manière que le lecteur ait immédiatement sous les yeux et sans sortir de la page, l'ensemble des rédactions que Montaigne avait d'abord publiées, puis retranchées par la suite. Un système très clair de notes et d'indications marginales permet de comprendre ces variantes.

La préface du Dr Armaingaud n'occupe pas moins

de deux cent quatre-vingt pages de ce premier volume. Elle comporte sur la façon de lire les Essais, sur le caractère et la sagesse de Montaigne, des pages définitives; si celles où il est question de l'épicurisme, du scepticisme, de la morale, de la religion, de la politique de Montaigne sont plus militantes, c'est toujours une argumentation décisive qu'apporte le Dr Armaingaud.

Cette nouvelle édition, publiée par la librairie Conard, est d'une présentation particulièrement soignée. Elle comprendra dix volumes. Le tome II est annoncé pour Avril.

Un Médecin traducteur de Dante

Un médecin, Littré, avait tenté de traduire la *Divine Comédie;* sa traduction, en langue d'oïl, se borna à *l'Enfer* et n'eut aucun succès. Ce fut une tristesse pour le vieux savant qui l'avait entreprise vers la fin de sa vie, avec l'idée de remettre en honneur notre vieil idiome. Depuis, diverses traductions ont été faites de l'œuvre du grand Florentin. A celles, récentes, de Mme Espinasse-Mongenet et de Pératé, il faudra ajouter celle que vient de publier un des rares membres français de la « *Societa Dantesca Italiana* », le docteur René A. Gutmann. C'est une traduction rythmée où le traducteur s'est efforcé de retrouver la cadence prosodique des vers italiens, et jusqu'à la sonorité dantesque. La juxtaposition des deux textes, imprimés en noir et rouge, permet de les suivre et de contrôler la fidélité rigoureuse de cette traduction qui s'ouvre sur une préface ou mieux un chant liminaire en trois parties de Gabriel d'Annunzio. « La première partie, dit M. Robert Burnand (*Byblis*, Morancé, édit. Paris), expose, sous forme pratique, les conditions dans lesquelles a été imprimée l'édition princeps de la Divine Comédie. Ici un interlude : dans la paix de la Campagne romaine, devant des horizons harmonieux, un bouvier fait à d'Annunzio une lecture où passe un grand souffle de poésie. Enfin, la vie de Dante évoquée avec un lyrisme palpitant, une émotion profonde, à quoi seul pouvait atteindre l'illustre poète du « Triomphe de la Mort ».

La traduction du Dr Gutmann, imprimée sur les presses de Léon Pichon, a été décorée de gravures sur bois originales d'Hermann Paul.

Ces figures sont presque contemporaines, par le costume et par l'expression ; elles rapprochent de nous le texte du poète ; elles en soulignent le caractère éternel.

Ronsard malade

En cette année du centenaire de Ronsard, une excellente façon d'y participer sera de lire ses œuvres, sans se laisser rebuter par l'étendue. On n'arrivera peut-être pas au même enthousiasme que Flaubert, qui écrivait à Louise Colet :

« J'ai un Ronsard complet, 2 vol. in-folio, que j'ai fini par me procurer. Le dimanche nous en lisons à nous défoncer la poitrine ; les extraits des petites éditions courantes en donnent une idée comme toute espèce d'extraits et de traductions, c'est-à-dire que les plus belles choses en sont absentes. Tu ne t'imagines pas quel poète c'est que Ronsard. Quel poète ! quel poète ! quelles ailes. C'est plus grand que Virgile et ça vaut du Goethe, au moins par moments, comme éclats lyriques. Ce matin à midi et demi je lisais tout haut une pièce qui m'a fait presque mal nerveusement, tant elle me faisait plaisir. C'était comme si l'on m'eut chatouillé la plante des pieds ; nous sommes bons à voir, nous écumons et nous méprisons tout ce qui ne lit pas Ronsard sur la terre ».

Mais on reconnaîtra, avec Pierre de Nolhac, que



Louis JOU. Bois inédit.
(Réduction aux deux tiers).

la moitié au moins de la poésie de Ronsard est accessible sans préparation et demeure fraîche et vivante à quatre siècles de distance. Et, à parcourir ce trésor assez riche pour payer l'ennui d'un léger effort, le médecin goûtera, à côté des joies du lettré, celles, plus factices peut-être, de découvrir maints passages relatifs à sa profession.

Ronsard avait un moment songé à embrasser « l'argenteuse science », comme il appelle la médecine, où, croit-il :

En secourant autruy on gaigne richesse.

La très grave maladie qui le surprit à son retour d'Allemagne ne le lui permit pas. Mais elle fut le point de départ d'observations médicales que le poète, de par sa pauvre santé, put continuer toute sa vie.

Si bien qu'on pourrait, si on en avait la place, traiter d'un Ronsard médecin. Le Dr Pied a déjà fait remarquer qu'il y avait en lui un thérapeute averti qui décrivit la cure de soleil et un procédé de succion pour la guérison des morsures venimeuses. Bien d'autres allusions médicales seraient à relever dans son œuvre, depuis la jalousie vis-à-vis du « médecin tâteur » :

Ha ! que je porte de haine et d'envie
Au médecin qui vient soir et matin
Sans nul propos tastonner le tetin,
Le sein, le ventre et les flancs de m'amie.

jusqu'aux idées sur l'emploi thérapeutique des plantes, sans omettre un certain scepticisme vis-à-vis de la médecine :

> Dequoy sert donc la medecine,
> Et tout le gaiac estranger,
> User d'onguens ou de racine,
> Boire Tolus, ou d'air changer :
> Quand cela ne peut alonger
> Nos jours contez ?

Mais tenons-nous en à quelques notes sur la santé de l'auteur des *Amours*.

Que fût cette maladie qui le laissa « demy-sourd ? ». Ses ennemis prétendirent qu'elle était d'origine syphilitique. Ronsard s'est chargé de leur répondre. M. H. Longnon a parlé de paludisme. M. Laumonier, comme le D[r] Menier, croit à une otite chronique d'origine arthritique. A quatre siècles de distance, un diagnostic précis est bien difficile. En tout cas, Ronsard a maintes fois fait allusion à cette infirmité. Si elle eut quelques inconvénients, elle eut des avantages. Après avoir supplié sa dame de l'aimer, Ronsard en effet, ajoute :

> Vous responderez, qu'il est un peu sourdaut
> Et que c'est déplaisir en amour parler haut :
> Vous dites vérité, mais vous celez après,
> Que luy, pour vous ouyr, s'aproche à vostre oreille,
> Et qu'il baise à tous coups votre bouche vermeille,
> Au milieu des propos, d'autant qu'il en est près.



Portrait de Ronsard, en tête des Amours de 1552.
Extrait des Œuvres complètes de Ronsard en 7 vol. (Ed. Garnier.)

Cette surdité ne fut que le début de la santé lamentable que Ronsard traîna toute sa vie. A trente ans, nous l'entendons plaindre sa jeunesse et les ruines de son visage.

> Ma douce jouvance est passée
> Ma première force est cassée
> J'ay la dent noire et le chef blanc.

ou accuser les accès de fièvre qui ne l'épuisaient pas trop, puisque, quinze ans plus tard, il pouvait dire à Pierre du Lac :

> Je fay l'amour avec ma fièvre quarte.

Ce qui semble l'avoir le plus tourmenté, ce sont les insomnies ; elles apparurent de bonne heure ; dès 1550, il invoque le « somme, le repos du monde ».

> O somme, ô grand Démon, ô l'utile repos
> De toute âme qui vit

et use de pavot pour l'obtenir

Il redoute les longues nuits d'hiver :

> Ah longues nuits d'hyver, de ma vie bourrelles,
> Donnez-moy patience, et me laissez dormir,
> Votre nom seulement et suer et frémir
> Me fait par tout le corps, tant vous m'êstes cruelles.

Et quand le pavot n'agit plus, il en arrive à envier les marmottes :

> Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez
> Demy en en voz trous, soubs la terre enfermez,
> Sans manger du pavot qui tous les sens assomme :
> J'en ay mangé, j'ai beu de son just oublieux
> En salade cuit, cru, et toutefois le somme
> Ne vient par sa froideur s'asseoir dessus mes yeux.

et à désirer la mort :

> ... je languis accablé de douleurs,
> Mais ne pouvoir dormir c'est bien de mes malheurs
> Le plus grand, qui ma vie chagrine et despite.
> Seize heures pour le moins je meur les yeux ouvers,
> Me tournant, me virant de droit et de travers,
> Sus l'un sus l'autre flanc je tempeste, je crie,
> Inquiet, je ne puis en un lieu me tenir,
> J'appelle en vain le jour, et la mort je supplie,
> Mais elle fait la sourde, et ne veut pas venir.

Quand elle arriva, après l'avoir fait languir, il n'était plus qu'une ombre.

> Je n'ay plus que les os, un schelette je semble,
> Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
> Que le trait de la mort sans pardon a frappé,
> Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Rien n'est plus que l'« amelette Ronsardelette ».

La mauvaise santé de Ronsard explique son œuvre.

« Se voyant très près de la mort, dit M. P. Laumonier, (**Ronsard poète lyrique**), il en fit derechef l'objet de ses méditations et recueillit avec soin ses impressions sur la « vieille escarce », qui s'attache à nos pas et nous enlève incontinent

Au milieu de notre espérance

L'expérience personnelle le confirma dans cette idée épicurienne de son Horace, qu'il faut s'empresser de jouir de la vie de peur de mourir avant d'avoir vécu, d'autant plus que la fleur de la jeunesse est tout éphémère ; il renoua dans son esprit les deux ou trois thèmes lyriques qui devaient bientôt revenir à satiété dans ses vers, et de ce jour, il fut le chantre des joies de la vie et des affres de la mort ».

Sa surdité, en le séparant quelque peu du monde, a suffi pour prédisposer Ronsard à la mélancolie.

« Se voyant contraint de renoncer à l'armée, aux ambassades, au barreau, à la médecine, aux fonctions de cour dont l'accès lui devenait sinon impossible, du moins difficile, « il pensa de transferer l'office des oreilles à celui des yeux par la lecture des bons livres et se mettre à l'estude à bon escient ».

Voilà comment d'homme d'action Ronsard devint un rêveur et un homme d'étude ; et comment son goût pour la poésie se trouva favorisé par le hasard, son malheur tournant au profit des lettres françaises et au sien ».

N° 4 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRETAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Géricault et la Médecine

L'illustre auteur du *Radeau de la Méduse,* Théodore Géricault est mort il y a un siècle, le 26 janvier 1824. Il n'avait pas trente-trois ans. Sa brève existence a été riche d'œuvres admirables et aussi d'indications pour l'avenir. Il a joué un rôle d'initiateur ou de précurseur. L'art libre du dix-neuvième siècle dérive de lui. Il paraît aussi avoir pressenti le rôle que la curiosité scientifique allait prendre dans les préoccupations contemporaines et, m'adressant à des médecins, c'est sous ce dernier aspect que je voudrais l'étudier ici.

L'école des Beaux-Arts conserve une série de dessins anatomiques de la main de Géricault. Quelques-uns ont été reproduits dans *L'Anatomie des maîtres* de Mathias Duval et Bical en 1890. On les croyait alors originaux et ils laissaient supposer chez leur auteur une science exceptionnelle. M. Cuyer a démontré en 1898 dans la Chronique des Arts, que Géricault en réalité s'était inspiré tantôt de l'*Anatomie à l'usage des peintres* de Charles Monnet, peintre du roi, tantôt de l'*Anatomia per uso dei pittori e scultori* éditée à Rome en 1811 par Giuseppe del Medico.

Le mérite de Géricault n'en est pas moins réel. Copiant des dessins médiocres, il les a certainement controlés par l'étude des pièces anatomiques et les a parfois transfigurés. « Copiées ou plutôt interprétées par Géricault [les planches de Giuseppe del Medico] ont, témoigne M. Ed. Cuyer, pris un tout autre caractère. Le maître a su leur donner, dans les dessins qu'il a faits, un aspect tel qu'on croirait ceux-ci dessinés d'après nature, d'après le cadavre disséqué ; nous sommes absolument convaincus qu'ils seront toujours jugés ainsi par les personnes non prévenues. Que l'on compare les dessins de Géricault et les planches qui lui ont servi de modèles, et l'on partagera certainement notre opinion. Nous pourrions même presque nous féliciter de l'erreur qui a été commise... parce qu'elle nous permet, ayant trouvé une des sources auxquelles Géricault a puisé, de voir ce que devient en passant par l'intelligence d'un véritable artiste une œuvre pauvrement conçue et médiocrement exécutée ».

358

GÉRICAULT. Les suppliciés. Musée de Rouen. *(Photo Bulloz)*

Lorsqu'il entreprit la préparation du *Radeau de la Méduse,* pour représenter des personnages torturés par la faim, rongés par le scorbut, survivant parmi les cadavres de leurs compagnons moins robustes, Géricault crut nécessaire de se livrer à un travail serré et complet de documentation. Il habitait alors près de l'hôpital Baujon : il se rendit journellement au chevet des malades scrutant avec avidité les marques physiques et morales de la maladie. Il fréquenta l'amphithéâtre. Il rapportait chez lui des morceaux anatomiques pour les dessiner. « Pendant quelques mois, écrit Charles Clément, son atelier fut une manière de morgue ; il y garda, assure-t-on, des cadavres jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié décomposés ; il s'obstinait à travailler dans ce charnier, dont ses amis les plus dévoués et les plus intrépides modèles ne bravaient qu'à grand peine et pour un moment d'infection. » Le Musée de Montpellier conserve une étude de pieds et de mains peinte à cette époque, fragment vigoureux, exécutée avec un sens réaliste puissant et une parfaite impassibilité. L'étude que l'on voit au musée de Rouen et qu'on appelle *Les suppliciés* est une preuve des mêmes recherches. En réalité, il ne s'agit pas de décapités. La tête du premier plan est celle d'un voleur mort à Bicêtre ; l'autre est celle d'une jeune bossue qui posait dans les ateliers La repro

duction me dispense d'insister sur la valeur de ce procès-verbal écrit sans réticences, presque avec brutalité, et dont l'implacable vigueur atteint les limites extrêmes de la vérité.

Au milieu de cette fièvre d'esthétique pathologique, il rencontra un jour, par hasard, un de ses amis, convalescent d'une jaunisse grave. « Il me regarde, a raconté cet ami, ne me reconnait pas d'abord, me considère avec attention, puis tout à coup, me reconnaissant, court à moi et me saisit le bras : « Ah ! mon ami ! que vous êtes beau ! » s'écrie-t-il. Je faisais peur, les enfants me fuyaient me prenant pour un mort ; mais j'étais beau pour le peintre qui cherchait partout la couleur du mourant. » C'est d'après cet ictérique que fut peinte la tête du père qui, dans la *Méduse*, tient sur ses genoux son fils mort.

Cette volonté de connaître, cet instinct scientifique et ce goût pour l'étude des déformations physiologiques se sont manifestés au suprême degré dans une suite de dix études d'aliénés que Géricault peignit, entre 1821 et sa mort, pour un de ses amis, le Dr Georget médecin en chef de la Salpétrière. Ici, il ne s'agit plus de travaux préparatoires en vue d'un tableau. C'est véritablement une documentation illustrée, un musée de la folie que l'artiste a entrepris avec le dessein de caractériser chaque manie et, sans aucun doute, en véritable collaboration scientifique avec l'aliéniste. Il est déplorable que cet ensemble ait été presque immédiatement dispersé. Nous n'en avons même plus la liste complète. Géricault avait représenté la monomanie du commandement militaire, du vol des enfants, du vol, du jeu, de l'envie (c'est la toile du musée de Lyon), du crime (c'est la toile du musée de Gand). Il ne m'appartient pas de dire l'intérêt qu'au point de vue médical ces portraits peuvent présenter ; mais il n'est certes pas un visiteur du musée de Lyon qui n'ait pas été saisi par cette tête terreuse, verdâtre, ces traits convulsés, ces yeux hagards injectés de sang et qui n'en ait pas conservé une vive impression d'horreur.

Géricault, enfin, peut intéresser les médecins par sa fin prématurée et cruelle. Il était grand, fort, puissamment charpenté ; il aimait les exercices violents, était excellent cavalier. Cependant lors de son voyage en Angleterre, en 1821, il avait été assez sérieusement malade d'une sciatique prise dans une promenade sur la Tamise et, revenu en France, il continuait à en souffrir. Il se plaignait aussi de la poitrine, ressentait de la dépression physique et morale. C'est dans ces dispositions qu'il lui arriva l'accident dont les suites devaient déterminer sa mort. Ici je reproduis, en l'abrégeant, le récit de son historien, Charles Clément en évitant de changer les termes qui permettront à mes lecteurs de se faire une opinion et de former un diagnostic. Au cours d'une promenade son cheval fit un écart : il tomba sur un tas de pierres. « Au moment de partir, n'ayant pas trouvé la boucle de son pantalon, il avait noué les pattes de drap, et c'est à la pression de ce nœud contre l'épine dorsale qu'il attribuait la vive douleur qu'il ressentit aussitôt. » Un abcès se déclara dans le côté gauche. Le médecin lui ordonna de l'exercice, il se surmena. Dans une rencontre il « fit un effort pour retenir son cheval, l'abcès fusa et se répandit sur la cuisse. » Un long repos parut le remettre. A la fin de 1822 on le croyait rétabli lorsque l'abcès reparut : le mal fit en peu de temps des progrès effrayants. M. Biète, médecin de l'hôpital St-Louis ordonna le repos le plus absolu. Géricault s'alita en février 1823 pour un martyre de onze mois. « Il supporta, avec une fermeté constante, les étreintes du mal et les opérations plus douloureuses encore jusqu'au moment où la tumeur qui s'était formée près des vertèbres et qui se renouvelait sans cesse eût carié les os ».



(Photo Bulloz)
GÉRICAULT. Fou assassin. Musée de Gand.

Eugène Delacroix qui lui rendit visite dans les derniers jours de décembre notait, tout ému, dans son *Journal :* « il est mourant ; sa maigreur est affreuse ; ses cuisses sont grosses comme mes bras, sa tête est celle d'un vieillard mourant. » Quelques jours plus tard, Géricault avait fini de souffrir. Son masque, moulé après sa mort, et que l'on vend chez tous les mouleurs « admirable face émaciée, décharnée par un long martyre » nous rend encore présents et ses souffrances et son génie.

LÉON ROSENTHAL.

Sur quelques représentations médicales de l'art grec

Il existe dans l'art grec des bas-reliefs, des pierres gravées, des intailles, des fresques et des vases où figurent des sujets chirurgicaux ou médicaux, mais ils sont relativement peu nombreux.

Les plus anciens se rapportent à des scènes de chirurgie militaire : la chirurgie était, en effet, depuis longtemps installée aux armées, quand la médecine habitait encore les temples et restait l'apanage du Dieu et de ses prêtres.

Les médecins militaires, dont parle Homère et aussi Xénophon et Hippocrate, traitaient les soldats sur le champ de bataille quand leurs blessures étaient légères, dans les tentes, quand elles étaient plus graves, à bord des navires où ils les faisaient transporter, quand elles nécessitaient l'éloignement durable du champ de bataille et l'évacuation.

Aucun combat, et ils furent nombreux depuis l'invasion des Doriens, les conquêtes de Sparte, jusqu'aux guerres médiques, n'effaça dans l'esprit des Grecs la guerre de Troie. La forte impression qu'elle leur laissa tient moins au sujet lui-même qu'à l'atmosphère spéciale qui l'enveloppe et au charme vraiment musical qui se dégage du poème.

L'Iliade nous fait connaître le dévouement et le talent de Machaon et de Podalire qui furent sinon les seuls, du moins les deux principaux chirurgiens de l'armée grecque dont Pallas guidait les gestes guérisseurs. Elle nous les montre, dans une scène connue, pansant les blessures du roi Ménélas et guérissant l'ulcère rebelle de Philoctète. C'est de ces détails de l'Epopée, de ces épisodes des temps héroïques que s'inspirèrent les artistes.

Sur une fresque d'un tombeau Etrusque retrouvé à Vulci, l'ombre de Patrocle assiste à l'égorgement des captifs Troyens sur son propre tombeau. La poitrine du héros est entourée d'une bandelette en croix soutenue par deux bretelles passant sur les épaules. Sur une pierre gravée, un guerrier tend sa jambe droite au chirurgien qui la panse.

Un très beau miroir étrusque, malheureusement en partie brisé, du musée de Bologne, nous fait voir Machaon pansant le pied de Philoctète, blessé par une de ces flèches empoisonnées qu'il avait apportées aux Grecs.

Le fils de Pœon est debout dans une attitude noble ; et son corps est de ligne admirable. Il tend son pied droit au chirurgien dont le personnage est tombé avec un fragment du miroir.

La médecine civile est sans doute moins ancienne que la médecine militaire. Du moins ne se répandit-elle dans la rue et dans le peuple qu'assez tardivement. D'occulte et de mystérieuse qu'elle était, elle se fit enfin au grand jour avec moins de charlatanisme et plus de bonne foi.



La saignée ou le pansement. Vase grec du Ve siècle qu'on peut attribuer à Brygos. Dessin de Vallois.

Comme l'exercice de la médecine était une nouveauté, il intéressait la foule ; comme les scènes en étaient publiques, elles ne pouvaient manquer de figurer bientôt sur la pierre, le bronze et le marbre.

Les sujets en sont toujours empruntés à la clinique et fixent une attitude connue ou un geste courant. Un bas-relief d'Athènes représente Esculape assis auprès d'un lit et tenant en ses mains la main de son malade. Trois figures féminines président à cette scène (1).

Un autre qui est au British Museum nous fait voir un médecin palpant l'abdomen ou le foie d'un enfant qui se tient debout auprès de lui, dans une attitude timide et un peu gauche.

Sur certains vases d'or et d'argent des sujets médicaux figurent en relief. L'un d'eux appartient au musée de Pétrograde : c'est un vase Scythe qui fut décrit en détail par Heitz. Un personnage barbu y examine la gorge ou la bouche d'un malade placé devant lui et qui exprime par son geste de défense la crainte ou la douleur (2).

***

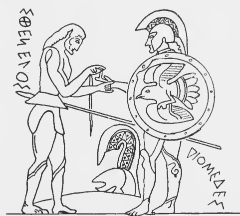
La poterie se prête admirablement à la figuration. Entièrement fabriqué par un même artiste ou dans son atelier, tourné par lui, ou sous ses yeux, peint par lui et souvent signé de lui, le vase de terre est harmo-

(1) Dictionnaire des Antiquités grecques de Daremberg et Saglio

(2) J. Heitz. Note sur un vase grec de l'Ermitage : Nouv. Iconographie de la Salpetrière. 1901

nieux, d'un style homogène, et sa forme peut être adaptée au dessin qui l'illustre.

Les scènes des grands potiers de la Grèce ont une



Sténélos pansant Diomède : amphore chalcidienne du VI[e] siècle (d'après le Dictionnaire des Antiquités).

finesse, on peut même dire un esprit tout particulier.

La plupart des vases appartiennent à la belle période de la fin du 6[e] et de la moitié du 5[e] siècle. Un peu archaïque à son origine la peinture s'affine, gagne en élégance et perd en naïveté, sous la main et le pinceau de Douris, de Hieron, d'Euphronios et de Brygos.

Suivant l'époque les tons prennent des rapports différents (1).

De noire qu'elle était, comme une ombre chinoise sur fond rougeâtre, la figurine se détache bientôt en jaune ou rouge brique sur un fond uniformément noir. Puis elle devient un véritable dessin, une image aux traits fins et délicats, où une ligne accuse la rotule, la malléole ou le muscle principal; elle est rehaussée de rouge ou de sépia, mais toujours encadrée de ce noir spécial dont les Grecs seuls avaient le secret.

Certes les sujets médicaux sont moins fréquents que les sujets mythiques, héroïques ou familiers. Nous ne trouverons guère de poterie comparable à ce beau vase des Silènes qui est à Londres, à cette admirable « pieta » qui montre Eos portant le corps de Christ de son fils Memnon, ou même aux délicieuses scènes d'école ou d'atelier.

Quelques-uns méritent cependant d'être cités. Le plus ancien paraît être une amphore chalcidienne à figure noire, du 6[e] : il appartient à la collection Hope et représente Sténélos pansant Diomède, sans doute après un de ses nombreux combats avec Hector ou avec Enée : Sténélos a retiré son casque, il est debout, sa tête est inclinée, sa physionomie attentive; de sa main gauche, il tient le poignet de Diomède et de sa droite il enroule une bande autour du doigt blessé. Diomède est debout, en armes, et en partie caché par son bouclier où un oiseau, peut-être une colombe, déploie ses ailes.

(1) Voir Pottier, Douris et les peintres de vases grecs. - Laurens, édit., Paris.

Un vase plus récent peut être admiré au British Museum : Téléphos blessé à la cuisse par la lance d'Achille est venu s'asseoir sur l'autel dans la maison d'Agamemnon; il tient dans ses bras Oreste enfant. L'ensemble est expressif et charmant.

Un troisième est un cratère à figures rouges que nous nous souvenons fort bien d'avoir vu à Florence. Il provient de l'Italie méridionale et représente, dans des poses variées, plusieurs guerriers pansant leurs blessures.

Enfin l'une des plus belles coupes à figures rouges est dûe au potier Sosias. Elle est très connue et se trouve au musée de Berlin : c'est Achille soignant son fidèle ami Patrocle. Patrocle est assis, tête nue, une jambe étendue, l'autre ployée à la mauresque; il tend son bras gauche à Achille qui, à genoux devant lui, enroule une bande autour du bras et fait des croisés que ne renierait pas un panseur moderne. Achille est attentif. Patrocle détourne les yeux de la blessure dont le pansement semble douloureux, mais il n'en maintient pas moins de sa main droite un tour de bande



Achille pansant Patrocle, coupe de Sosias (d'après Daremberg et Saglio).

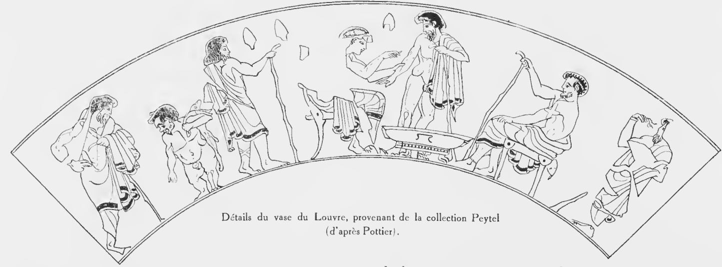
pour faciliter la tâche de son ami. A leurs pieds, fichée en terre, la flèche extraite de la blessure.

Dans ces vases grecs il y a donc encore et surtout des sujets guerriers et, comme ceux dont nous parlions tout à l'heure, empruntés à l'épopée Troyenne.

*
* *

Les sujets civils sont tout à fait exceptionnels.

La profession médicale était cependant très répandue à Athènes. Il existait, dès le 5[e] siècle, plusieurs catégories de médecins officiels et de médecins privés. Ceux-ci opéraient dans des officines, dans des boutiques, dans des « iatreia ». Aristote héritera plus tard



Détails du vase du Louvre, provenant de la collection Peytel (d'après Pottier).

d'une de ces boutiques et y exercera son art entre deux voyages dans les villes voisines.

Certaines de ces officines étaient de véritables cliniques, publiques ou particulières. Plaute et Cratés en parlent dans leurs œuvres. La plupart étaient placées sous le vocable de Pœon. Elles contenaient un assez important matériel chirurgical et pharmaceutique.

Les malades venaient s'y faire opérer, panser, traiter et saigner.

Un vase, cité par Hollander (1), représente une de ces scènes médicales. Un autre vase fort beau, est au Louvre où nous l'avons étudié. Il a été donné au Musée par M. Peytel et a fait l'objet d'une étude du conservateur de la Céramique, M. Pottier (2).

Voici ses caractères : la forme en est celle des aryballes, sorte de flacons à huile ou à parfum que les Grecs expédiaient à l'étranger pour faire apprécier à la fois leur art et leurs produits. Il a 0.09 de hauteur sur 0,08 de largeur, et 0,27 de circonférence. Il est en terre rougeâtre et d'un galbe remarquable. Sur l'épaule du vase, deux Eros ailés tiennent en leurs mains une couronne.

Sur la panse sept personnages sont groupés qui constituent tout un petit tableau : un médecin grec drapé dans un himation est assis sur une chaise à dossier ; il tient d'une main l'avant-bras du malade et de l'autre, fait le geste de panser ou de saigner. A ses pieds est un bassin à 3 pieds en griffe de lion, que l'on nommait louter, destiné à recevoir l'eau, les éponges ou le sang.

Le malade est nu, son manteau jeté sur l'épaule et s'appuie sur une canne.

Près de lui un autre homme debout que les cassures du vase ont fait en partie disparaître, et qui tient une fleur dans sa main levée.

A gauche un 5ᵉ personnage est drapé dans son manteau, un bandeau en travers de la poitrine et montre de la main son abdomen. Il semble causer avec un nain trapu, qui tient sur ses épaules un lapereau presque aussi grand que lui et qui lui a sans doute été donné en guise de cadeau ou d'honoraires.

Il existe deux autres personnages :

L'un appuyé sur une canne noueuse, a la cheville recouverte d'un pansement ; l'autre est assis sur un escabeau, le bras entouré d'une bandelette, et la cheville cerclée par une amulette rouge, fort en honneur chez les Grecs. Ce sont deux malades qui attendent leur tour.

A voir le geste du médecin, si précis, si expressif, la main droite visant le pli du coude, le pouce gauche appliqué sur l'avant-bras, on est bien en droit de supposer qu'il s'agit de la saignée. Mais la main est en pronation et l'examen à la loupe permettrait de reconnaître un vestige de bandelette qui donnerait à ce geste la signification d'un pansement.

Pansement d'ailleurs qui peut s'appliquer à une saignée puisque le sujet n'est pas un guerrier, mais un civil, et qu'il n'a pas non plus le costume ni l'attitude d'un athlète ou d'un joueur blessé dans une palestre.

Ce vase présente une grande analogie de fabrication, de structure et de dessin avec quelques aryballes fort rares sortant des ateliers de Douris. Certains voudraient le rattacher à la fabrique de Brygos. Sans preuves suffisantes, il est préférable de lui conserver le mystère de l'anonymat et de le situer simplement dans le temps après la 2ᵉ guerre médique, vers 470 av. Jésus-Christ.

***

Telles sont les quelques réalisations médicales que nous a laissées la Grèce. Leur charme vient de l'élégance de leurs lignes, de la délicatesse de leurs formes, de la mimique expressive des personnages qui y sont représentés. Ils illustrent les fables guerrières de l'antiquité aussi bien que les mœurs médicales de la Grèce dans la période qui sépare le tyran Hippias de Périclès. Ils constituent ainsi une documentation intéressante et très précieuse.

M. LOEPER & G. VALLOIS.

(1) Hollander. Plastik und medizin, in-4° Stuttgart 1912, p. 491.
(2) Pottier. Une clinique grecque au Vᵉ siècle. Monuments et mémoires de la fondation Piot, 1906.

VARIÉTÉS

La transfusion du sang et les injections intraveineuses au XVIIe siècle

Si le XVIIe siècle fut en France le siècle de la saignée, il aurait été en Angleterre, par une curieuse antithèse, celui de la transfusion sanguine et des injections intraveineuses, dont Arbour Stephen étudie l'origine dans le *Practitioner* de février 1924. C'est Potter qui le premier en 1638 aurait pratiqué des injections intraveineuses chez les animaux, intervention d'autant plus remarquable que la découverte de la circulation du sang par Harvey datait de 1628 seulement et était loin d'être admise par les milieux scientifiques. En 1656 Chr. Wren injecta dans les veines de divers animaux, des solutions médicamenteuses et quelques « autres choses » (other things). Clark et Henshaw tentèrent la tranfusion du sang d'un animal à un autre, mais sans succès; Lower en précisa la technique et réussit à exécuter l'opération à Oxford en 1666; l'année suivante il pratiqua la transfusion sur l'homme, avec l'aide d'Edmond King.

« L'expérience de la transfusion du sang dans les veines d'un homme fut exécutée sur Arthur Coga le 23 novembre 1667 de la manière suivante: après avoir préparé l'artère carotide d'une jeune agneau, nous fîmes une incision dans la veine et laissâmes échapper 6 ou 7 onces de sang. Deux tuyaux d'argent furent placés dans les deux vaisseaux et réunis au moyen d'un tuyau de plume, de manière à faire passer le sang de l'artère du mouton dans la veine de l'homme Nous fîmes passer de 9 à 10 onces de sang dans la veine du sujet qui se trouva très bien pendant et après l'opération ». En 1668 Smith injecta des « médecins » dans les veines de deux malades gravement touchés par la peste; l'un guérit, l'autre mourut. Peu après Smith et Scheffler injectent des médicaments « altérants » dans les veines de trois malades: le 1er atteint de goutte se trouva beaucoup mieux le lendemain, le 2e apoplectique n'eut plus d'attaques et le 3e, atteint de « plica polonica » guérit; tous les trois reprirent leur travail.

La transfusion traversa même le détroit et J. Denis la recommanda comme un traîtement nouveau de la phrénésie; mais elle ne donna pas toujours de brillants résultats, puisqu'elle fit l'objet d'une étude médicolégale du même auteur sur la procédure de la Cour de Justice de Paris concernant la mort d'un homme, qui avait subi deux ou trois transfusions.

En résumé Wren aurait inventé la méthode intraveineuse et Lower pratiqué le premier la transfusion sanguine. Mais en toute justice l'honneur ne devrait-il pas en revenir à Libavius, qui en 1615 décrivit l'opération sur l'homme dans son *Syntagmatis Arcanorum Chymicorum;* il est vrai que c'était pour la tourner en dérision ('tis only to mock at it); aussi l'humoriste a-t-il porté tort au précurseur et Libavius ne nous apparaît guère que comme un fantaisiste génial, un ancêtre du Captain Cap d'Alphonse Allais.

J. LAFONT

Daumier

Le portrait de Daumier que M. Raymond Escholier vient de composer (1 vol. in-4°, nombreuses reproductions en noir et en couleurs, Floury, éditeur) est fort bien venu. Son livre, comme le fait remarquer Louis Hourticq (*Revue de l'Art*, février 1923) « est écrit avec vivacité, truffé d'anecdotes, de mots, de documents parfois nouveaux, de



Le Malade imaginaire.
R. ESCHOLIER Daumier, peintre et lithographe (H. Floury, édit.).

traits qui remettent l'artiste dans son milieu, parmi ses amis.

...Ce Daumier est vraiment une belle figure. Son œuvre est d'un originalité absolue. Parti d'une technique nouvelle, très simple, très rapide, qui permettait à l'image de suivre et commenter, comme l'article de journal, les événements quotidiens, il a su mettre dans ces petites



Vignette pour la *Némesis Médicale*,
R. ESCHOLIER : Daumier, peintre et lithographe (H. Floury, édit.).

formes tracées hâtivement sur la pierre lithographique une puissance d'invective inouïe. La passion multiplie en lui la force d'observation; il pousse à l'extrême la déformation expressive; il tord le corps humain, il l'allonge, l'aplatit, bossèle les têtes et les faces, comme s'il pétris-

sait la glaise d'une main délirante, et la bourgeoisie orléaniste nous paraît dans son œuvre un jeu de massacre, une collection de grotesques et chenapans. Il y aurait évidemment quelque chose à retoucher dans ces portraits pour atteindre à une ressemblance plus équitable. Daumier ne faisait pas de l'histoire, mais de la polémique et l'on trouverait difficilement, dans la littérature politique, des écrivains aussi forts que le caricaturiste et capables de tuer comme lui l'adversaire par le ridicule et l'odieux.

Mais toute l'inspiration de Daumier ne venait pas de l'actualité; ce romantique n'était pas seulement un journaliste. Au besoin, comme les grands poètes, il eut créé un univers à lui pour donner libre cours à son imagination. Même quand il est le plus vrai, au palais, à la foire, dans le wagon, chez le bouquiniste, on le sent prêt à quitter ce monde pour nous mener dans le fantastique. Il possède les dons des grands créateurs de vie ; il a le sens du geste expressif, de la bosse qui rend la poussée interne de la vie ; son dessin est comme une houle mouvante. De plus, la pratique de la lithographie, le jeu du noir et blanc lui ont enseigné la richesse de la rêverie enclose dans les grandes ombres, la puissance expressive des silhouettes sombres sur un écran de clarté. Il quittait volontiers ses bourgeois et ses avocats pour Don Quichotte. Alors il délaissait le crayon lithographique pour la brosse et la couleur à l'huile. Il conservait d'ailleurs dans ce métier nouveau ses habitudes de crayonneur, la souple longueur du trait, l'autorité des contours, les oppositions franches de noir et de blanc. Ses peintures ont la verve et la puissance de ses meilleures lithographies avec une richesse de timbre beaucoup plus belle. Mais ces peintures restent un peu trop des ébauches; on y voit que l'artiste n'a pas formé sa vision par la pratique de la peinture; quand il a dit avec le pinceau ce qu'il aurait dit avec le crayon, il s'arrête ; il ne peut pousser davantage. Les tableaux de Daumier, si admirables qu'ils soient, se présentent un peu trop comme des études pour une œuvre définitive que le peintre ne nous donne jamais. Il est vraiment regrettable que la peinture à l'huile n'ait été pour lui que la distraction de son âge mur, alors que ses habitudes techniques étaient déjà fixées par la pratique de la lithographie. Un des attraits du livre d'Escholier est qu'il nous présente admirablement l'œuvre du peintre par de bonnes reproductions et un commentaire fort intelligent ».

Daumier. Le Malade imaginaire. Peinture.
D'après Raymond ESCHOLIER : Daumier, peintre et lithographe (H. Floury, édit.).

Fiches de Biographie Médicale

VALSALVA (1666-1723)

Valsalva, dont l'Italie vient de célébrer avec éclat le deuxième centenaire de la mort, naquit à Imola près de Bologne, d'une vieille famille de toge et d'épée.

Il fut, dans la faculté de médecine de cette ville, un des élèves préférés de Malpighi. Docteur à 21 ans, puis chirurgien à l'Hôpital des Incurables, ses mérites

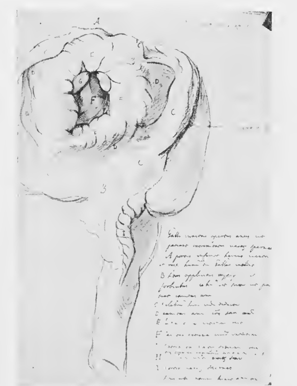


Fac-simile d'une lettre de Valsalva à Lancisi.
d'après le *Bol dell'Instit stor. italiano dell'arte sanitaria*, juil-août 1923.

exceptionnels le firent nommer à 39 ans à la chaire d'anatomie, réservée d'habitude à un Bolonais, et qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Dès sa jeunesse il fit preuve d'un désir insatiable de s'instruire; Morgagni nous le montre exhumant au mois d'août un cadavre enterré depuis deux semaines, dont l'odeur avait fait fuir le fossoyeur soudoyé; lui-même note dans une observation que « la sérosité produite par la gangrène est si âcre que, l'ayant goûtée, non seulement j'en éprouvai l'âcreté extrême mais encore elle me brûla les papilles de la langue toute une journée ».

Cette curiosité d'esprit, cette ardeur aux recherches expliquent la sagacité prodigieuse dont il fit preuve comme clinicien et qui lui valurent, jeune encore, une riche clientèle et une réputation de consultant qui s'étendit à toute l'Italie. A ces dons d'observation s'ajoutaient des qualités d'expérimentateur excellent qui lui permirent de nombreuses découvertes. Si son traitement des Anévrysmes par les saignées répétées est tombé dans l'oubli, il faut citer ses recherches sur le siège de la cataracte, le cathétérisme des voies lacrymales, qu'il fut le premier à pratiquer, l'extirpation des polypes naso-pharyngiens, les luxations de l'os hyoide, la néphrectomie qu'il tenta avec succès



Dessin au crayon de Valsalva.
d'après le *Bol. dell'Instit. stor. italiano dell'arte sanitaria*, juil.-août 1923.

sur le chien, la ponction de la vessie. Il résuma ses études sur l'anatomie et la physiologie de l'oreille dans son traité, « De Aure Humana ». C'est le seul ouvrage qu'il ait laissé, mais son influence se manifesta surtout dans son enseignement et brille à chaque page du « De Sedibus » de son disciple Morgagni.

Mort d'hémorragie cérébrale à 57 ans, Valsalva est une des plus belles figures médicales de la fertile Romagne. Il fait partie de ce groupe de savants unis par une véritable filiation intellectuelle qui illustrèrent l'Italie du XVIII° siècle et se transmirent le titre de Prince de l'anatomie de leur temps : Malpighi, Valsalva, Morgagni, Scarpa.

M. V.

Cf. Prof. G. **Bilancioni** : Le Centenaire de Valsalva à Imola (*Bol dell'Inst. St. Ital dell'arte sanit* sept. 1923) — **Morgagni** : De Vita et scriptis Valsalvae, nouv. edit. par le Prof. **Sabbatani**, Padoue, 1923.

N° 5 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ (Mensuel)

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abont : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Comment Torella traitait la syphilis

au XVe siècle

Il est curieux de feuilleter les vieilles thèses car l'histoire de la médecine y comportait d'importants développements basés sur de patientes recherches.

Dans une thèse soutenue par Ch. Renault en 1868 à la Faculté de Médecine de Paris et intitulée « la Syphilis au Quinzième siècle », nous trouvons une très belle étude sur les Origines de cette maladie, dont l'existence de toute antiquité est quasi certaine, mais dont le moyen âge seul nous a donné les premières descriptions.

A la lecture de ces observations de nos ancêtres médicaux, on est frappé certes par nombre de naïvetés dictées par le plus pur empirisme, mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que parfois, dans cette médecine intuitive, on trouve en germe la plupart de nos moyens thérapeutiques actuels, peut-être même les théories pathogéniques, qui, dans les temps modernes, se disputent, un peu, suivant la mode en cours notre faveur.

Nous sourions en relisant ces consultations astrologiques annonciatrices des plus terribles catastrophes ; mais au milieu des débordements d'une imagination primitive et superstitieuse nous retrouvons l'éternelle vérité hippocratique de l'influence cosmique sur la détermination de beaucoup de maladies, sur leur gravité en tout cas et leur tendance à la diffusion épidémique.



LA VIERGE AUX SYPHILITIQUES

D'après le traité de Joseph Grünpeck de Burckhausen (1496).

« Au premier plan, un mort est étendu : il est nu et couvert de lésions syphilitiques qui, bien qu'assez grossièrement représentées, ressemblent à des pustules de rupia. Sur la droite, deux femmes à genou portent à la figure, au cou et aux mains, les mêmes altérations. »

(Charcot et P. Richer.)

Chose remarquable c'est dans l'ouvrage d'un astrologue, J. Gruenpeck, secrétaire de Maximilien Ier Empereur d'Allemagne, que nous trouvons non seulement une des premières descriptions du mal nouveau, mais encore l'indication de la médication arsénicale qui devait quatre cents ans plus tard révolutionner la thérapeutique du grand mal sexuel. Voici comment en effet Gruenpeck, dans un livre édité en 1496, raconte sa propre observation : « La maladie débute par une *papule* qui devient une grande pustule et qui, au bout de deux à trois mois, envoie continuellement sur toutes les parties du corps une vénéneuse humidité. Lorsque cette première pustule *disparaît d'elle-même*, alors une multitude d'autres envahissent tout le corps. » Il décrit ensuite les diverses éruptions, avec leur forme et leur siège et maudit l'ignorance des médecins dont les plus célèbres le traitèrent si bien que, couvert de tubercules et de larges ulcérations qui vomissaient de la sanie, il se livra aux charlatans qui le guérirent avec *l'Arsenic*, *l'or* et le *mercure*.

Cet éloge des charlatans, de l'époque, pourrait paraître assez justifié si on compare leurs méthodes à celles de quelques médecins célèbres trop manifestement soumis aux décrets d'Aristote et de Galien. Ainsi nous apparaît parmi ceux-là le médecin du pape Alexandre VI, Torella, évêque lui-même, remarquable

observateur, mais doctrinaire farouche. En tant que doctrinaire, il me semble, en lisant les lignes ci-dessous, entendre les Catilinaires dont le remède d'Erlich, à son apparition, fit retentir les prétoires scientifiques : « Ce sont des trompeurs et des sicaires, disait Torella, que ces proto-médecins qui ont amassé des monceaux d'or en causant des douleurs sans nombre et la mort de tant d'hommes. » Il s'agissait de ceux qui, utilisant les indications des arabistes contre la fausse phlegme et la male mort, dont ils rapprochaient la syphilis, instituèrent contre elle les plus larges onctions mercurielles. Il est certain que les « traitements d'attaque » de l'époque n'étaient pas dépourvus d'intensité : Arnauld de Villeneuve faisait placer le malade entre deux feux ; ainsi il était oint d'onguent mercuriel depuis l'humérus jusqu'aux mains et depuis le milieu des cuisses jusqu'aux pieds, et celui qui pratiquait l'onction se chauffait les mains de temps en temps pour faciliter l'imprégnation ; ainsi faisait-on deux fois par jour. Mais au fond cette médecine mal dosée, et compliquée souvent d'accidents graves, n'en était pas moins la médecine rationnelle spécifique sur laquelle quatre siècles ont passé sans la modifier sensiblement, si ce n'est peut-être pour amener par réaction les syphiligraphes à l'usage prolongé des petites doses de mercure qui ont donné à une époque aujourd'hui terminée plus de déboires que de succès.

Adversaire du mercure, et quelque peu excusable en cela, bien que ses ennemis lui reprochassent de n'en point donner de raison sérieuse, Torella usait contre la Pudendagre d'une médication psycho-physiologique, qui explique que certains charlatans armés de l'arsenic, de l'or et du mercure aient obtenu plus que ses pareils des guérisons rapides et les faveurs de la foule. Il nous suffira, pour en donner idée de rapporter une de ses observations, que nous résumons, d'après la traduction de Ch. Renault :

Consultation.

Un homme de 46 ans, pendant le mois d'août, se livra à des travaux excessifs, au voisinage de la mer, sans se préserver des rayons solaires et en suivant un régime mal réglé. Aussi fut-il pris d'une pudendagre sanguine. Trente jours après que sa verge eut été infectée, après un sommeil prolongé, il trouva tout son corps couvert de taches rouges larges, sans pustules. Cinq jours après il fut pris de douleurs intenses au cou, à la tête et aux épaules. Les macules commencèrent à subir la desquamation et bientôt les douleurs se multiplièrent sur tout le corps tout en ne se faisant sentir que la nuit...



DÜRER. — LA SYPHILIS (1496).

Figure sur une feuille volante qui parut en 1496 avec un poème du médecin frison le Docteur Ulsen. Les armoiries placées au-dessus des épaules du malade sont celles de Nuremberg ; celles qui se trouvent sous ses pieds montrent un soleil. La gravure est aussi coloriée et de la même manière que celle de la chronique universelle de Schedel. D'après certains auteurs, ce ne serait pas l'œuvre de Durer.

Avec ses douleurs et ses taches, il lui était survenu de la raucité de la voix. Cela tenait à ce que dans ses douleurs intenses il vociférait et criait très haut, et que, par suite, son épiglotte et sa glotte s'étaient imbibées d'humidité, ce qui entraîne la raucité de la voix. Moi, par de bonnes paroles, de bonnes raisons et de bons exemples, je lui promis que, si Dieu le permettait, je lui rendrais en peu de temps une santé parfaite.



Voici comment je le traitai :

Comme il se plaignait d'un trop grand suréchauffement du foie et comme son urine était rouge et épaisse, pour faire sortir et diminuer la pléthore, je lui ordonnai de prendre, dès le matin un lavement et de se faire saigner à la veine basilique du bras droit.

Le sang m'ayant paru noir et épais je permis qu'on en tirât 9 onces; on fit ainsi sortir une certaine quantité d'humeur peccante, car les douleurs furent sensiblement amoindries. Ensuite, je prescrivis un régime dans les six choses non naturelles: Surtout qu'il se gardât d'un air épais et humide. Je lui enjoignis de se vêtir de telle façon que quoi qu'il arrivât il n'eut ni trop chaud ni trop froid; qu'il embaumât sa chambre avec du styrax, de l'encens, de la calamite et de la sandaraque, parce qu'elle me paraissait un peu humide. Pour qu'il fut en bon esprit, je lui ordonnai de fuir la colère, la tristesse, la solitude. Je lui enjoignis de se tenir avec ses amis pour se réjouir, se dilater, d'avoir bonne confiance, que sans aucun doute la médecine allait lui rendre la santé. Comme il était très enclin à la cohabitation, je lui dis de l'éviter autant qu'il pourrait. Je lui défendis un exercice violent, surtout après une purgation et avant d'entrer à l'étuve; je lui tins le même langage au sujet des frictions. S'il le pouvait je le poussai à dormir, à éviter les veilles immodérées, car les veilles, comme le dit Avicenne (Tertio primi, cap. XIII) corrompent la complexion du

cerveau, l'affaiblissent, brûlent les humeurs, et font les maladies aiguës; le sommeil agit contrairement; néanmoins, je lui dis de prendre garde au sommeil de midi, suivant le précepte d'Avicenne qui dit (Tertio primi, cap IX) : il est mauvais de dormir au jour, car ce sommeil engendre les maladies humides, les rhumatismes, altère la couleur, augmente la rate, relâche les nerfs, pousse à la paresse, affaisse le désir, engendre les apostèmes et les fièvres...

Je lui enjoignis d'éviter tout aliment de mauvaise nutrition et de difficile digestion, surtout qu'il prit garde de manger des coings qui ont la propriété de donner des douleurs dans les jointures et les nerfs; qu'il se fit servir des poulets, des coqs, des étourneaux, des faisans, de la viande de veau, de jeunes castres de chevreau bouillies assaisonnées avec des laitues, de la bourrache, des courges, de la farine de gruau et autres choses semblables. Je lui imposai au moins une selle par jour et, s'il ne pouvait le faire, qu'il prit pour cela un clystère ordinaire.

Ceci établi, j'eus deux intentions générales, la première tendait à le guérir de la présente disposition, la seconde à le préserver de la récidive. La première fut faite en digérant et en évacuant, non seulement par des selles, mais aussi par des sueurs; la deuxième en dissolvant, en abstergeant les restes et en réconfortant, suivant les indications de Galien et d'Hali.

Je guéris ainsi la maladie.

Le malade prit pendant neuf jours consécutifs le sirop suivant: Sp. d'endives, de fumeterre, d'oseille, de chaque une demi-once; eau de laitue, de bourrache et de scabieuse, de chaque une once. Mêlez.

Ensuite je lui donnai: Turbith, une demi-once; hermodactyle, 2 drachmes; scamonée, cinq grains; épithème, 1 drachme; zédoaire 2 scrupules; gingembre, 1 drachme; pulvérisez comme il convient. Placez dans eau de scabieuse, eau de fumeterre, de chaque une livre; chauffez sur un feu doux, jusqu'à réduction de moitié; passez et faites prendre chaud.

Il alla avec cette médecine sept fois à la selle et rendit cette matière qui entretenait les douleurs et les taches. La matière ayant été ainsi éliminée, je le fis entrer, deux jours après dans une étuve, sans aucun bain. Il sua pendant deux heures une sueur fétide et citrine; ensuite il mangea selon sa coutume et fit de même un bon souper. A la cinquième heure de la nuit, il prit une once et demie de sirop de pavots, dormit consécutivement toute la nuit et ne ressentit aucune douleur. Le matin suivant, je lui fis donner une once de sucre rosat avec ces eaux (Endive, scabieuse, fumeterre, de chaque une once et demie). Il retourna à l'étuve comme il avait fait les jours précédents et continua pendant les 5 jours qui suivirent.

Le 7e jour, il prit les pilules suivantes :

Lapis lazuli, un scrupule; hermodactyle, deux scrupules; mêlez et faites avec de l'eau de chélidoine 7 pilules, qu'il prit à la dixième heure; après quoi il dormit un peu et eut quatre selles.

Le jour suivant, il oignit ses taches avec cet onguent:

Huile rosat, beurre, de chaque une once; suc de fumeterre, de plantain, d'hyèble, de sureau; ajoutez de la thérébentine lavée et un peu de soufre vif.

A la troisième onction les macules et les squames disparurent, les petites écailles tombèrent. Cependant j'ordonnai qu'il entrât dans l'étuve et que là il fut lavé avec cette décoction :

Trois poignées de lupin; deux pincées de son; racines récentes d'aunée, racines et fleurs de mauves, fleurs de napathum, de bardane, de fumeterre, de chaque deux poignées; faites bouillir dans quantité suffisante d'eau jusqu'à réduction au tiers.

Dès qu'il commença à suer, on le lava avec cette eau chaude et on l'essuya avec des linges chauds; néanmoins il resta dans l'étuve pendant une heure tout en sueur. La sueur bien esséchée, le corps bien couvert, il s'en fut manger et resta guéri.

Comme ces maladies sont sujettes à récidives, j'ordonnai qu'il prit chaque jour avant le repas une des pilules ci-dessous :

Aloès lavé avec eau de chélidoine, 1 drachme et demie;

Trochisque d'agaric, une demie drachme; et avec de l'eau de chélidoine faites 15 pilules.

Il prendra aussi, avant de manger, un morceau de l'électuaire suivant, qui réconforte le cœur, le foie et le cerveau, comme le dit Mésue:

Espèces aromatiques : deux drachmes et demie.

Espèces diarrhodon : une drachme.

Sucre très blanc : trois onces.

Mêlez et faites avec eau de chélidoine q. s. un électuaire divisé en 8 morceaux.

Il est certain que de telles pratiques devaient modifier puissamment le terrain, le désintoxiquer, rendre aux moyens naturels de défense de l'organisme une activité, que le mal lui avait fait perdre. Nous serions peut-être bien inspirés en nous remémorant parfois ces pratiques anciennes, que nous aurions tort de mépriser, sans examen préalable.

Que devenaient les malades après cette thérapeutique minutieuse, qui peut nous sembler aujourd'hui assez naïve, quand il s'agit d'une maladie comme la syphilis, mais qui n'est pas très éloignée en somme de celle que nous ordonnons dans nombre de cas de pratique générale (Diététique, Purgation, Sudation... y compris quelques bonnes paroles de réconfort) ? Il serait intéressant de posséder des observations plus longuement suivies ; car au fond il apparaît bien que Torella avait blanchi son malade. Nous dirions peut-être aujourd'hui qu'il avait fait intervenir sans s'en douter un choc bienfaisant ce qui démontre que nos aïeux faisaient aussi quelquefois de la prose sans le savoir.

Histoire de la Sécrétion gastrique

Les premiers chimistes

Il n'est guère d'historiens qui ne considèrent le XVIe siècle comme un siècle de réformes médicales.

Hecker, Choulaud, Damerow et Scuderi divisent l'histoire de la médecine en deux parties, dont ce siècle est en quelque sorte la charnière.

C'est vraiment une phase d'indépendance et de libération et si l'on peut en regretter la grandiloquence, le mysticisme et la mégalomanie, on doit y reconnaître le goût du progrès, la volonté de mettre bas des idoles trop aveuglément adorées et de leur substituer d'autres dieux plus modernes.



On y trouve plus de rêveries que d'observations, d'idées que de faits et de poussière que de monuments. Les esprits, les ens, les archées, le Blas y dansent la sarabande, mais ils ouvrent la voie aux ferments et aux transformations intimes du corps. La chimie est souvent caricaturale mais elle est déjà de la chimie.

L'œuvre de Paracelse fut pour la médecine au XVIe siècle à peu près ce que fut pour la religion germanique le catéchisme de Luther.

En ce qui concerne spécialement l'appareil digestif ce n'est pourtant pas à Paracelse mais à Van Helmont que revient le mérite d'une conception nouvelle. C'est à ses pieds que meurt la vieille coction des premiers siècles et c'est lui vraiment qui inaugure la fermentation.

Les idées qu'il a émises subiront une éclipse passagère, mais elles se développeront plus tard et se préciseront.

C'est donc à lui que sera surtout consacré ce chapitre, mais je devrai dire auparavant quelques mots de Paracelse.

L'œuvre de Théophraste Bombast von Hohenheim, autrement dit Paracelse est énorme, mais confuse et parfois incompréhensible. Elle contient tout, depuis les caractères du médecin jusqu'aux propriétés de l'eau de Pipérino, depuis les maladies du tartre jusqu'à la spargyrie ; depuis l'étude des ens et des arcanes jusqu'à l'édification des colonnes de la Médecine, de l'Anatomie, de la Chirurgie et de la Thérapeutique.

Il n'est guère que Daremberg qui ait lu tout Paracelse. Grâce à la traduction de M. Grillot de Givry j'ai essayé de comprendre le Prologue, les Ens et le Paramirum et, par conséquent l'étude complexe des maladies du tartre.

Il y a vraiment peu de choses sur l'appareil digestif. Paracelse qui a décrit dans tous les organes ces « mumies » actives dont il a pris le nom aux Egyptiens, qui a voulu la dissociation chimique des tissus, la séparation des produits volatils, de l'huile, du soufre et du sel, qui a vanté l'art spargyrique, et prôné la recherche de la quintessence, n'a point eu l'idée d'étudier la digestion, d'en distiller les produits, d'en définir ou d'essayer d'en définir le processus.

Il ne nous apporte sur ce point que des généralités sans fondement, des vues métaphysiques plus que de la physiologie.

Les voici à peu près.

La bouche est l'organe de la première digestion. L'estomac est un serviteur public qui travaille pour tout le corps ; il est le centre de la chaleur ; il sépare le bon du mauvais. Tout aliment a une partie nutritive et un excrément. Si ce dernier ou « bolus » n'est point expulsé, il se coagule dans le corps et il devient la source de mille maux.

La digestion mal faite laisse un résidu ou tartre.

Mais l'estomac n'est pas le seul organe qui

digère ; il y a des digestions dans tous les membres et des estomacs pour chacun d'eux. Il y en a même dans la moëlle. Et le tartre se dépose ainsi dans le corps quand ces digestions intimes ne sont point parfaites.

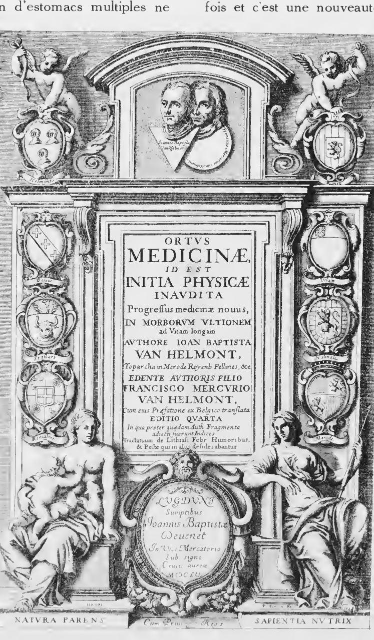
On ne peut nier qu'il y ait là deux idées intéressantes : l'une, toute physiologique, à savoir que la digestion commencée dans l'estomac s'achève dans les tissus — la désignation d'estomacs multiples ne signifie pas autre chose — l'autre, toute pathologique, qui peut servir d'introduction à l'étude de ce que nous appelons encore aujourd'hui les maladies précipitantes.

Je n'y insiste pas, car je sortirais du cadre de mon étude qui est l'histoire de la sécrétion gastrique.

Sur ce point, je l'ai déjà dit plus haut, Van Helmont est infiniment supérieur.

Son esprit est intuitif et curieux. Aussi mystique peut-être mais moins dangereux et plus raisonnable que celui de Paracelse, il a marqué fortement son empreinte sur les conceptions de son époque en physiologie digestive.

Son œuvre a été publiée à Rotterdam, à Londres, à Amsterdam chez Elzévir, à Venise et à Lyon. L'édition que j'ai eue entre les mains est la plus courante. Elle a paru chez Devenet, à Lyon en 1655. Le début est marqué par une invocation à l'archée suprême ; des études suivent sur la tétanie, l'épilepsie, la physiologie digestive, le pylore, la transformation des aliments, etc. Ce sont ces dernières qui m'occuperont seules ici.



Van Helmont n'aime pas les classiques quoique il se montre à leur égard moins violent que Paracelse. Il a souffert de leurs méthodes puisqu'il n'a pu, malgré de multiples saignées se guérir de la gale. Il n'est pas plus satisfait de leurs conceptions physiologiques.

Aux trois digestions de Galien il en substitue six. L'estomac, dit-il, fait le premier travail de la digestion, le duodénum fait la seconde, le fiel la troisième, le foie la quatrième, le cœur et les membres les autres. Et dans cette description, la digestion duodénale et l'activité biliaire, acquièrent pour la première fois et c'est une nouveauté intéressante, une importance que l'avenir confirmera.

Il étudie de façon complète et souvent très complète le fonctionnement du pylore, qu'il appelle d'un mot juste et comique le « pylorus rector ». Il en fait le modérateur de la première digestion, la clé de cette digestion. Il en fixe les conditions de fermeture et d'ouverture, et en décrit avec beaucoup d'humour les excentricités. Il parle du vomissement, qui varie suivant le moment où il se produit. La condition principale lui en paraît être la fermeture du pylore, comme la diarrhée et la dysenterie sont la conséquence de son ouverture permanente. Cela est renouvelé de Galien. Mais c'est encore aujourd'hui la vérité

Je ne crois pas qu'il ait su distinguer le brassage et la digestion des aliments, mais il s'est rendu compte chez des galinacées, dont il ouvrait soigneusement l'estomac, de l'action que cet estomac exerçait sur les débris de pierre dont il arrondissait les angles.

Il croit à l'existence dans l'estomac d'un acide et d'un ferment d'où dépend la digestion gastrique et sans quoi elle ne se peut effectuer. Personne avant lui n'a affirmé cela avec netteté.

Certains critiques ont avancé que cet acide n'avait rien de spécifique et que ce ferment ne valait guère mieux queceuxque VanHelmont a misunpeupartout.

Certes les deux chapitres qu'il leur consacre sont souvent un peu vagues, mais on ne peut nier qu'ils contiennent en substance tout le processus acide et fermentaire dont l'avenir démontrera l'existence. Qu'on en juge :

« Calor efficienter non digerit ». La coction ne peut suffire à la digestion. Elle la favorise seulement. Elle sépare l'Eau. Digestion et élixation sont essentiellement différentes.

La digestion réside dans l'acide, et c'est cet acide qui digère et qui fait les transmutations. Et l'acide est alcalinisé dans le duodénum.

L'hypothèse de l'acide, agent principal, a une base presque expérimentale. Dans sa jeunesse, Van Helmont nourrissait des passereaux. En tirant au dehors leur langue pour leur donner la becquée, il perçut un goût acide. Et ce goût acide il l'a retrouvé dans ses propres vomissements, lui qui nous a raconté les misères de la dilatation gastrique et peut-être de la sténose dont il était atteint

A côté de l'acide, collé à lui, faisant avec lui partie intégrante, il affirme l'existence d'un ferment. Il voit dans l'action de ce ferment la preuve d'une faculté vitale « facultas quoedam vitalis » et c'est pourquoi il le désigne ainsi. Ce n'est certes pas le ferment des modernes, ce ne peut être évidemment qu'un agent de fermentation banal. Il dit d'ailleurs nettement que l'acide nait de ce ferment et qu'il est la preuve de son activité.



FRANCISCUS DELEBOE SYLVIUS, MEDICINÆ PRACTICÆ IN ACADEMIA LUGDUNO-BATAVA PROFESSOR

J.J. Durant sculp.

Cet acide ne peut donc être assimilé à autre chose qu'à un produit de fermentation, à nos acides de fermentation actuels. Mais Van Helmont l'a vu, il en fait l'agent principal de la digestion et c'est le point capital dont on ne peut nier l'importance.

Il a même fort bien observé que cet acide et ce ferment sont rares chez le vieillard et aussi chez les fébricitants qui ont horreur de la viande. Et cela plaide en faveur de la spécificité gastrique du produit digérant.

D'autre part Van Helmont fait jouer à la rate un rôle important. « La rate, dit-il, souffle son ferment à l'estomac ». Deloboe ne parlera pas très différemment et Schiff, bien plus tard, rajeunira sa conception.

Enfin Van Helmont avance comme Paracelse, mais en meilleurs termes, que la digestion commencée dans l'estomac s'achève dans les tissus grâce aux ferments qu'ils contiennent.

Il est regrettable que Van Helmont ait embrumé sa doctrine de mysticisme. Il a mis un Blas dans le pylore, un Archée dans l'estomac. Même si l'on entend par archée cette action vitale, cet impondérable que, jusqu'à Stahl, à Barthez et même à Claude Bernard nous retrouverons dans toute activité de cellule ou d'organe, on ne peut nier qu'il soit du domaine du rêve et que son rôle soit à la fois bien vague et bien fantasque.

Les aliments s'élèvent petit à petit au grade de chyle, de cruor veineux et d'éther subtil. L'esprit vital qui nait dans cet éther fait le lit de l'âme immortelle. Cela n'est pas clair mais se conçoit encore. Mais ce qui ne se conçoit plus du tout c'est que l'archée vital siège dans l'estomac et que cet archée soit l'âme sensible.

Certains auteurs ont trouvé dans les œuvres de Van Helmont matière à admiration excessive, d'autres à trop sévère critique.

On ne peut nier qu'elles éclairent d'une lumière nouvelle la physiologie de la digestion.

Il y eut à cette époque d'autres médecins célèbres ; mais aucun ne s'occupa comme Van Helmont de la digestion gastrique.

Rabelais se contenta de traduire une partie des œuvres d'Hippocrate. Duret fut un praticien illustre, qui traita du Régime, sans y apporter de nouveauté.

Des anatomistes comme Ingrassias et Eustachi, Wharton et Glisson, ne donneront que peu de documents sur le tube digestif. Un grand physicien, Robert Boyle, parle à peine de l'estomac. Il y eut aussi Libavius et Sennert, le premier, esprit pondéré qui donna des principes très sages de chimie pure, le second, chimio-thérapeute écouté.

Il y eut surtout Sylvius du Bois dit Deloboe. Sylvius naquit en 1588. Il est donc de dix ans plus jeune que Van Helmont, et son système s'apparente à celui de son aîné. Il est comme lui un chimiste et un fermentiste, mais dans une acception un peu différente.

Ses œuvres furent publiées de 1663 à 1681. On y trouve de l'anatomie, de la chimie, de la clinique et de la thérapie. Ses premières « disputations » sont

consacrées au tube digestif et contiennent sa doctrine de la fermentation.

Pour lui la digestion est tout d'abord une dissolution, puis une transmutation. Cette transmutation des substances alimentaires en une autre substance assimilable est due à la fermentation, et cette fermentation devient la putréfaction quand une odeur nauséabonde s'en dégage ; et il critique le mot de chylification.

La digestion s'opère dans l'estomac par l'eau que contiennent les aliments et les boissons, par les gaz qui s'échappent au travers de l'œsophage, et par la chaleur ; par le feu vital aussi qui émane du cœur et surtout par la salive. Cette salive joue, dans le système de Deloboe le rôle principal.

Sylvius admet bien que le contenu gastrique est acide, et cet acide ressemble à celui de Van Helmont puisqu'il naît des aliments. Mais il s'en différencie en ce sens qu'il n'est pas la *cause* des transmutations.

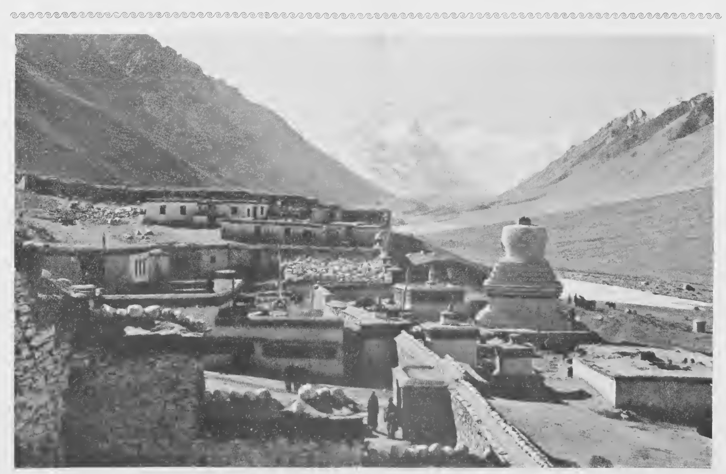
Il n'est donc pas stomachique, spécifique. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne soit pas nocif. Un excès d'acidité en effet est gênant pour l'organisme. D'ailleurs l'acidité et l'âcreté joueront dans l'organisme un rôle important et seront la source de maladies. Quant au ferment, il est d'intérêt secondaire car il ne se sépare pas de la fermentation banale des aliments. Il est moins spécifique, moins vital, que dans la théorie de Van Helmont.

Je n'insiste pas sur le passage des aliments et de l'esprit volatil qu'ils contiennent dans le sant et dans le cerveau qui le distribuera aux nerfs et aux organes; sur le rôle de la rate qui aide à la digestion et aussi sur les considérations sur les vomissements amers, doux ou acides, les catarrhes âcres, acidôsalés et sur la manière de se nourrir.

A Deloboe finit cette période chimique de la physiologie gastrique. Comme on a pu le voir, la personnalité de Van Helmont la domine de très haut. Il est regrettable que personne n'ait, dans les périodes suivantes, exploité, qu'on excuse le mot, la conception de Van Helmont, ne l'ait creusée, clarifiée, et fait entrer par l'expérience dans le domaine des faits.

La physiologie gastrique se perdra bientôt dans le mécanicisme, la putréfaction, la banale fermentation et la trituration. Des actions physiques se substitueront aux actions chimiques jusqu'au jour où Réaumur et Spallanzani affirmeront, dans leurs recherches mémorables, le triomphe du chimisme gastrique.

Maurice LOEPER



LE MONASTÈRE DE RONGBUK ET LE MONT EVEREST (Cliché Dardel)

VARIÉTÉS

A L'ASSAUT DU MONT EVEREST

On sait qu'une première Expédition britannique se rendit au Thibet en 1921 pour chercher les voies d'approche du Mont Everest (8.830 mètres). Elle découvrit qu'une voie pour parvenir au sommet, partait du Col Nord ou Chang-La (6.970 m.); le premier objectif de l'Expédition de 1922, dont la librairie Dardel publie le récit, fut d'établir sur ce col un camp qui servirait de point de départ pour les grimpeurs dirigés vers le sommet. Mais, réaliser cette première partie du programme, n'était pas une chose aisée.

Il s'agissait d'assurer au camp du Chang-La la vie

VIEILLE FEMME THIBETAINE ET ENFANT (Cliché Dardel)

des alpinistes pendant le temps nécessaire pour que 4 grimpeurs puissent, de là, atteindre le sommet et revenir, c'est-à-dire pendant 3 jours. Mais il fallait compter avec les aléas, le mauvais temps, de sorte que ce n'était pas les 12 rations journalières nécessaires à 4 hommes pendant 3 jours qu'il fallait emmagasiner, mais un nombre beaucoup plus grand. Rien que pour atteindre ce premier résultat, il fallut : 1° transporter d'Angleterre 1.500 caisses d'approvisionnements et d'équipements sans compter ce qui fût acheté sur place ; 2° installer un camp de base à 5.000 mètres d'altitude au point terminus du transport par bêtes de somme ; 3° établir entre ce camp de base et la base avancée 3 camps intermédiaires pour assurer le transport à dos d'hommes par 150 porteurs.

Il fallait en outre assurer l'évacuation de tout ce matériel au moment où la fonte rapide des neiges rendrait cette zone impraticable. Et cela, simplement pour s'installer à 6.970 mètres, sur le piédestal du Mont Everest. A partir de ce point, le problème de l'ascension du point culminant demeurait entier.

Deux opinions étaient nées chez les alpinistes au sujet de la possibilité de cette ascension. Les uns, prétendaient que l'Everest peut s'atteindre par les moyens habituellement employés dans les Alpes, avec une acclimatation suffisante des alpinistes à ces altitudes extrêmes. D'autres affirmaient qu'à partir d'une certaine altitude — entre 6.500 et 7.500 mètres — il ne serait plus possible à un homme de faire un effort sans l'aide d'un approvisionnement d'oxygène. D'autres ne mettaient pas en doute la possibilité d'atteindre, par ce moyen, le sommet de l'Everest ; mais quelques-uns songeaient aux dangers que ce moyen ferait naître au cas où l'approvisionnement d'oxygène viendrait à manquer. Enfin, une troisième école affirmait l'impossibilité d'atteindre une altitude peu inférieure à celle du sommet sans le secours de l'oxygène et de l'impossibilité pour des grimpeurs chargés d'oxygène de faire l'effort nécessaire pour arriver au point culminant.

On décida de tenter les deux expériences. Une caravane d'alpinistes plus ou moins acclimatés partit la première et parvint à l'altitude de 8.200 mètres, 620 mètres au-dessous du Mont Everest. Les alpinistes porteurs d'oxygène atteignirent l'altitude de 8.300 mètres, le record du monde. Une troisième tentative, groupant les partisans des deux méthodes, fut tragiquement interrompue par une avalanche sous laquelle 7 porteurs trouvèrent la mort.



N° 6 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

Administration
Aimé ROUZAUD
Compte Chèques Postaux . PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur Maurice GENTY

Les plus anciennes représentations de l'Homme

Il faut remonter à l'âge du Renne, c'est-à-dire à vingt-cinq ou trente mille ans avant notre ère, pour trouver les premières manifestations artistiques de l'humanité.

On sait que les hommes qui vivaient alors dans notre pays s'abritaient dans les grottes et les cavernes naturelles, creusées au flanc des vallées calcaires, et entretenaient dans ces demeures de grands feux pour lutter contre le froid d'un climat rigoureux, pour cuire la viande dont ils se nourrissaient et pour éloigner les hôtes habituels de ces grottes, à qui ils avaient dû disputer la place : le grand Ours à front bombé, qui atteignait la taille d'un de nos bœufs, la Hyène tachetée, le Lion, la Panthère et le Loup. Dans les foyers éteints depuis tant de siècles et que le ruissellement des eaux sauvages a couvert de couches parfois très épaisses de limons et d'argiles, nous retrouvons les os brisés pour en extraire la moelle des animaux dont les hommes se nourrissaient : le Cheval, le Bison, le Renne surtout, le Cerf, le Chamois, l'Antilope Saïga et des espèces éteintes aujourd'hui : le Mammouth, le Rhinocéros à narines cloisonnées et le grand *Cervus Megaceros* aux larges bois palmés. Pêle-mêle avec ces esquilles osseuses, les hommes ont abandonné leurs outils en silex et en os, leurs parures : coquilles marines et dents d'animaux perforées et les œuvres d'art où s'affirmaient déjà leur idéal et leur conception naïve de la beauté. Et c'est par l'étude attentive de ces foyers, par l'ordre de leur superposition, par la comparaison des objets qu'ils renferment que nous avons quelque connaissance de ce qu'étaient ces hommes et de leur degré de civilisation.





Fig. 1. — Deux des statuettes de Grimaldi.

Nous voudrions parler aujourd'hui des représentations humaines de cette époque, qui complètent, dans une certaine mesure, les enseignements que nous donnent les rares squelettes que nous connaissons de ces lointains ancêtres.

Les plus anciennes figures de la forme humaine connues aujourd'hui sont des sculptures en ronde-bosse et des bas-reliefs. Elles datent de l'époque dite aurignacienne (du nom de la grotte d'Aurignac dans la Haute-Garonne) et elles sont antérieures à la floraison merveilleuse de cet art animalier réaliste qui, à l'époque suivante, dite magdalénienne, orne les objets mobiliers, les parois et jusqu'au sol des cavernes de nos troglodytes. La sculpture a précédé le dessin et la peinture et il est curieux de constater que les Aurignaciens nous ont laissé quelques statuettes humaines très remarquables, alors que les Magdaléniens, qui gravaient les figures animales avec une admirable maîtrise, n'ont représenté qu'à de très rares occasions et très imparfaitement la figure humaine. Nous ignorons la raison de cette abstention qui a été rapportée à des motifs d'ordre religieux ou magique — mais ce n'est là qu'une hypothèse évidemment invérifiable.

Les premières sculptures en ronde-bosse aurignaciennes représentant des types humains, ont été découvertes par Piette, de 1892 à 1896, dans la grotte de Brassempouy (Landes). Elles sont taillées au burin de silex, dans des fragments de défenses de Mammouth.

Malheureusement mutilées, elles nous montrent l'une une tête de jeune femme, dont le visage, encadré par une longue chevelure, que l'on a pris à tort pendant longtemps pour une « capuche », est déjà individualisé. Les orbites sont allongées et proéminentes, la face est large, les pommettes saillantes. Un sourire, qui fait déjà penser au fameux « sourire archaïque » des statues préhelléniques s'ébauche sur les lèvres minces.

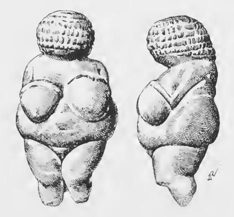


Fig. 2. — Statuette de Willendorf (demi grand. natur.).

Puis, nous voyons un buste féminin aux seins volumineux et pendants, un torse de femme d'une ligne harmonieuse, malgré ses formes massives, et surtout une statuette de femme, que les ouvriers qui travaillaient aux fouilles, lors de sa découverte, avaient surnommé « la Poire », qui témoigne d'une remarquable sûreté d'exécution. Les autres statuettes de Brassempouy sont plus frustes, l'une d'entre elles représente un homme dont les lignes graciles contrastent avec l'ampleur des formes féminines qui l'accompagnaient.

Les grottes de Grimaldi (Italie), situées à quelques kilomètres de Menton, ont fourni des statuettes du même âge (Fig. 1). Elles sont en stéatite, roche tendre qui se travaille facilement, et plus stylisées que celles de Brassempouy. La face ne montre plus de traits distincts, mais les formes générales se rapprochent de celles des statuettes landaises.

A Willendorf, en Autriche, on a recueilli également une statuette aurignacienne en roche calcaire. La tête est recouverte d'une chevelure épaisse qui dissimule la face, les formes sont plus massives encore qu'à Brassempouy, les avant-bras, fléchis à angle droit reposent sur des seins volumineux (Fig. 2).

Enfin, nous avons recueilli nous-mêmes, en 1922, au cours de fouilles exécutées dans la grotte des Rideaux à Lespugue (Haute-Garonne) une statuette aurignacienne, en ivoire de Mammouth, qui est la plus grande de ce groupe de figurations si anciennes et qui offre une synthèse, pour ainsi dire, des caractères des autres statuettes que nous venons d'énumérer (Fig. 3). La tête est petite, ovoïde, la face ne montre pas de traits distincts, comme chez les statuettes de Grimaldi. Les seins sont énormes et pendants, les hanches très élargies, comme chez les statuettes de Brassempouy. Enfin, les avant-bras reposent sur les seins dans l'attitude que nous montre la « Vénus de Willendorf ». Mais notre statuette offre quelques particularités remarquables; les bras sont détachés du thorax dans leur tiers inférieur, ce qui indique une grande habileté technique de la part du sculpteur, la région fessière est démesurément élargie et présente à l'emplacement de l'anus, une saillie qui peut, à notre avis, indiquer la représentation d'une fistule coccygienne. Enfin, un singulier vêtement, sorte de pagne qui paraît constitué par des séries de tresses parallèles terminées par une frange, est attaché au-dessous des fesses qu'il laisse à découvert.

Nous devons signaler, dans cette série des figurations humaines aurignaciennes, les bas-reliefs découverts à Laussel (Dordogne), par le D[r] Lalanne en 1911. Le plus remarquable de ceux-ci représente une femme aux larges hanches, aux seins volumineux, à la face sans traits distincts, qui tient de la main droite un objet qui paraît être une corne de Bison. Un autre bas-relief de Laussel représente un homme, aux formes élancées, dont la taille mince semble fortement serrée dans une ceinture.

Dès les premières découvertes de ces étranges représentations humaines, on a pensé à les rapprocher du type ethnique de certaines populations primitives actuelles, notamment des Boschimans de l'Afrique du Sud. On sait que la stéatopygie, dont la Vénus hottentote de Cuvier offre un exemple célèbre, est un des caractères les plus frappants de ces populations africaines de race jaune. Nous avons signalé l'ampleur considérable de la région fessière de toutes les statuettes aurignaciennes. Mais, il faut remarquer qu'il s'agit plutôt de stéatomérie et de stéatotrochantérie, pour employer l'expression du D[r] Félix Regnault, que de stéatopygie vraie, dans laquelle la saillie fessière

est franchement postérieure alors qu'elle est surtout latérale dans nos statuettes. D'autre part, les rapports des races aurignaciennes avec les races africaines ne sont pas douteux : on connaît l'outillage aurignacien aussi bien dans le Nord de l'Afrique que dans notre pays et les fouilles des grottes de Grimaldi exécutées sous les auspices du Prince de Monaco, ont amené la découverte de deux squelettes aurignaciens du type négroïde. Il y avait donc certainement, pendant l'âge du Renne, des migrations étendues de populations qui passaient d'Afrique en Europe, peut-être, au contraire, d'Europe en Afrique, et qui parcouraient de vastes espaces, d'Autriche aux Pyrénées, emportant avec elles leurs armes, leurs outils et leurs dieux.

Que représentaient pour ces hommes, dont nous soupçonnons à peine la mentalité primitive, ces curieuses figures qu'ils taillaient au prix de combien d'efforts et de patience, avec un silex grossier, dans la pierre et l'ivoire ? S'agissait-il d'un emblème de la fécondité, d'une première Déesse mère ?

Ce fétiche était-il l'idole d'une tribu, la propriété d'un chef ? Nous ne pouvons répondre à ces questions. Nous pouvons seulement nous étonner qu'aucune de ces figures n'ait été retrouvée encore dans leurs tombes, mais qu'elles gisent, éparses au milieu des rejets de cuisine, dans les grottes qu'ils habitaient.

Peut-être l'avenir des fouilles nous apportera-t-il quelque lumière sur ce point encore si obscur.

Cependant ce que nous savons déjà nous permet de conclure que l'humanité de l'âge du Renne possédait déjà un sentiment artistique et une habileté technique remarquables. Nous savons aussi que le progrès des industries humaines a été discontinu, que des périodes brillantes ont été séparées par des âges barbares. Nos statuettes, nous l'avons vu, disparaissent avec les Aurignaciens. Ce n'est que bien des millénaires plus tard, dans le monde oriental et préhellénique que nous retrouvons des statuettes qui, par un singulier phénomène de convergence, nous montrent des seins volumineux et de larges hanches. Les artistes babyloniens, crétois, et cypriotes qui figuraient ainsi la femme, en accusant ses caractères sexuels, ne soupçonnaient pas que des hommes avaient déjà à tant de siècles de distance, interprété de la même manière un motif éternel.

Tout est dans l'homme, a dit justement Renan, et cette interprétation comparable de la femme, à des âges si différents, montre combien la mentalité humaine a peu varié, pour tout ce qui touche à ses instincts primordiaux.

René de Saint-Périer.

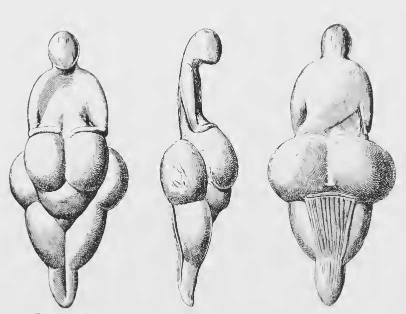


Fig. 3. — Statuette de Lespugue (Restitution de M. le Professeur Boule). (demi grand. natur.).

VARIÉTÉS

La Transfusion du sang chez M. de Montmort

Tandis que l'on discute encore pour savoir à qui revient l'honneur de la première transfusion, il n'est pas sans intérêt de rappeler les expériences de Jean Denis et la part que prirent à ces essais les savants qui s'assemblaient chez M. de Montmort (1).

Ce J.-B. Denis, avait pris le bonnet doctoral à Montpellier; mais, né à Paris, il y était revenu et avait été successivement professeur de philosophie et de mathématiques et plus tard médecin du roi. Tenant chez lui des réunions où l'on s'occupait de physique et de médecine, il assistait également à celles qui avaient lieu chez M. de Montmort; et c'est chez ce dernier que très vraisemblablement on parla pour la première fois de transfusion en France. L'abbé Bourdelot, premier médecin de la reine Christine de Suède, avait émis, chez M. de Montmort, cette idée qu'on pourrait introduire du sang de jeunes animaux dans les veines des personnes « desséchées, épuisées ». Fut-il le premier ? Un familier de ces réunions, Gaspard de Gurye, le prétend et ajoute que l'idée de la transfusion était venue à l'abbé Bourdelot à la suite d'une conversation qu'il eut avec Galilée à Arcetri, sur l'injection de « diverses liqueurs purgatives, altératives et restauratives dans les veines ».



La transfusion du sang en 1667.

J.-B. Denis, qui ne parle pas de l'abbé Bourdelot, raconte que don Robert des Gabets, religieux bénédictin avait déjà parlé de transfusion en 1658 chez M. de Montmort et que, dès 1651, il avait fait faire à Mâcon, les tuyaux nécessaires, pour exécuter cette opération.

C'est à la suite de la découverte de Harvey que Robert des Gabets avait songé à la pratiquer; elle lui avait paru non seulement possible, mais sans dangers et très « avantageuse » pour les malades anémiés ou pour retarder la vieillesse.

La machine qu'il avait imaginée consistait « en deux petits tuyaux d'argent, l'un desquels a l'un des bouts ouvert comme une trompette, pour être appliqué doucement contre le vaisseau qui doit donner le sang afin de le recevoir ; et l'autre est d'une grosseur convenable pour être inséré commodément dans l'ouverture de la veine. Les deux autres bouts des tuyaux communiquent ensemble par le moyen d'une petite bourse de cuir de la grosseur d'une noix ou environ, laquelle sert 1° à faire ployer les tuyaux, ce qui peut être requis pour la commodité de l'opération qui se ferait avec trop de contrainte par le moyen d'un tuyau d'une seule pièce. 2° Elle sert à faire connaître la quantité du sang qu'on fait passer. 3° Elle peut servir à aider le mouvement du sang, estant élargie et pressée alternativement avec deux doigts, dont l'action sera que le sang fermera une petite valvule attachée à l'entrée du tuyau qui donne le sang, pour l'empêcher de sortir après qu'il sera entré, et ouvrira une petite boîte à la sortie de l'autre tuyau, pour empêcher le sang de rentrer dans la bourse ».

Ce mode opératoire avait été exposé chez M. de Montmort où venaient des Anglais. Rien d'étonnant donc, dit Jean Denis, à ce que la pensée de la transfusion ait passé dans d'autres pays; les Anglais ont su profiter de ce que les Français avaient négligé, et ils ont pratiqué les premiers l'opération sur les chiens avec succès.

Si Jean Denis reconnaît ainsi une certaine priorité aux Anglais, il insiste sur ce fait que c'est en France qu'on a eu l'idée, qu'on l'a perfectionnée et qu'on l'a appliquée pour la première fois à l'homme.

Quant à lui, ses premières expériences furent faites avec M. Emmerez en mars 1667, tantôt d'artère à veine, tantôt de veine à veine, sur 19 chiens, dont pas un ne périt; ensuite sur des espèces différentes, de veau à chien, sans incident. Aussi J. Denis ne croit-il pas que le sang d'une espèce doive être « un venin à l'égard de l'autre ». Il estime même que la transfusion doit être faite d'un animal à l'homme

(1) Henri-Louis Habert de Montmort, conseiller du Roi, maître des Requêtes, fut reçu de l'Académie française en 1635 et mourut en 1679, le 21 Janvier. « Un jour par semaine, écrivait d'Olivet, il se tenait chez lui une assemblée de savants, où l'on traitait des matières de physique ». Ami et protecteur éclairé de Gassendi, de Montmort, pour la gloire de ce mathématicien et philosophe, réunit en six volumes in-folio toutes ses œuvres dont il fit la préface latine. Marié en premières noces à une de Pontchartrain et en secondes noces à Anne Morin, il fut de la « Compagnie de messieurs et dames de Montréal » qui fonda, avec la collaboration de Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, de Neuville-sur-Vannes, de Bourg-de-Partie et de Saint-Chéron, la métropole commerciale du Canada : Montreal, en 1642. (Note de M. A.-Léo Leymarie, membre correspondant de l'Institut Canadien, qui nous a signalé ce dossier de la bibliothèque de l'Arsenal, dossier qu'il trouva lors de ses recherches sur les divers personnages qui contribuèrent aux premières fondations françaises au Canada au XVIIe siècle — N.D.L.R.).

parce que « le sang des animaux est moins impur : les débauches, le dérèglement dans le boire et le manger ne leurs sont pas si ordinaires qu'à nous ».

Et il conseille la technique suivante :

« On découvre d'abord l'artère crurale ou carotide de l'animal, dont on veut communiquer le sang (car celui des veines n'est pas si propre) on la lie en deux endroits distants l'un de l'autre d'un pouce environ, mais en sorte que la ligature qui se fait plus près du cœur soit à nœud coulant pour se pouvoir desserrer facilement quand il le faudra. Entre ces deux ligatures on ouvre l'artère avec la lancette, et l'on insinue dedans un des tuyaux, de telle manière que le bout recourbé regarde le cœur de l'animal pour en recevoir le sang, quand le nœud coulant sera desserré. On lie même l'artère sur le bout du tuyau, lequel a pour ce sujet quelques légères entailles à l'entour de sa circonférence, afin que le fil le puisse mieux arrêter et l'empêche de glisser au dehors.

L'animal étant ainsi préparé, l'on ouvre avec une lancette quelque veine au bras de l'homme, sans y apporter d'autres précautions que dans les saignées ordinaires. On laisse couler dans un plat autant de sang qu'on en veut tirer, et ensuite pour en venir à la transfusion, on ôte la ligature que les chirurgiens ont coutume de mettre au-dessus de l'ouverture quand ils saignent, et on la met pour lors au-dessous, afin d'arrêter le sang, qui comme l'on sait, se porte toujours dans les veines des extrémités au cœur. La plaie étant bien nette, et n'y ayant plus de sang qui se présente pour sortir, on insinue dans la veine le bout recourbé d'un petit tuyau qui est taillé comme le bec d'une plume à escrire et qui est extrêmement polly, afin qu'il entre avec plus de facilité et qu'il ne puisse blesser le vaisseau.

Cela fait on joint le tuyau qui est dans la veine de l'homme avec celui qui est dans l'artère de l'animal et en même temps l'on desserre le nœud coulant que l'on avait fait sur l'artère de l'animal, afin que le sang ait la liberté de couler de cette artère dans les tuyaux, des tuyaux dans les veines de l'homme et des veines dans le cœur, pour là se distribuer par tout le corps ».

La première transfusion que J. Denis fit chez l'homme eut lieu le 15 juin 1667. Il s'agissait d'un jeune garçon de 16 ans, à qui l'on introduisit trois fois plus de sang artériel d'agneau, qu'on ne lui en avait soustrait ; « d'apathique, d'engourdi, il devint habile à toutes choses ».

La seconde fut faite chez un homme de 45 ans, toujours avec le sang d'un agneau.

« Quand l'opération fut achevée, raconte J. Denis, nous voulûmes le faire reposer, mais comme il ne sentait point d'altération dans soy même, il nous fut impossible d'en venir à bout, et nous ne pûmes l'empêcher d'égorger à l'instant l'agneau, le souffler et l'écorcher, parce qu'il y est assez habile, et qu'il s'y est exercé pendant toute sa jeunesse. Ensuite il voulut s'en retourner chez lui nous promettant qu'il y prendrait un bouillon et qu'il s'y reposerait le reste de la journée ; mais il ne fut pas plutôt sorti qu'il alla trouver ses camarades et les mena au cabaret boire une partie de l'argent qu'on lui avait donné pour lui payer sa journée ».

Vers la même époque Gaspard de Gurye, sieur de Montpolly, autre habitué des réunions, s'il n'expérimentait pas lui même, s'intéressait à la transfusion et en correspondait avec ses amis. Il juge l'opération utile, mais il pense qu'entre sujets d'espèces différentes elle peut être dangereuse, parce qu'elle ne peut se faire sans ce qu'il appelle une fermentation : c'est déjà l'hémolyse entrevue.

Ayant vu deux cas heureux de transfusion, mais aussi un cas contraire chez le fils du premier ministre de Suède qui mourut le jour même où on lui avait réitéré l'opération, G. de Gurye souhaite que l'on refasse des expériences « sur les bestes, avec toutes les observations du poids, du nombre, de la mesure et des autres circonstances, avant que de rien hazarder qui puisse nuire au public ».

J. Denis, en continuant ses essais, eut l'occasion d'observer un paralytique à qui une transfusion, essayée après tous les traitements, rendit le mouvement et la parole. Mais il ne fut pas toujours aussi heureux ; en mai 1668, il eut maille à partir avec la justice. Un fou avait été guéri pendant quatre mois par la transfusion du sang d'un veau, mais était retombé dans son état, par la « compagnie trop fréquente de sa femme ». Sur les instances de cette dernière, on allait faire une nouvelle transfusion, lorsqu'elle fut arrêtée par une crise d'excitation du malade qui mourut la nuit suivante et fut enterré sans qu'on ait pu faire son autopsie.

Les ennemis de la transfusion conseillèrent à la veuve de poursuivre J. Denis en justice et de demander une indemnité. Pour couper court à tout chantage, J. Denis porta plainte. Le lieutenant criminel jugea bon d'approfondir l'affaire, débouta la veuve de ses prétentions, mais interdit à partir de ce jour à « toute personne de faire la transfusion sur aucun corps humain, que la proposition n'ait été reçue, approuvée par des médecins de la Faculté de Paris, à peine de prison ».

La sentence était conforme à l'opinion du jour ; peu auparavant l'Académie des sciences s'était déjà montrée hostile à la transfusion : « Ne serait-il pas étrange, disait Claude Perrauet, que vous reconnaissiez qu'on peut changer de sang comme de chemise ! ». La réprobation entraîna l'opinion et en 1675, le Parlement rendait un arrêt qui prohibait la transfusion.

Les Nus de Watteau

On ne trouve pas trace de libertinage dans l'œuvre de Watteau. Ce sont ses imitateurs qui introduiront ce piment, dit Paul Réau. Sa sensualité, toujours voilée de mélancolie, est aussi loin de la franche gaillardise de Frago que des polissonneries sentimentales de Greuze. « Parmi ces peintres de la Régence si sensuels, si débauchés et qui, nous dit M. de Lescure, « partageaient les péchés de leurs modèles », le Flamand de Valenciennes se tient — comme avec discrétion — à l'écart. Encore que, suivant d'Argenville, « sa servante, qui était belle, lui servit de modèle », il ne vivait pas, comme Nattier, comme Santerre

surtout, « au milieu d'un véritable sérail de soubrettes-maîtresses... » Très au-dessus de son siècle et des hommes par le sentiment élevé de son art, Watteau est au-dessus d'eux encore par cette réserve de ses actions. « Il fuit l'obscénité, dit Michelet. Elle alourdirait son pinceau. Aux sujets charnels, *il élude* ». (Edmond Pilon). A ces lignes d'un écrivain qui, dans une forme délicieuse, a écrit sur Watteau des pages où l'érudition et l'art vont de pair, on ne peut que joindre celles que Gabriel Séailles consacrait quelques mois avant sa mort (Watteau, 1 vol. Payot, édit. 1923) aux nus de Watteau :

« Comment il étudie les maîtres, écrit Gabriel Séailles, comment, par ces études mêmes, il s'affranchit et en vient à exprimer dans un langage qui est à lui une émotion originale, nous pouvons l'apprendre en regardant les figures nues qu'il a peintes. L'*Antiope* de la salle Lacaze, nous le montre se faisant l'élève et l'imitateur du Titien : le soir tombe, le ciel à l'horizon est coupé de bandes orangées qui s'éteignent sur le paysage assombri, mais de tons ardents se modèlent les chairs blondes de la femme endormie. Les fonds, le corps du satyre, le choix des éléments et leurs rapports, tout rappelle la manière forte et chaude du Titien. Dans l'*Amour désarmé* du musée de Chantilly, Watteau démêle les secrets d'un art plus subtil et plus complexe, il imite un maître auquel il doit, autant qu'à Rubens, Paul Véronèse. Par la forme aimable, par la plénitude par tout ce qu'il a de grâce, de vie et comme de mouvement virtuel, le corps est bien de Watteau, mais le charme du coloris, les roses et les lilas du ciel, mariés aux tons nacrés de la chair, tout impose le souvenir du maître vénitien quand il se plaît aux accords argentés. L'esquisse du *Jugement de Pâris* (Louvre, salle Lacaze) est de technique flamande, peinte sous l'influence du maître d'Anvers.



(Photo Anderson)
Watteau. - La Toilette.
(d'après l'*Histoire de l'Art*, A. Colin, édit.)

Mais Watteau n'imite que pour s'instruire, et il n'imite que les maîtres auxquels le rattachent les affinités de son propre génie. Chez Watteau, les appropriations vénitiennes corrigent, atténuent, dissimulent ce que sa peinture a d'instinctivement flamand, lui créent un procédé, une cuisine d'art qui n'est ni italienne, ni flamande, une palette d'éblouissement meublée de l'exquis des tons des coloristes des deux pays, une palette qu'il fait française par tout ce qui se reflète d'un pays dans un tableau fait sous son ciel (E. et J. de Goncourt).

La figure de l'*Automne* (salle Lacaze), assise sur un tertre, les jambes croisées, le visage chiffonné et souriant, une mèche de cheveux jouant sur son front, dans la souplesse de son corps immobile, à la grâce des héroïnes des fêtes galantes.

La *Toilette* (col. Wallace, 0,45 × 0,38) est, des nus de Watteau, le plus achevé, un chef-d'œuvre de bel ouvrier. Il est peint grand, d'ensemble, d'un facture large, sans minuties, dans une pâte chaude et transparente. La « servante » cette fois n'a pas posé. Le modèle est une autre femme, dont la tête ronde et pleine apparaît à plusieurs reprises sur les feuilles de dessin. La « servante » tient le rôle de la soubrette qui, debout auprès d'une draperie rouge, présente le peignoir. Assise sur son lit, le buste légèrement penché, la femme se prépare à passer la chemise qu'elle élève au-dessus de sa tête. Dans l'encadrement des fonds soutenus, entre la blancheur de la chemise et les gris argentés du drap, le corps modelé largement, d'un blond doré, rayonne dans une véritable splendeur.

La *Toilette intime* (collection Princesse de Poix, 0,33 × 0,27) avec moins d'éclat et d'ampleur, est une œuvre de grand charme. Elle a été peinte à Londres, d'après un modèle anglais. Longue, svelte, les jambes fines, une jeune femme est assise sur le lit qu'elle vient de quitter. De la main gauche elle presse son sein, de la droite elle relève son linge, et le visage de profil, légèrement incliné, se regarde, tandis qu'une vraie servante, qui n'a rien de la soubrette de comédie, lui présente à genoux les ustensiles de toilette. Des nus de Watteau celui-ci est le seul qui puisse éveiller quelque inquiétude. L'attitude, certes, est audacieuse, mais le peintre la rend dans sa vérité et laisse la scène dans le silence et comme le recueillement de l'intimité. Philippe Mercier, qui a gravé ce tableau, pour tout sauver, rabat le linge, que la jeune femme, dans l'original, relève.

La *Diane au bain* (coll. Nilssonn) dépasse les dimensions dans lesquelles Watteau s'enferme à l'ordinaire ; elle n'a pas la fermeté, ni même l'éclat de la *Toilette*, mais elle est une œuvre bien personnelle, une œuvre de ce *faire français* qui n'exagère, souligne rien, arrive à l'effet par la délicatesse des rapports.

En dépit du carquois mythologique qui traîne à ses côtés, la baigneuse n'a rien d'une déesse antique, son visage est mutin, la brise agite une mèche rebelle de sa chevelure blonde ; elle révèle les charmes cachés de ces femmes qui portent avec grâce la robe aux longs plis, et d'un pas rythmé s'éloignent sous les ombrages des parcs au murmure des musiques galantes et des propos amoureux. La richesse du coloris est bien plus dans le choix et les rapports des éléments que dans leur intensité : l'harmonie naît d'un accord de tons atténués et comme volontairement attendris. Assise sur un tertre, au bord d'une source dans laquelle plonge encore son pied droit, Diane essuie son pied gauche dans une attitude familière qui penche en avant son corps souple. Ce corps jeune, ferme et plein se modèle librement dans

la lumière d'un paysage qui s'étend, qui s'ouvre, que le ciel envahit et qui s'harmonise à ses blancheurs rosées. Autant qu'à Rubens, on pense à Corot, le peintre du pays de France. La pâte transparente a la souplesse de l'épiderme soyeux, de cette chair fraîche que le sang colore et qui n'a plus rien du cuir ambré, du grain ténu des corps italiens. Loin que les femmes de Watteau soient des statues, des formes abstraites, rapprochées arbitrairement de je ne sais quel canon, les statues qu'il aime à dresser sous les grands arbres de ses parcs sont des femmes ; elles s'agitent, se penchent, se colorent, sourient, prêtes à descendre de leur piédestal qu'enguirlandent les roses, pour prendre leur part des plaisirs auxquels elles président. »

La Conversion de Huysmans

Au fond du paisible val d'Igny, noyée dans un paysage sylvestre, s'étend l'abbaye fameuse qui vit, en un jour de Juillet 1892, la retraite de J.-K Huysmans.

Il est peu de lieux dont la poésie évocatrice soit une source d'inspiration aussi riche pour un artiste comme P.-A Bouroux et un écrivain comme René Dumesnil (La Trappe d'Igny, Retraite de J.-K. Huysmans, par René Dumesnil. Bois originaux de P.-A. Bouroux. 1 vol. in-4°. Morancé, éditeur). P.-A. Bouroux présente en quelques bois originaux d'une belle venue la porte austère qui se ferma derrière l'illustre pénitent, et l'oratoire qui reçut ses prières, et les frondaisons ogivales du parc aux voûtes desquelles s'élevait sa ferveur mystique, et tous les pieux souvenirs qu'une guerre sacrilège a ravagés.

M. René Dumesnil, en un style nuancé, et avec l'accent chaleureux d'un ami personnel du grand écrivain, décrit et commente pieusement l'histoire de cet acte décisif qui devait, au dire de Huysmans, « trancher en deux sa vie ».

« On a, dit-il, cherché bien des explications à la conversion de Huysmans. C'est pourtant une chose qui paraît simple quand on veut bien l'examiner sans idées préconçues : Huysmans, à partir d'un certain moment, s'achemine de livre en livre vers la foi, comme la rivière vers l'Océan ; parfois elle semble remonter vers sa source et ce n'est qu'illusion, son cours n'en suit pas moins la pente naturelle de la vallée. De même l'écrivain.

Mais de l'hôpital d'Évreux à Igny, de *Sac au dos* à *En route*, que de détours ! Sans cesse en mal de nouveautés, toujours curieux comme le Léo de *Marthe* « de tourmenter l'idée, d'essayer de rendre les bizarreries qui le hantent », Huysmans, par sa fantaisie, a pu déconcerter ses contemporains. Aujourd'hui, devant son œuvre entière nous saisissons son unité. Dans l'historien de Gilles de Rais et l'ami de la satanique Mme Chantelouve, nous apercevons déjà le retraitant de la Trappe de Notre-Dame-de-l'Atre et l'oblat de l'abbaye bénédictine du Val-des-Saints.

Parallèlement aux douloureuses raisons d'ordre intime et profond qui entraînent, sans qu'il s'en doute, le romancier dans la voie de la conversion, des raisons d'ordre littéraire influencent sa poétique et la font évoluer. Tout d'abord, il sent bien que s'il demeure, par tempérament, un écrivain réaliste et même naturaliste, sa véritable place est en marge de toute espèce de groupe. Déjà, trois années avant l'époque des *Soirées de Médan*, dans l'article sur *Zola et l'Assommoir* publié par l'*Actualité* de Bruxelles en 1877, s'il loue Zola sur tous les points qui restent louables aujourd'hui comme hier et sur quelques autres encore, s'il le lave de l'accusation de pornographie préméditée, s'il envisage la question du naturalisme sous son véritable aspect, celui de la littérature, c'est avec discernement et non sans quelques réserves. Car on découvre — en les cherchant bien, mais elles y sont pourtant — des réserves dans cet article louangeur, réserves par prétérition, plutôt que vraiment exprimées, mais qui, se précisant, amèneront plus tard Huysmans à constater que le naturalisme aboutit à une impasse, à un « tunnel bouché », et sépareront définitivement le disciple du maître... »

(Cliché Morancé)
L'Église de Vézilly. Bois de P. A. Bouroux.

Huysmans, dit M. René Dumesnil, rêve, comme il l'écrit en 1891, au début de *Là-Bas*, de « tracer en l'air un chemin parallèle à celui de Zola, de faire un naturalisme spiritualiste qui serait autrement fier, autrement complet et autrement fort ». Un peu plus loin, dans le même livre, le subtil des Hermies constate qu'il y a toujours eu entre son ami Durtal et les autres réalistes « une telle différence d'idée qu'un accord péremptoire ne pouvait durer ». Et il ajoute : « Tu exècres ton temps, et eux l'adorent ; fatalement, tu devais un jour chercher, au loin, une région plus aérée et moins plane. Dans tous tes livres tu es constamment tombé à bras raccourcis sur cette queue de siècle ; mais dame, on se lasse à la longue de taper sur du mou qui s'affaisse et se relève ; tu devais reprendre haleine et t'asseoir dans une autre époque, en attendant d'y découvrir un sujet à traiter qui te plût. Cela explique bien facilement ton désarroi spirituel pendant des mois et cette santé qui t'est subitement revenue lorsque tu t'es emballé sur Gilles de Rais ».

Huysmans ne saurait contredire des Hermies : en se plongeant dans le Moyen-Age, il s'est bien senti renaître comme Durtal, et, comme lui, « cloîtré mentalement, loin du brouhaha des lettres, dans le château de Tiffanges, auprès de Barbe-Bleue, il vient de vivre en parfait accord et presque en coquetterie avec le monstre. »

Sans doute, c'est un singulier chemin que celui qui pour monter vers le Très-Haut s'enfonce d'abord vers le gouffre noir du satanisme et de la magie. Jamais Huysmans n'a semblé plus éloigné du salut qu'en s'y engageant ; mais l'exemple montre, une fois de plus, que tout chemin mène à Rome, puisque, de cette excursion au pays de la Kabbale et des hérésies, le dilettante blasé rapporte *Là-Bas*, livre étrange et fort dont tant de pages font pressentir déjà que le terme est proche où son âme va trouver, sinon la paix, du moins les voies qui y conduisent en passant par le cloître.

Tout en suivant cette route capricieuse, Huysmans, « bougon méthodique », se plaît, comme l'ont très judicieusement remarqué MM. Léon Deffoux et Émile Zavie dans leur livre sur *le Groupe de Médan*, « à augmenter sans cesse son bagage de déconvenues et cela devient comme une jouissance *à rebours*, un goût de déformation caricaturale ». Mais les deux historiens du naturalisme

n'ont-ils pas raison d'observer « que la grâce marque de plus en plus son empreinte dans une âme qui pousse à ce point l'amour spéculatif de la misanthropie ? »

Dans les vicissitudes qu'il traverse et dans toutes les outrances qui les expriment, un trait de son caractère se révèle permanent : il reste passionné d'art. C'est pourquoi on ne connaît bien Huysmans qu'après avoir lu *Certains, l'Art Moderne* et *De Tout*. Il sut, ainsi que l'a constaté M. Roger Marx, « promener sur l'art ambiant le regard d'un voyant, opérer d'un premier coup d'œil, dans le fatras des expositions, le tri de la postérité ». Par ce trait encore ressemblant à Baudelaire, son œuvre critique demeure aussi attrayante que son œuvre purement littéraire. Et c'est l'art, comme il le dit lui-même, « qui sera le véhicule dont Dieu se servira pour lui faire avaler la foi ». Artiste il devait s'affirmer, selon le mot de Dom Besse « jusque dans la douleur et dans la mort », dont il analysait en dilettante les tortures acceptées avec un héroïsme surhumain... Et sans doute est-ce pour cela que sa conversion parut si déconcertante. « Vous ne faites rien comme les autres, mon ami, lui dit un jour l'Abesse de Sainte-Cécile. Aussi attendez-vous à être très attaqué par les catholiques. Vous êtes entré dans l'Eglise par le toit ! » Ce furent la mystique, la symbolique et la liturgie qui d'abord attisèrent les curiosités de l'artiste, et l'artiste leur dédia cette trilogie *En Route, La Cathédrale* et *L'Oblat*. L'âme tourmentée de l'homme avait en même temps — mais au bout de quels combats ! — trouvé son apaisement dans la cellule où le Prieur d'Igny entendit sa confession ».

Fiches de Biographie médicale

GUI PATIN (1601-1672)

Né le 31 août 1601 à Houdan, près de Beauvais, Gui Patin vint faire ses études à Paris. Etudiant besogneux parce que brouillé avec sa famille qui avait voulu le faire entrer dans les ordres, il fut quelque temps correcteur d'imprimerie.

Reçu docteur en 1624, la célébrité lui vint plus par son esprit et son originalité que par son habileté professionnelle. Doyen de 1650 à 1652, il marqua surtout son décanat par le festin de bienvenue qu'il offrit à trente-six de ses collègues et où il ne vit « jamais tant rire et tant boire pour des gens sérieux ». Nommé en 1654 professeur au Collège de France à la place de son maître et ami Riolan, il mourut le 30 août 1672, laissant une succession grevée de dettes.

Guerroyant et processif, il passa une partie de sa vie à plaider contre les apothicaires et contre Renaudot ; s'il gagna ces deux procès, il en eut un troisième au sujet de l'antimoine, qu'il perdit.

Indépendant, volontaire, Gui Patin dans sa lutte contre les apothicaires est un auxiliaire imprévu de Molière. Mais s'il est le grand justicier des travers de son siècle, on doit lui tenir un compte sévère de son obstination à ne pas croire au progrès. Traditionaliste à outrance, ne jurant que par les écrits d'Hippocrate et de Galien, il a bien une admiration sans borne pour Erasme, Scaliger, Fernel. Mais il ne veut pas admettre la circulation du sang parce que Riolan l'a condamnée ; il refuse tout intérêt à la découverte de Pecquet. Il n'use que de la saignée, de la purgation, du sirop de roses pâles et du lait d'anesse. L'émétique, l'opium, le quinquina sont d'après lui des poisons dangereux et les eaux minérales, écrit-il « font bien plus de cocus qu'elles ne guérissent de malades ».



GUI PATIN
Bois gravé par Achille Ouvré pour les *Lettres du temps de la Fronde*
Collection des *Chefs-d'œuvre meconnus* (Editions Bossard).

Aussi Gui Patin n'intéresse plus guère en tant que médecin. Sa correspondance amuse par le naturel et la crudité ; c'est, a dit Sainte-Beuve « une médaille de mœurs », qu'on peut toujours lire pour connaître « le tric-trac du monde » de ce temps-là. Gui Patin, dit Ch. Fiessinger « n'a pas fait progresser la médecine le moins du monde. Mais son bavardage nous intéresse en ce qu'il nous apprend. C'est une intelligence de commère servie par un talent d'écrivain ».

Cf. : Correspondance de Gui Patin (édit Reveillé-Parise, 1846, 3 vol.). *Edition critique*, par le Dr Paul Triaire, (chez Champion), tome I (seul paru) 1907. — Pierre Pic : *Guy Patin*, 1 vol., 1911.

Lettres du temps de la Fronde, introduction et notes d'A. Thérive, 1 vol. de la collection : *Les Chefs-d'œuvre méconnus*. Bossard, Paris, 1921.

Ch. Fiessinger : Thérapeutique de Gui Patin. *Journal des Praticiens*, 16 avril 1921. — Sainte-Beuve : *Causeries du Lundi*, tome VIII.



N° 7 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon[t] : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

L'Art en Médecine Indigène

Ce n'est pas ici le lieu de démontrer l'intérêt, la valeur et l'émotion spécifique de cet art instinctif qu'est l'art indigène, ni pourquoi les médecins, de par leur culture et leur formation psychique, peuvent s'y intéresser et l'apprécier tout particulièrement. Je ne veux pas exposer, non plus, les rapports intimes qui existent, à l'orée de toutes les civilisations, entre la médecine



Fig, 1. — Tête de chef maori (Nouvelle Zélande). (Coll. Heymann).

et les religions primitives (lesquelles sont les premiers et les plus puissants mobiles de toutes les manifestations artistiques). Il ne sera pas même question ci-dessous des conceptions médicales des indigènes. On n'y trouvera, que la description sommaire de certaines manifestations artistiques rencontrées en médecine indigène, dont quelques-unes fort rares appartiennent à l'art nègre (1).

Deux mots tout d'abord, sur le *tatouage* parce que, chez nous, il serait du domaine... de la chirurgie esthétique ! On sait qu'il a un but esthétique et distinctif. A vrai dire, chez les nègres, il ne s'agit pas de tatouage à proprement parler, mais de scarifications suivies de cicatrisations cheloïdiennes provoquées, dont l'importance est telle que les statuettes fétiches l'indiquent minutieusement (2). Pour l'exécuter, les spécialistes se servent, soit d'un petit couteau spécial, soit, beaucoup plus souvent, d'une sorte de spatule recourbée et tranchante par un bout, et terminée par une pointe à l'autre extrémité (voir fig. 8). La cuillère congolaire de la fig. 8, représente une scène de tatouage. L'artiste vient de finir les tatouages de la face antérieure de la tête et du corps de la patiente. Il va commencer à inciser le dos, et tient, dans sa main droite, le petit couteau spécial. Je répète qu'en toute propriété de termes, il ne s'agit point d'un tatouage ; ce nom devrait être réservé au vrai tatouage qui est pratiqué au *Laos* avec un petit instrument métallique spécial composé d'une double rangée de véritables pointes d'aiguilles, ou encore à celui des *Maoris* qui est exécuté avec un simple poinçon d'os (Fig. 2). Rappelons que, chez les Maoris, les tatouages sont réservés aux Chefs, aux guerriers, et, enfin, à certains individus privilégiés. Quoiqu'il en soit, ces tatouages, qui sont en train de disparaître, comme, hélas, tout ce qui était ethnographiquement intéressant, réalisaient, de l'aveu de tous ceux qui ont pu les admirer dans la bonne époque (Cook, Bougainville,

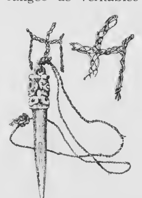


Fig. 2. — Poinçon maori pour le tatouage. Les 2 petites têtes sculptées représentent le divin « Tiki ». L'anneau de suspension en fibres végétales, a une forme symbolique, totemique. A remarquer l'habile réparation de la pointe. (Coll. Rupalley).

(1) Les objets d'art nègre ayant un rapport avec la médecine sont excessivement rares. Les inédits qui figurent dans cet article proviennent des collections célèbres de M. Rupalley, collectionneur fort connu et des plus distingués, et de M. Moris, antiquaire très compétent et des plus aimables, je leur sais infiniment gré, à tous deux, de m'avoir si gracieusement autorisé à reproduire les pièces si intéressantes, qui illustrent ce petit travail. D'autres figures ont été extraites, du fort bel ouvrage de E. Tordav et A. Joyce, publié en 1911, par le ministère belge des Colonies (Notes ethnographiques sur les Bakuba et les Bushongo).

(2) Consulter : D[r] Stephen Chauvet. Les Arts Indigènes des Colonies françaises. Maloine, édit., Paris. (Nombreuses figures : 3 francs).

Dumont d'Urville, etc.), de véritables compositions artistiques d'un effet charmant. La fig. 1, représente le tatouage d'une tête de chef de la Nouvelle-Zélande, île dans laquelle cet art avait atteint la plus grande perfection.

— Chez les nègres, comme chez tous les indigènes, la fécondité féminine est une nécessité absolue pour réparer les vides de la léthalité qui les décime Aussi, dans maintes peuplades, une femme qui a un ou plusieurs enfants, est-elle préférée, en mariage, à une nullipare. C'est pourquoi, également, la stérilité est combattue par tous les moyens. La figure 3 représente un fétiche congolais qui joue, à cet égard, un rôle primordial. Il comporte un indigène en érection, (1) qui anime, de son soufle, le contenu de 2 vases jumelés et largement communiquants, situés devant lui. Tous les six mois, lors de la pleine lune, les femmes stériles se réunissent dans le village qui abrite ce fétiche. Elles versent dans l'une des 2 ouvertures, le sang de leurs dernières règles qu'elles ont apporté dans de petits récipients. Puis elles s'écartent et vont s'asseoir, en cercle, autour du fétiche, à quelque distance de lui. Sur l'ordre du féticheur « à médecine », leurs maris s'avancent alors, et l'un après l'autre, déposent, dans l'autre récipient, le fruit d'une éjaculation obtenue « coram populo » extemporanement !, selon les meilleurs préceptes d'Onan. Cela fait, le féticheur mélange, soigneusement, le tout, et donne le signal du tam-tam sacré. Et pendant des heures et des heures, sous la lueur blafarde de la lune, les nègres dansent, éperdument, ivres de rythme, aux sons puissants des tambours et des gongs de bois. Finalement, grisés de danse et de vin de palme, ils s'approchent tour à tour du féticheur, et boivent une cuillerée de l'écœurant mélange, soigneusement brassé, que ce dernier leur tend. Puis ils s'en retournent, vers leurs cases, avec leurs épouses, confiants dans leurs nouvelles destinées.

Fig. 3. — Fétiche congolais pour les femmes stériles. (Coll. Moris).



Fig. 4.
Fétiche congolais de grossesse.
(Coll. Rupalley).

Cette affreuse... opothérapie est-elle efficace ? Nul ne l'a contrôlé. Toujours est-il qu'après cette cérémonie (1), certaines négresses deviennent enceintes. Celles-là, comme aussi celles qui sont normalement fécondes ne manquent pas de se mettre, pendant la grossesse, sous la protection d'un fétiche qui en assurera la réussite. La statuette de femme tenant, dans ses bras, un petit enfant, qui est représentée fig. 4, représente un de ces fétiches de grossesse de la région du Bas-Congo. Celle de la fig. 5, est de la région de l'Oubanghi ; la proéminence du ventre indique, nettement, sa destination ; elle porte, autour du cou, un collier composé de coques de certains fruits. Quant une négresse devient enceinte, elle va emprunter l'une de ces coques au fétiche et la porte, au cou, pendant toute la grossesse. Lorsque celle-ci est heureusement terminée, elle vient restituer cette coque bienfaisante. Quant au crabe fétiche de la fig. 8, il est utilisé, au Gabon, pour les mêmes fins.



Fig. 5.
Fétiche de grossesse
de la région d'Oubanghi.
(Coll. Moris).

— Dans l'immense majorité des peuplades nègres les ventouses et les clystères sont utilisés, à tous propos. Ces deux instruments sont constitués par des calebasses percées de

(1) A l'occasion de la figuration à l'exposition du Pavillon de Marsan (fin 1933), ce fétiche avait été doté d'un pagne pudique par M. Moris.

(1) Est-ce parce que les négresses ont quelque liberté, pendant que leurs maris, fanatisés, martellent puissamment le sol de leurs pas cadencés ?

2 trous. Parfois celles-ci, sont adornées de sculptures. La figure 6 représente un lot de clystères utilisés par les Bambala; ils sont ornés de sculptures caractéristiques de leur art.

Dans les peuplades congolaises, le diagnostic et le traitement des troubles et maladies internes relève du devin : *Itomba* qui se sert, à cet effet, d'un simulacre en bois (crocodile, cochon ou chien) dont le dos est plat. Chez les *Bangongo*, deux sortes de magiciens : *Mikanda* et *Moaski*, se servent de cet appareil qui permet, aussi, de retrouver ou d'indiquer les voleurs. Ces deux hommes portent le nom generique de *Ganga* (ou N'ganga), et l'appareil qu'ils utilisent se dénomme *Itombwa*. Un malade désire-t-il connaître le traitement qu'il doit suivre, le *Ganga* prend *l'Itombwa*, humecte un disque de bois spécial qui accompagne chaque simulacre, et se met à frotter consciencieusement, de haut en bas, le dos du crocodile de bois, tou en répétant une kyrielle de formules médicales... de restriction, telles que : « ne fume pas de tabac ; ne mange pas de manioc, etc. ». La formule convenable au cas particulier est celle qu'il était en train de prononcer, au moment où le disque colle au simulacre de telle sorte qu'on peut retourner l'appareil sans que le disque tombe. Cette technique de divination est considérée comme infaillible. La figure 7 représente quatre fétiches divinatoires Itombwa de la peuplade des Bakongo ; chez ces derniers, les fétiches itombwa, au lieu de représenter des crocodiles, ont, habituellement, la forme d'un homme (1re figure à partir du haut) ou d'un cochon (dernière figure).



Fig. 6. — Clystères Bambola, (in Torday et Joyce).

— Quand un nègre a succombé à une de ces maladies internes, dont la cause est mystérieuse, il ne peut s'agir que d'un maléfice. De même que la blessure est causée par un ennemi, la maladie, sorte de blessure sournoise du principe vital, ne peut, en effet, relever que d'un ennemi. La seule différence est qu'il faut découvrir le coupable. A cet effet, on appelle le *Nganga*. Il arrive, alors, muni d'un fétiche particulier, se livre à des danses et à diverses mômeries, puis, feint, finalement, d'écouter l'oracle qui lui indique le coupable, c'est-à-dire le pauvre bougre, compris dans l'assistance, qui, souvent, n'a pas commis d'autre crime que celui d'avoir été trop incrédule vis-à-vis des cérémonies du féticheur, ou encore d'avoir oublié de s'assurer, par des cadeaux, sa sympathie. Aussi, comme il faut maintenir les bonnes traditions, cet « esprit fort » est-il, comme par hasard, désigné par l'oracle, et va-t-il être obligé, dans certaines tribus, d'avaler le poison d'épreuve préparé par le « Nganga » (ce qui permet à ce dernier d'en varier la composition). La figure 8 représente un fétiche de « Nganga » congolais, utilisé pour la cérémonie de la divination. Fort rare, il repré-

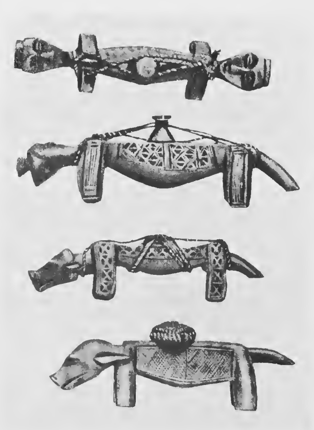


Fig. 7. — Fétiches divinatoires Itombwa des Bakongo. (in Torday et Joyce).

sente précisément la scène à laquelle il sert. On aperçoit la tête du mort ; derrière lui, se trouve le « nganga », tenant son fétiche dans la main gauche, et portant sa main droite à l'oreille pour mieux écouter l'oracle.

— Quoi qu'il en soit, après la mort, il est d'usage, dans certaines tribus, de faire des cadeaux aux parents survivants. Chez les Bambala, c'est l'héritier du défunt qui doit offrir, aux autres parents, des pains, diversement modelés, de poudre agglomérée de bois Tukula. On sait que cette poudre de bois rouge, délayée avec de l'huile de palmes est très vivement appréciée, parce qu'elle sert à effectuer les peintures corporelles que de très nombreuses peuplades congolaises effectuent en vue de certaines cérémonies et dans diverses circonstances. Rappelons que cette poudre, obtenue, patiemment, en frottant, l'un contre, l'autre, deux morceaux de ce beau bois rouge est si utilisée, qu'en dehors des pains ci-dessus signalés, elle est, agglomérée en d'autres pains, tout simples ceux-là, qui servent, couramment, de monnaie pour les échanges.

Fig. 8. — De gauche à droite :
Fétiche divinatoire congolais utilisé par le Nganga, en cas de mort (Coll. Moris).
Crabe fétiche de grossesse du Gabon (Coll Rupalley).
Cuillère congolaise représentant une scène de tatouage (Coll. Rupalley).
Spatule pour tatouage, utilisée par les peuplades congolaises Sangha et Banziris (Coll. personnelle).
Couteau congolais, Bobanghis, pour la circoncision (Coll. Rupalley).

D[r] Stephen CHAUVET.

SECRETS D'AMOUR

Voici de précieux secrets d'amour, et sous ce titre général nous rassemblons de vieilles recettes destinées les unes à venir en aide aux amoureux timides, les autres au contraire à paralyser les plus ardents... Vous riez ? Vous haussez les épaules ? Lisez d'abord. Qui sait à quelle extrémité le destin poussera quelque jour le plus réservé d'entre nous. Evidemment en ce siècle de progrès tous ces beaux et rares secrets sont devenus (oh ! c'est un joli mot) des aphrodisiaques ou pis encore des anaphrodisiaques. Aphrodite que de crimes on commet avec ton nom ! et cela se vend en bouteilles et en boîtes à la pharmacie du coin. Mais je ne suis pas très sûr que tous vos bromures ou vos yohimbines vaillent mes crapauds séchés au four, mes poils de queue de loup, ou mes matrices d'hirondelles. Lisez et comparez, et ceux qui auront eu la patience de lire jusqu'au bout trouveront encore *in cauda* les deux formules les plus précieuses : l'une permet à coup sûr de diagnostiquer la virginité des demoiselles, et l'autre est un infaillible moyen pour garantir du « cocuaige ».

C'est au *Livre des secrets de Magie* (1) que nous empruntons la formule suivante. Elle donne à qui la met en œuvre, amour et fidélité. Ainsi nous commençons par la partie la plus agréable de notre travail afin d'offrir d'abord à nos amis de riantes perspectives. Il sera temps de faire appel à leur courage quand nous surprendrons ensemble la besogne des sorcières filles du démon, ennemies de l'Amour et du genre humain.

« *Pour l'amour :* Ayez un crapaud en vie, un vendredi avant le soleil levant, à l'heure de Vénus, et vous l'attacherez par les deux pattes de derrière dans votre cheminée et quand il sera bien sec vous le metterez en poudre dans un mortier, et vous l'envelopperez dans une feuille de papier, et vous le metterez sous un autel par derrière pendant trois jours, et vous l'irez retirer le troisième jour à la même heure. Notez qu'il faut que l'on dise la messe sur cet autel, et quand vous l'aurez retiré, autant de femmes et de filles que vous voudrez, vous en metterez sur quelque fleur et elle vous suivra partout ».

Cela n'est pas très compliqué, en somme. Il y a bien cet autel sous lequel il faut glisser la poudre, il fut un temps où pareille cachette n'était pas sans périls pour l'imprudent qui se serait laissé surprendre. Mais sans cette consécration subreptice la poudre fut restée sans vertu ; c'était le prestige de la religion sur l'esprit

(1) Manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal n° 84.

de ceux-là même qui s'adonnaient aux œuvres diaboliques. Révoltés contre Dieu, ils sont cependant obsédés par le désir de détourner à leur profit quelque geste, quelque parole des cérémonies du culte ; bientôt ils les imiteront, puis ils les parodieront, il suffit de rappeler le nom seul des « messes noires ». La recette du crapaud est une formule magique, si innocente qu'elle paraisse. Et pour ceux qui ne veulent pas se compromettre en compagnie de Lucifer, en voici une autre bien différente. Ici, nous allons le voir, c'est à l'efficacité physiologique-thérapeutique, si l'on veut, des substances qui le composent qu'il faut attribuer la vertu du philtre.

« *Pour se faire aimer,* écrit le cabaleste Pierre Mora dans son *Zekerboni,* on prendra par exemple un cœur de colombe, un foye de passereau, la matrice d'une hirondelle, un rognon de lièvre ; on les réduira en poudre impalpable, et la personne qui composera le philtre ajoutera partie égale de son sang séché et pulvérisé de même ; et si on fait avaler deux ou trois fois la dose d'une dragme de cette poudre à la personne qu'on veut induire en amour, on verra un merveilleux succès ».

Cette formule est plus... médicale que la première. La matrice d'hirondelle, le foye de passereau (oiseau très réputé comme amoureux), le rognon de lièvre (animal au rein d'une souplesse remarquable) — voilà de l'opothérapie avant la lettre. Le cœur de colombe doit-il se ranger sous le même titre, ou n'est-il pas plutôt symbolique de l'attachement fidèle et roucoulant ? Enfin le sang séché ne surprendra pas ceux qui savent — que de nos jours encore — il suffit à la femme désireuse de s'attirer à jamais les tendres soins d'un amant de mêler un peu du sang de ses menstrues au café ou au vin du pauvre misérable.

Pour donner une idée complète des diverses sortes de recettes que l'on trouve dans les auteurs anciens, il nous reste, ayant cité la formule magique et la for-

Peter Bruegel l'Ancien. La Luxure, de la suite des " Sept péchés capitaux ". D'après R. van Bastelaer : Les Estampes de Pierre Bruegel l'Ancien (Van Oest et Cie, édit. Paris et Bruxelles).

mule « thérapeutique » à choisir parmi les secrets purement populaires; et nous appelons ainsi ceux que l'on ne peut expliquer en aucune façon.

« Vous vous arracherez trois poils des parties secrètes et trois de dessous l'aisselle gauche et vous les ferez brûler sur une pelle à feu bien chaude, et quand ils seront brûlés vous les réduirez en poudre et vous les mettrez dans un morceau de pain que vous mettrez dans la soupe ou dans du café. Et sitôt que la fille ou la femme à qui vous en aurez donné en aura pris, soyez persuadé que jamais elle ne vous quittera ». Ce jamais doit faire réfléchir; voilà un procédé qu'il ne faut employer qu'à bon escient.

Ainsi documentés nous voici donc capables de fléchir le cœur des plus inhumaines. Si l'on nous a trompés, si par aventure, ces recettes sont inefficaces elles auront au moins le mérite de ne pas attirer à qui les essaiera une visite fâcheuse comme celle que fît aux trop fameuses Voisin et autres Brinvilliers le lieutenant de police intrigué par certaines mouches bleues dont on disait merveille; ces cantharides que le sympathique M. de Sade offrait un peu plus tard sous forme de dragées, un soir à Marseille dans un bal... Si elles sont efficaces, *gaudaemus!* Si elles sont trop efficaces... diable! Passons vite au chapitre suivant et connaissons comment l'imprudent qu'obsèderait l'ardeur d'une Messaline qu'il aurait lui-même suscitée va pouvoir lui opposer une frigidité inébranlable.

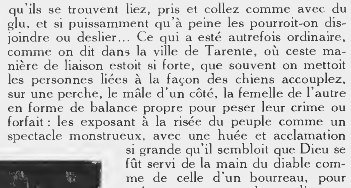
Il n'a qu'à se faire nouer l'aiguillette. Ce n'est pas plus malin que cela. Les recettes sont innombrables.


Baldung Grien : La volupté et la mort (Musée de Bâle) d'après l'*Histoire de l'Art* de A. Michel. (Armand Colin, édit.).

Le *Petit Albert* dans son édition de Lyon (1772) nous indique celle que voici : « Ayez la verge d'un loup nouvellement tué et étant proche de la portée de celui que vous voulez lier, vous l'appellerez par son nom et aussitôt qu'il aura répondu vous lierez ladite verge avec un lacet de fil blanc et il sera si impuissant à l'acte de Vénus qu'il ne le seroit pas davantage s'il étoit châtré ».

P. de l'Ancre en son *Incrédulité et mescréance du sortilège pleinement convaincue* nous explique à sa façon les raisons surnaturelles d'une réussite aussi parfaite.

« Le diable, écrit-il, ferme l'embouchure de la nature ou fait qu'il s'y trouve une trop grande arctitude, ou retire et resserre à l'homme ses parties génitales ou les lui oste tout à fait. Parfois encore le démon enchasse l'homme avec la femme d'une telle façon


qu'ils se trouvent liez, pris et collez comme avec du glu, et si puissamment qu'à peine les pourroit-on disjoindre ou deslier... Ce qui a esté autrefois ordinaire, comme on dit dans la ville de Tarente, où ceste manière de liaison estoit si forte, que souvent on mettoit les personnes liées à la façon des chiens accouplez, sur une perche, le mâle d'un côté, la femelle de l'autre en forme de balance propre pour peser leur crime ou forfait : les exposant à la risée du peuple comme un spectacle monstrueux, avec une huée et acclamation si grande qu'il sembloit que Dieu se fût servi de la main du diable comme de celle d'un bourreau, pour exécuter cette sorte de supplice envers des gens qui l'avoient bien mérité. Que si on exigeoit semblables peines de tous adultères ou concubinaires la peine et l'infamie seroit aux plus notables cent fois plus griefe que l'amour ».

On voit quels malheurs terribles pouvaient déchaîner sur leurs ennemis les noueurs et noueuses d'aiguillettes, magiciens et sorcières habitués du sabbat, alchimistes préférant lier pacte avec Satan que de renoncer à parfaire le grand œuvre, et à trouver le Secret des Secrets.

Mais le mal était-il sans remède, mais le « noué » devait-il se résigner à jamais à cette *impotentia* infligée par les puissances infernales. Heureusement non, si l'on pouvait nouer l'aiguillette on pouvait aussi la dénouer; il y avait même des méthodes d'une simplicité absolue : « Plusieurs, dit Roch le Baillif en son *Demosterion*, tiennent avoir desnoué l'aiguillette qu'ils appellent et remis les maris en leur première force, en faisant uriner l'homme par l'anneau nuptial au vendredi matin, soleil levant, et dire ce mot *yemon* par trois fois ». Opération à la fois cabalistique par cette mystérieuse parole et symbolique... par cette miction à travers l'anneau nuptial, l'urine signifiant un plus précieux liquide, la bague un plus vivant anneau. Ce n'était pas toujours aussi simple; et certains noués eurent parfois à subir de terribles épreuves avant de se voir délivrés et ragaillardis.

On sait comment Montaigne dénouait l'aiguillette en appliquant sur les parties sexuelles une médaille antimigraineuse. L'histoire est assez connue pour que nous nous dispensions de la rappeler.

A côté de ces secrets qui donnaient l'amour ou paralysaient les plus amoureux on en trouve beaucoup d'autres qui par quelque point se rattachent à Vénus et à ses pompes. Mais il serait trop long et peut-être

monotone — car beaucoup se ressemblent entre eux — de les classer par espèces et de les citer. Qu'il nous soit permis pour finir de copier seulement ces deux derniers, qui nous ont semblé doués d'une saveur particulière: On lit au *Livre des Secrets de magie: Pour connaître si une fille a été corrompue*, vous prendrez du geay, que vous réduirez en poudre impalpable : vous en ferez prendre le poids d'un écu à la fille; si elle a été corrompue elle ne pourra retenir son urine. *Pour garantir le cocuaige:* prenez le bout du membre génital d'un loup, le poil de ses yeux, celuy qui est à la queue en forme de barbe, réduisez cela en poudre par calcination et le faites avaler à la femme sans qu'elle le sache : elle sera fidelle. La moëlle de l'épine du dos d'un loup a le même effet ».

Or on sait que les loups ne couraient pas les rues même au XV[e] siècle. La recette contre le cocuaige était une des plus difficiles à réussir. Aussi...

Dr J. ROSHEM (de Cannes).

VARIÉTÉS

Le Stuporeux de l'Œuvre St-Marc à Strasbourg

L'hôpital de Strasbourg possède 4 bustes en bois du XVI[e] siècle qui, d'après certains exégètes, représenteraient un juge, un avocat, un juif et leur victime. Celle-ci est figurée par un personnage à l'allure guindée et rigide, les bras anguleusement croisés devant la poitrine, la tête à demi inclinée sous la cuculle, la face très amaigrie, les traits fins et immobiles, le regard d'une fixité et d'une profondeur extrêmement troublantes.



Cliché de *La Revue neurologique.*
Le Stuporeux de la cathédrale de Strasbourg.

Il s'agirait là, d'après M. Courbon (*Rev. neurologique, janvier* 1924), d'un stuporeux mélancolique. Et cette interprétation ne contredit pas celle du jugement inique qu'admettent les exégètes. Un mélancolique est en effet, pour ainsi dire, prédestiné aux spoliations, puisque son délire d'indignité, de culpabilité et de ruine est la meilleure plaidoirie capable de justifier ses spoliateurs.

L'Hypochondriaque zoopathe de la cathédrale de Strasbourg

L'un des métopes de la façade méridionale de la frise qui orne la tour inachevée de la cathédrale de Strasbourg fournit matière à une interprétation psychiâtrique.

Il représente un homme complètement nu, mais dont la tête est couverte d'une cuculle, entre deux monstres à la face simiesque. De sa main droite, il repousse l'un d'eux qui de sa patte griffue lui déchire le flanc. Il se tient le ventre de la main gauche, tandis que son bras du même côté est broyé par les mandibules formidables de l'autre monstre. Et malgré cette double étreinte, son visage n'exprime ni douleur, ni épouvante, ni résignation ascétique.



Cliché de *La Revue neurologique*
L'Hypochondriaque zoopathe de la cathédrale de Strasbourg.

La cuculle exprime la folie. La sérénité du visage de l'homme indique par le manque d'effroi qu'il ne voit pas les monstres, donc pas d'hallucinations visuelles, et par le manque de crispation, que les douleurs sont loin d'être en rapport avec leurs causes prétendues, donc troubles de la coenesthésie et non du toucher. Il semble s'agir là, dit M. Courbon (*Rev. neurologique, janvier* 1922), d'un *hypochondriaque zoopathe*, d'un de ces individus qui tout en se plaignant d'avoir dans le corps des animaux dont ils sont rongés, dévorent en cachette la nourriture qu'ils prétendent en public ne pas pouvoir avaler.

Biographie Médicale

Charles De l'Orme 1584-1678

Si Charles De L'Orme n'a guère fait avancer la science, il a été un des médecins les plus en vogue de son temps; c'est là un résultat, encore trop désiré aujourd'hui, pour que celui qui l'obtint ne conserve pas à nos yeux quelque prestige.

Charles De L'Orme naquit à Moulins en 1584. Il alla étudier la médecine à Montpellier où il prit ses degrés en 1607; après un voyage en Italie, il revint à Paris et publia en 1608 le recueil des thèses qu'il avait soutenues pendant sa licence; dans l'une il examinait si les amoureux et les fous peuvent être guéris par les mêmes remèdes et il décidait par l'affirmative.

Il pratiqua la médecine à Paris sous les yeux de son père qui lui céda sa charge de médecin de Louis XIII. Plus intelligent que ce père qui, dit Gui Patin, « n'était pas ignorant, mais grand charlatan et effronté courtisan », il fut très recherché tant à la cour qu'à la ville. Les malades et les bien portants venaient le consulter, parce qu'il donnait la santé aux premiers et qu'il inspirait de la gaieté aux derniers. Très en vogue chez Mme de Montmor « qu'il rescuscite », c'est lui qui soigne le rhumatisme de Mme de Sévigné; la poudre laxative fait « des merveilles » chez cette belle cliente qui regrette de ne pas en avoir pris plus tôt et ne jure plus que par ce remède. Mais l'engouement dure peu: c'est bien encore le « bonhomme de l'Orme » qui soigne son eczéma l'année suivante; mais comme la guérison est lente à venir, on le lâche: « Dieu m'a envoyé M. de Villebrune, qui est très bon médecin », écrit la marquise; de tout temps les clients ont aimé le changement.



Cliché de *La Revue de l'Art.*
Jacques Callot.
Portrait de Charles De L'Orme, médecin de Louis XIII.

De l'Orme d'ailleurs était loin d'être d'un commerce agréable dans l'exercice de sa profession; il était vain, glorieux, avantageux, voulant être le premier partout et allant, si l'on en croit Tallemant, jusqu'à rosser un pauvre médecin qui avait osé passer avant lui; tout ce qui pouvait rendre sa conduite tolérable à ses confrères, c'est qu'il rachetait ses défauts par beaucoup de savoir.

De l'Orme fut intendant des eaux de Bourbon; mais s'il les a « mises en réputation, elles l'y ont mis aussy luy-même », et c'est là, ajoute Tallemant, que le « maître s'est fait riche ».

Médecin pendant quelque temps de Gaston d'Orléans, il eut l'occasion, en 1629, à Nancy de connaître Jacques Callot qui fit de lui le portrait que nous reproduisons ici. Les relations continuèrent par la suite entre le médecin et le graveur, pour le plus grand bien des arts: de l'Orme conserva plusieurs des cuivres de Callot, entre autres celui de *l'Ile de Ré* dont Marie de Médicis avait ordonné le martelage; et c'est grâce en partie à la collection réunie par de l'Orme que la Bibliothèque nationale, où elle figure aujourd'hui, est une des bibliothèques les plus riches en œuvres de Callot.

Grand viveur, connu pour ses nombreuses et orageuses liaisons, de l'Orme avait 78 ans qu'il eut le courage de se remarier pour la troisième fois, ce qui faisait écrire à Gui Patin: « Puisqu'il pense à se remarier, je lui souhaite une belle femme, telle qu'il la voudra choisir. Il n'est rien tel que de mourir d'une belle épée ». De l'Orme survécut encore à sa femme et ne mourut qu'en 1678 à l'âge de 94 ans.

Cf : Henri Baguet : La Société du Temps passé aux Bains de Bourbon-l'Archambault. Paris 192[illegible], Maloine, éditeur.

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

N° 8 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

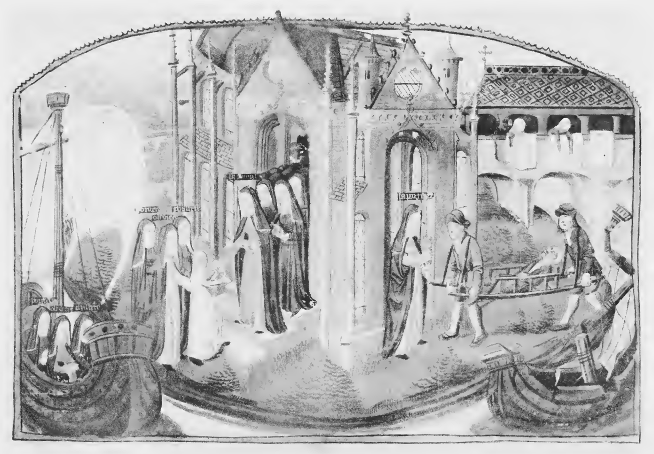
Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY



Cliché Floury.

Daumier : Le Malade.

D'après Raymond Escholier : Daumier, peintre et lithographe (H. Floury, éditeur).



Cliché Champion.

Quelques services de l'Hôtel-Dieu.
(Livre de Vie active)
D'après la Thèse de Ms Dorothy-Louise Mackay.

VARIÉTÉS

L'hospitalisation au Moyen Age

Les hôpitaux du Moyen Age laissaient leurs portes ouvertes, non seulement aux malades, mais à tous ceux qui cherchaient un abri : aux pauvres, aux vieillards, aux gens en quête d'un lieu de retraite et même aux étudiants sans logement. Cependant l'administration ne se laissait pas tromper par ceux qui auraient voulu profiter de l'esprit charitable de la maison et Ms Dorothy-Louise Mackay, dans une thèse récente (*Les hôpitaux et la charité à Paris au XIIIe siècle,* Champion, éditeur, Paris 1923), donne sur la façon dont on était admis et soigné dans les hôpitaux de l'époque et, d'une façon plus générale, sur l'assistance publique d'alors, les détails les plus curieux.

A l'Hôtel-Dieu, qui s'occupait surtout des malades, le Prieur seul avait le droit d'admettre des personnes saines : les statuts ne défendaient absolument l'admission qu'à ceux qui avaient des chiens ou des oiseaux de chasse. Dans les autres hôpitaux, où les pèlerins et les pauvres en bonne santé étaient plus nombreux, il y avait un personnel chargé du service d'admission.

Provinciaux ou étrangers, tous les malades qui se présentaient étaient admis de suite par la sœur portière, qui les classait selon l'apparence de leur cas. Le malade dès son entrée devait se confesser et communier ; les infirmières le déshabillaient et envoyaient ses vêtements à la « Pouillerie ». Dans certains hôpitaux il n'y avait qu'une ou deux salles pour les malades. A l'Hôtel-Dieu qui comprenait quatre salles, on pouvait faire une séparation. L'infirmerie était destinée aux hommes gravement malades. Dans la salle Saint-Denis, on mettait les hommes qui ne souffraient pas beaucoup « esquelz n'est pas extainct de tout le principe de vie ». Il y avait une salle pour les convalescents ; une autre était réservée aux femmes, avec annexe pour les femmes en couches.

Deux personnes étaient couchées dans le même lit ;



Une salle commune à l'Hôtel-Dieu.
(Livre de Vie active)
D'après la Thèse de Ms Dorothy-Louise Mackay.

Cliché Champion.

il y en avait souvent trois et quelquefois plus; le même usage régnait d'ailleurs dans les familles. Le malade était couché nu, la tête enveloppée d'un linge; il avait à sa disposition pour déposer ses menus objets une planchette fixée à la tête du lit; s'il ne pouvait se rendre aux lieux d'aisance, qui la plupart du temps étaient en dehors des salles, il devait se servir d'un ustensile placé sous le lit.

Le matin, dès leur arrivée, les sœurs faisaient la toilette de leurs pensionnaires, nettoyaient et mettaient la salle en ordre.

Les hospitalisés avaient droit à deux repas par jour. Chacun avait son écuelle et sa cuiller en bois, un pot de vin et un gobelet. La nourriture dépendait de l'état du malade et des ressources de l'hôpital. Des personnes charitables faisaient de temps en temps des dons pour améliorer l'ordinaire. Les fêtes de l'Eglise, nombreuses, celles subventionnées par des personnages étaient d'autres occasions d'apporter un peu de variété à la vie de l'hôpital.

Les soins médicaux, assurés d'abord par des frères et des sœurs, le furent plus tard par un médecin et un chirurgien attachés au service de l'hôpital; de bonne heure, à l'Hôtel-Dieu et aux Mathurins tout au moins, les étudiants furent admis pour s'instruire.

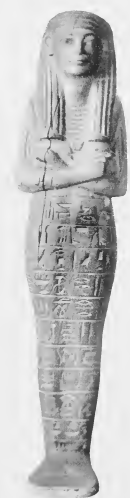
On traitait surtout par les simples, par les fruits, par les bains; l'Hôtel-Dieu possédait des baignoires à roulettes qu'on faisait circuler suivant les besoins. Les fous furieux étaient couchés dans des lits spéciaux, fermés; pour maintenir ces malheureux, on usait d'entraves qui se composaient d'un triangle en bois ou en fer rivé à ses deux extrémités et dans lequel glissaient deux anneaux qu'on rapprochait à volonté, pour serrer les mains ou les pieds du patient.

Le service d'accouchement était confié à une sage-femme; à l'Hôtel-Dieu il existait une salle spéciale pour les femmes en couches. Il n'y avait pas d'hôpitaux pour les enfants malades qui étaient soignés dans les salles communes.

Les mourants étaient retirés de la grande salle et soustraits à la vue des autres malades. Les morts étaient enveloppés d'un drap et leur toilette funèbre

faite par une sœur ; lorsque la famille du décédé pouvait payer, on lui faisait des funérailles solennelles ; si non on l'enterrait aux Innocents, dans les fosses communes.

Les malades ne pouvaient sortir que sept jours après leur guérison ; pendant cette semaine de convalescence, ils étaient soignés, fortifiés, et mis en état de reprendre leur vie habituelle. Munis d'une permission officielle et d'un certificat du maître, on leur rendait leurs vêtements bien nettoyés et on leur permettait de partir.



Cliché des Editions R. Sand.
Figure momiforme de dame Mesnaht. Elle tient en mains deux houes et la corde de deux sacs indiqués sur chaque omoplate.
XVIII[e] dynastie. Bois, 22 centimètres 1/2.



Cliché des Editions R. Sand.
Sarcophage en terre cuite de 32 centimètres 1/2 contenant la figurine momiforme du prêtre d'Amon Puiemré, barbu et sans outils ni attributs. Le chapitre VI se développe autour des jambes. — XVIII[e] dynastie.

Les Figurines funéraires égyptiennes

Dans toutes les collections d'antiquités égyptiennes, on voit de ces statuettes appelées *Ouchebti*, qu'on trouve en plus ou moins grand nombre dans les tombeaux égyptiens. Les archéologues désignent encore ces figurines sous le nom de « répondants », parce que selon eux elles étaient destinées à répondre à l'appel du nom du défunt et à exécuter pour lui des travaux pénibles, comme l'entretien des champs, la fabrication des briques.

M. Louis Speleers vient de consacrer à ces figurines un important ouvrage (Les Figurines funéraires égyptiennes, in-8°, 46 pl. hors-texte, 5 croquis. Editions Robert Sand, Bruxelles 1923) qui est le premier travail d'ensemble sur cette matière et qui va nous permettre de comprendre l'origine, la destination de ces figurines funéraires et de les placer dans le cadre de la vie égyptienne. Ces figurines étaient placées, quelquefois en nombre considérable, dans le cercueil et près de celui-ci, dans des caisses spéciales ou dans des niches pratiquées dans les parois de la tombe.

De dimensions variables, mais en général petites, le plus souvent en terre cuite peinte ou émaillée, quelquefois en pierre ou en bois, très rarement en métal, elles représentent en général des personnages momi-

formes, les bras croisés sur la poitrine. La plupart tiennent en main un instrument aratoire : une houe, un sac, un panier, un moule à briques, etc. La gaine qui enveloppe le corps ne laisse passer que la tête et les mains. La tête est toujours garnie d'une chevelure abondante dont la masse inonde les épaules. Les figurines bien exécutées comportent à peu près toutes une inscription hiéroglyphique. Celle-ci comprend les noms et titres du personnage, ainsi qu'une formule magique, tirée du *Livre des Morts*, que les égyptologues appellent le chapitre VI, et dans laquelle l'ordre est intimé à la figurine de se substituer au titulaire pour exécuter des travaux dans le monde des morts.

Depuis le Moyen Empire, où elles firent leur apparition jusqu'à l'époque saïte, les figurines varièrent quelque peu de type. M. Louis Speleers a retracé cette évolution dont on verra des exemples dans les illustrations qu'il nous a autorisés à reproduire. Et ceux que la question intéresse trouveront dans son livre les résultats acquis par l'examen des caractères archéologiques des figurines ainsi que par l'étude de leurs inscriptions.

Comment faut-il interpréter les figurines funéraires ? D'une façon générale, comme nous l'avons vu, les figurines sont des objets doués d'une vertu magique, destinées à se substituer au titulaire pour l'exécution de travaux dans l'autre monde.

Cliché des Editions R. Sand.

Série de figurines funéraires représentant le mort en costume des vivants (large collier, chemise et pagne long, sandales, perruque bouclée, fleur tombant sur le front, barbiche, bracelets). Les mains croisées tiennent des symboles (pilier, boucle, oiseau à tête humaine) ou des outils (houe, hoyau, sac). L'une d'elle est adossée au pilier (n° 89).

Le chapitre VI couvre la partie inférieure du corps.

Selon les croyances égyptiennes, le défunt, après avoir quitté la terre entrait dans le monde des morts « mais, dit M. Speleers, de même que pendant la vie terrestre, le particulier était le sujet du pharaon, de même, dans le royaume des morts il devenait le subordonné d'Osiris, de la maison de qui il aspirait à faire partie. Le vivant était tenu d'exécuter certains travaux d'intérêt public, ordonnés par le Roi et ses représentants, comme les travaux agricoles, les travaux d'arrosage, le creusement de canaux, etc. De même que le vivant ne pouvait se soustraire à cette obligation sur la terre, le mort était censé s'acquitter de cette corvée dans le royaume d'Osiris, où ses fidèles effectuaient des travaux semblables ».

Mais la corvée était pénible sous le climat mi-tropical d'Egypte et un des grands soucis de chacun était de s'en affranchir de la manière la plus efficace. Le mort y arrivait par la vertu d'une formule inscrite sur une figurine, représentant le « corvéable » chargé ou non d'outils appropriés, en un mot par un phénomène de magie imitative.

La raison dernière des figurines apparaît donc d'ordre religieux ; « elle est, dit M. Speleers, dans la croyance à une vie posthume pendant laquelle l'âme

du mort, pour occuper une bonne place, dans ce nouveau royaume, consentait à exécuter les travaux exigés des nouveaux venus. Les figurines répondaient à



Cliché des Editions R. Sand.

Figurine funéraire représentant le mort momifié.
Sur la poitrine tombe le collier portant le cœur ; le vautour de Nout y étend ses ailes ; les mains, au lieu d'être croisées, retombent sur les genoux ; le chapitre VI occupe le bas du corps. — XIXe dynastie.

ce besoin par leur seule présence dans le tombeau. Ainsi, tout en satisfaisant à l'exigence divine, l'Egyptien se soustrayait à la peine en se substituant des « corvéables » doués d'une vertu appropriée à leur destination ».

L'Adolescence de Rabelais en Poitou

M. Jean Plattard, à qui l'on est déjà redevable de plusieurs travaux d'importance sur Rabelais, vient de consacrer un nouvel ouvrage au grand satirique : (L'Adolescence de Rabelais en Poitou, in-8°, Société d'Editions « Les Belles-Lettres », Paris, 1923). M. Plattard prend le mot « adolescence » au sens où l'entendaient les hommes du XVIe siècle, et retrace la vie de Rabelais pendant son séjour en Poitou de sa 26e à sa 33e année (1520-1527).

« On sait, écrit à ce propos, M. Albert Dubeux (*Revue des Cours et Conférences*, 30 avril 1924) qu'après ses premières études, faites vraisemblablement à Seuilly, puis au couvent de la Baumette, près d'Angers, le futur auteur de *Pantagruel* était entré chez les Cordeliers de Fontenay-le-Comte, en Poitou, vers la fin de l'année 1520, ainsi qu'il semble résulter d'une lettre écrite par lui à Guillaume Budé, le 4 mars 1521. Les frères mineurs qui se trouvaient à Fontenay, n'étaient point, tant s'en faut, ce que nous appellerions aujourd'hui des « intellectuels ». Pour comprendre le supplice qu'endura parmi eux notre héros, il faut se représenter la situation d'un jeune étudiant à l'esprit ouvert et tout féru de science, fourvoyé par les hasards du service militaire dans une compagnie de Bas-Bretons : têtes carrées, idées courtes, conversations rudimentaires. Chez les Cordeliers, Rabelais dut trouver plus d'un rustre, — beau modèle pour son père Fredon du Cinquième livre — parlant par monosyllabes, mais fort capables, en revanche, de faire « deux morceaulx d'une épaule de mouton » et « un seul traict d'une quarte de vin ».

Cet entourage, on le conçoit, ne dut plaire qu'à moitié à notre Tourangeau délié. Faut-il regretter cependant qu'il ait eu à le subir ? Non, car pendant les longues journées passées à Fontenay-le-Comte, Rabelais pourra amasser un véritable trésor d'observations qui l'aideront plus tard à composer son roman. Nul n'ignore, en effet, la place que tiennent dans les cinq livres, les réminiscences de la vie monacale. De même que le régiment chez tel grand humoriste contemporain, le couvent a laissé dans l'esprit de Rabelais d'ineffaçables souvenirs ; longtemps après, il évoquera avec une saisissante exactitude les bons moines occupés à « trinqueballer » leurs cloches, « marmonner grand renfort de légendes » et « compter force patenostres ». C'est à Fontenay — n'en doutez pas — qu'il a vu les jeunes frères « au dimanche, se pelaudans l'un l'autre ; au lundi, s'entrenazardans ; au mardi, s'entregratignans ; au mercredi, s'entremouchans », c'est à Fontenay qu'il a entendu nasiller durant l'office : « *Im, in, pe, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, i, mi,* co, o, o, o, o, o, *rum, um* » ; et c'est grâce aux impressions recueillies au jour le jour dans le vieux Moutier qu'il pourra, dix ans plus tard, brosser de main de maître un truculent et savoureux tableau digne du pinceau de Jordaens ou de Teniers.

Et puis était-il à tout prendre, si malheureux ? Le couvent possédait une bibliothèque garnie sans doute d'ouvrages anciens ; c'est là que Rabelais passait ses meilleurs moments en compagnie d'un moine lettré, Pierre Amy, dont on retrouve le nom au dixième chapitre du *Tiers Livre*. Sur les instances de ce dernier, Rabelais écrit à Guillaume Budé, prince des héllenistes et secrétaire du roi, avec qui il entretient bientôt une correspondance régulière. Il entre en relations vers la

même époque, avec André Tiraqueau, juriste de grande valeur, qui l'initie aux études de droit et lui inspire le désir de devenir un « abîme de science ». Mais, vers 1523 la félicité de cette existence laborieuse devait être gravement troublée ; la Sorbonne, alarmée par la publication des *Commentaires* d'Erasme sur le texte grec de l'Evangile de Saint-Luc, conçut le projet d'interdire en France l'étude de la langue grecque.

Voilà donc les livres d'Amy et de Rabelais confisqués. Pierre Amy s'enfuit, non sans avoir consulté les « sorts virgilianes » ; peu après, Rabelais décide de quitter à son tour l'ordre des Cordeliers pour passer dans celui des Bénédictins. Il y avait, à trois lieues de Fontenay, à Maillezais, une abbaye bénédictine dont le supérieur, l'évêque Geoffroy d'Estissac, s'intéressait aux lettres et protégeait les savants. Dans son monastère, une vie plus large et plus facile allait commencer pour notre héros.

A Maillezais, en effet, Rabelais est bientôt remarqué par son évêque qui ne tarde pas à le prendre comme secrétaire et lui confie plusieurs missions. Le voici pérégrinant durant quelques années à travers le Poitou, notant au passage force particularités sur les lieux, les habitants, voire les vins, qui prendront place dans son roman. Cette existence libre et un peu aventureuse devait convenir à Rabelais bien mieux que la vie monotone de Fontenay ; de quel pas allègre il dut arpenter les routes de France, riant dans sa barbe et répétant la boutade qu'il placera dans la bouche d'Eudemon :

Monacus in claustra
Non valet ova duo
Seg quando est extra
Bene valet triginta.

Avec quelle allégresse il dut se mêler au public qu'attiraient les représentations des mystères ! On l'imagine volontiers s'arrêtant à la porte d'un cabaret pour contempler un buveur dont il immortalisera avec un joyeux lyrisme le nez « tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, à pompettes, tout émaillé, tout boutonné et brodé de gueules ».

Dans ces voyages en zig zag, la halte préférée de Rabelais était le prieuré de Ligugé, situé non loin de Poitiers, très ancien monastère sous la dépendance de Geoffroy d'Estissac. Le bon évêque l'avait fait restaurer avec le plus grand soin ; les grands jardins à l'ordonnance régulière entouraient le bâtiment et en faisaient une résidence des plus agréables. C'est dans ce riant décor que Rabelais se rencontrait fréquemment avec les amis de Geoffroy, parmi lesquels figurait Jehan Bouchet, poète et bon esprit, à qui il a dédié une épitre fort bien rimée reproduite dans l'édition de Marty-Laveaux. Mais bientôt, Rabelais se lasse de cette existence facile ; un âpre désir de science est en lui ; il lui faut un théâtre plus digne de ses talents, et le voici à Poitiers, ville déjà rénommée du XVI[e] siècle par la Faculté « des droits » où professait l'un des plus éminents juristes de l'époque, Robert Irland. Rabelais fut-il étudiant à cette Faculté, ainsi que le laisse entendre une boutade du *Tiers Livre* ? La chose est peu sûre. Ce qui l'est davantage, c'est qu'il fréquenta les maîtres de l'Université et mena la vie des étudiants poitevins dont il nous conte le passetemps et les excursions traditionnelles. En même temps, il se perfectionnait dans la science du droit et, lorsqu'il quittera Poitiers pour prendre le chemin de la capitale, il emportera, gravés dans sa mémoire, une foule de souvenirs qu'il fera revivre dans de nombreux chapitres de son ouvrage ».



Cliché Plattard.

Poitiers. - La grande salle du Palais de Justice (1699).
A l'époque de Rabelais, des échoppes y étaient déjà installées.

Après avoir ainsi retracé « l'adolescence » de Rabelais dans le Poitou, M. Plattard montre les profits que l'auteur de *Gargantua* a retirés pour sa culture, de son séjour dans cette région. La fréquentation de Jehan Bouchet lui apprit la versification ; c'est à celle du docte Tiraqueau qu'il dut sa forte culture juridique. Quant à ses années de « moinage », elles expliquent pourquoi Rabelais cite à tous propos les textes sacrés, avc une liberté qui atteint souvent l'impertinence. Comme les gens d'Eglise d'alors, dit M. Plattard, Rabelais s'amusait à des facéties de ce genre, sans respect pour le caractère sacré de l'Ecriture, et nul ne s'en scandalisait. C'est donc en déformant quelque peu la pensée de Rabelais que Voltaire a pu voir en lui un adversaire de l'Eglise, et Guigenné un précurseur des doctrines de la Révolution.

Deux planches de Daumier

C'est en 1834, dans la *Revue des peintres* que parut cette planche *Le Malade* dont nous empruntons la reproduction au récent et parfait ouvrage de M. Raymond Escholier (Floury, éditeur). Elle représente, assis au milieu d'un bois dépouillé, un vieux paysan en sabots et en bonnet de coton, vêtu d'une lourde limousine. Derrière le malade, une jeune fille attentive se tient debout. Le paysan, si âprement accroché à

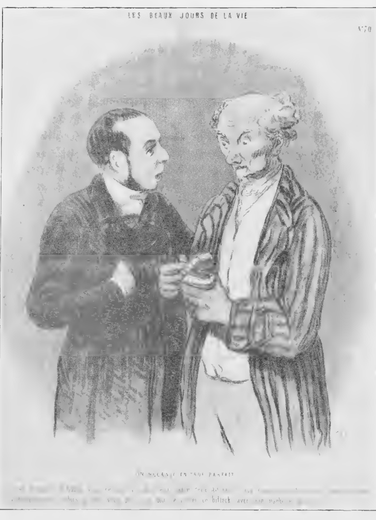
la glèbe, dont J.-F. Millet nous contera la vie fruste, Daumier déjà nous le révèle.

Quant à l'autre planche : *Un médecin trop parfait*, elle est extraite de l'amusante série *Le Dentiste d'autrefois*, publiée l'an dernier par *La Semaine Dentaire*. Elle est d'actualité, car on ne sait, dit M. Dagen, qui a annoté toutes ces reproductions, s'il faut admirer la perfection du dentier ou s'apitoyer sur la cherté de la viande, vers 1850.

Mais la légende est-elle de Daumier ? On s'est posé la question pour toutes les légendes de Daumier, se demandant si elles étaient de l'artiste, ou de Philipon, ou de tel autre caricaturiste ou littérateur.

Albert Wolff écrivait dans *le Figaro*, en 1879 :

« Ces légendes faciles, qui ont plus fait pour lui que son art qui était considérable, ces légendes n'étaient pas de lui. Daumier jetait sur la pierre les hommes et les choses de son temps, sans autre préoccupation que celle de l'artiste. Mais un esprit ingénieux s'attablait devant la page et lui trouvait une légende. Souvent, cet homme d'esprit dont le rôle modeste se bornait à dire : « Vous allez voir ce que vous allez voir », jugeait que, pour si peu, l'œuvre de Daumier lui appartenait. Tel Philipon, le créateur de la *Caricature*. Toutes les fois qu'on parlait, dans un journal, du Robert-Macaire de Daumier, vite arrivait une lettre de Philipon, qui en réclamait la paternité, parce qu'il avait composé la légende. Mais, au même titre, tous ceux qui avaient passé par le *Charivari* pourraient se prétendre les auteurs de cette œuvre de Daumier. Moi-même dans mon jeune temps, j'ai été condamné par Louis Huard à m'attabler devant les lithographies de Daumier et à leur trouver des légendes à cent sous pièce : c'était le prix ».



Cliché de *La Semaine Dentaire*.

« La version qu'Albert Wolff apportait, au lendemain de la mort de l'artiste, était corroborée, dit M. Raymond Escholier, par le peu de cas, qu'au témoignage de ses amis, Daumier faisait des légendes.

On ne dessine pas un mot, on dessine un geste, une expression.

— La légende, disait-il, est bien inutile. Si mon dessin ne vous révèle rien c'est qu'il est mauvais ; la légende ne le rendra pas meilleur. S'il est bon, vous le comprenez bien tout seul.

Une chose pourtant est certaine. C'est que Daumier a lui-même composé un grand nombre de ses légendes, dont sa femme, au dire de M. Bernard - Daubigny, fût maintes fois l'inspiratrice. Duranty semble avoir été le plus près de la vérité lorsqu'il dit :

« Il est à peu près légendaire que les légendes de Daumier ne sont pas de lui : elles furent surtout écrites par Philipon et Louis Huard un des charivaristes attitrés d'il y a quarante ans. Daumier en a fait cependant plus d'une et je lui attribuerais volontiers celles qui ont un air « nature ».

On le voit, il est bien difficile de faire le départ entre ce qui appartient à Daumier et ce qui revient à Philipon ou à ses imitateurs. Aujourd'hui, l'œuvre de Daumier est une et il n'est pas possible d'en dissocier des légendes qui, comme le faisait ressortir Albert Wolff, n'empruntent un sens qu'aux planches qu'elles soulignent. Les légendes de Daumier sont la propriété de Daumier ».



Imprimerie de Compiègne.

N° 9 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRETAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Le Chocolat chez les Grands

Le chocolat que le peuple mexicain consommait était préparé avec des fèves de cacao grillées, pilées au mortier, délayées dans de l'eau chaude ou de la bouillie claire de maïs; on y ajoutait du piment, pour en renforcer la saveur, et du rocou, pour en aviver la couleur. Les Mexicains des hautes classes le sucraient avec du miel ou du magney, suc d'une variété d'agave. Montézuma II, leur empereur, en faisait une particulière consommation — rapporte Bernal Diaz de Castille — avant de visiter son harem.

Il est probable que les graines de cacao figurèrent dans la collection de minéraux et de végétaux que Hernando Cortez, conquérant du Mexique, confia au porteur des lettres qu'il adressait à Charles-Quint.

Quoi qu'il en soit, c'est au retour de l'expédition du Mexique que les soldats espagnols introduisirent en Europe l'usage du chocolat. Cette introduction ayant eu lieu vraisemblablement en 1524, nous devrions cette année, ainsi que le rappelait récemment *Le Figaro*, en commémorer le quatrième centenaire.

Médecins amateurs de chocolat, vous auriez, pour le faire, double raison. En effet « le chocolat n'est pas seulement alimenteux, mais il est encore médicamenteux », écrivait Buc'hoz, médecin de Monsieur Frère de S.M. Louis XVI. « Il convient, ajoute cet auteur, dans les maladies chroniques, en raison de ses qualités réunies d'oléagineuses, de balsamiques et de toniques. Il est également salutaire aux personnes qui sont attaquées de scorbut... (et) sa faculté douce et onctueuse en fait aussi un excellent remède contre les accretés et les fontes pituiteuses catarrhales, qui irritent la gorge ainsi que les parties supérieures de la trachée-artère. »

Sans lui attribuer d'aussi nombreuses qualités, M. le Professeur Loeper a cru que le chocolat n'était pas indigne de retenir l'attention des lecteurs du *Progrès Médical*; nous le remercions bien vivement ici de nous avoir offert si aimablement l'hospitalité dans les colonnes de ce supplément. Nous nous contenterons d'esquisser rapidement les rapports du chocolat — cette « boisson des dieux » — avec les grands de France.



(Cliché Lecoq)

Arbre à cacao
et Indien faisant du feu.

C'est en 1615, sans doute, année du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, que le chocolat fit son apparition en France. La reine introduisit son usage à la cour où quelques grandes dames l'imitèrent. Mais, comme c'était alors un breuvage d'un prix très élevé et que peu de personnes savaient bien préparer, il se répandit assez lentement tout d'abord.

Le cardinal Archevêque de Lyon, Alphonse de Richelieu, passait pour être le « premier homme » en France qui ait usé du chocolat. « J'ai ouï dire à l'un de ses domestiques, rapporte Vigneul de Marville, qu'il s'en servait pour modifier les vapeurs de sa rate et qu'il tenait ce secret de quelques religieux espagnols. » Son frère, le célèbre ministre Armand de Richelieu, fatigué par le travail, trouvait également dans cette substance, d'après Beherens, l'aliment qui lui convenait le mieux.

Le cardinal de Mazarin, appréciait aussi l'agréable boisson, puisqu'il fit venir tout exprès d'Italie, un nommé More, cuisinier réputé, dont on vantait l'habileté à préparer le chocolat.

Seul parmi les plus grands personnages, Louis XIV le traitait avec dédain. Il lui préféra toujours les plats pantagruéliques de sa table royale, arrosés du meilleur vin de Champagne ou de Bourgogne et mourut, d'après Saint-Simon, sans en avoir jamais usé.

Il eut voulu alors faire partager son aversion par la reine, car Marie-Thérèse d'Autriche, rapporte la Duchesse de Montpensier, était obligée de se cacher pour prendre son chocolat. Elle ne voulait pas qu'on sut qu'elle en usait et le faisait préparer par une de ses femmes de chambres, La Molina, qu'elle avait amenée d'Espagne.

Par le *Mercure Galant*, nous apprenons cependant qu'en 1682 le chocolat était devenu une des choses qu'on servait aux collations données par Louis XIV, à Versailles, les jours de divertissement. Il faut dé-

couvrir là, croyons-nous, l'action insinuante de Madame de Maintenon à laquelle le roi ne savait déjà plus rien refuser.

L'appréciation changeante de Madame de Sévigné nous montre ce que devait en penser la Cour à cette époque. Suivant la mode, elle se révéla d'abord fervente admiratrice du breuvage exotique. Elle écrivait de Paris, le 11 Février 1671 à Madame de Grignan, sa fille, qui venait de la quitter pour se rendre en Provence : « Mais vous ne vous portez point bien, vous n'avez point dormi ; le chocolat vous remettra ; mais vous n'avez point de chocolatière, j'y ai pensé mille fois : comment ferez-vous ? » Deux mois après, suivant toujours la mode, la Marquise avait changé d'avis. « Je vous conjure, ma très chère bonne et très belle, de ne point prendre de chocolat, je suis fachée contre lui personnellement. » Le 23 Octobre, elle insiste et continue de le déconseiller : « N'avez-vous point peur de vous brûler le sang ?... La marquise de Coëtlogon prit tant de chocolat, étant grosse l'an passé, qu'elle accoucha d'un petit garçon noir comme le diable, qui mourut. »

Elle fit tant et si bien, que Madame de Grignan se prit à détester le chocolat ; mais pendant ce temps, il était redevenu sans doute à la mode, car Madame de Sévigné écrit à sa fille, le 15 Janvier 1672, de « prendre du chocolat afin que les plus méchantes compagnies lui paraissent bonnes ».

Le Régent Philippe d'Orléans, qui monta sur le trône pendant la minorité de Louis XV, demandait tous les matins à la bienfaisante boisson de réparer ses forces usées par les excès de toutes sortes.

Ce prince, plus discret que décent, rapporte le Maréchal Duc de Belle-Isle, n'avait pas de petit lever pour ne point exposer aux regards avides et malins des courtisans « des filles de l'Opéra en désordre ou d'honnêtes femmes qui ne valaient pas mieux ». Après son lever, l'huissier de la chambre ouvrait l'escalier dérobé et son Altesse Royale allait prendre son chocolat dans une grande pièce, où l'on venait lui faire la cour.

Louis XV, grand amateur de café, usait parfois du chocolat avec la reine ; mais ce n'était, d'après Saint-Simon, que les jours de jeûne. Comme le duc lui manifestait sa surprise, « je vous assure, répondit le roi, qu'il ne rompt pas le jeûne, car les jésuites, qui me l'on dit, en prennent tous les jours. »

Buc'hoz, médecin du frère de Louis XVI, était ainsi que nous l'avons déjà signalé, grand partisan du chocolat. « Il a une propriété singulière et bien précieuse, écrit-il, c'est de donner aux battements du cœur et des artères un développement qui rend le pouls ample, souple et vigoureux, sans accélérer les pulsations. »

Ninon de Lenclos qu'une sage hygiène avait conservé belle jusqu'aux limites de l'âge, était également grande admiratrice de la célèbre boisson, dont elle offrit, dit-on, la première tasse au jeune Voltaire. L'illustre philosophe, dans sa vieillesse, ne consomma longtemps que du chocolat coupé de café.

Ainsi que le rappelle Bourrienne dans ses Mémoires,



Un Cavalier, et une Dame beuvant du Chocolat

Ce jeune Cavalier, et cette belle Dame / Se regalent de Chocolat ; Mais l'on voit dans leurs yeux ... flame Qu'on croit qu'il leur faudroit un mets plus délicat

(Cliché Lecoq)

Napoléon I[er] se faisait apporter une tasse de chocolat chaque fois qu'il devait travailler tard dans la nuit.

Ajoutons enfin que si Napoléon III n'eut, comme le rapporte la légende, qu'une tablette de chocolat, à Solférino, pour subvenir à ses besoins pendant toute une journée, on n'ignore pas que, pendant la guerre de 1914, bien souvent, des soldats ont dû en première ligne, se contenter, eux aussi, du chocolat trouvé dans les colis de leur marraine.

Nos grands chefs : Joffre, Foch, Pétain firent-ils un usage constant du chocolat ? C'est ce que les indiscrétions futures nous apprendrons peut-être. Pour l'instant nous ne pouvons qu'avouer notre ignorance et poser la question aux lecteurs mieux placés que nous pour résoudre ce petit problème d'histoire.

Raoul LECOQ (1)

(1) Ceux qui désireraient mieux connaître l'**Histoire du Chocolat,** consulteront avec grand intérêt, le petit ouvrage, abondamment documenté et aussi attrayant qu'un roman, que l'auteur vient de publier sur ce sujet, chez VIGOT Frères, éditeurs, à PARIS.

VARIÉTÉS



Les statuettes guérisseuses dans l'ancienne Egypte

Les statues dont les Egyptiens ont multiplié la reproduction à l'infini étaient pour eux des êtres vivants et agissants. Elles jouissaient d'une activité propre. Si les unes, comme nous l'avons vu (Progrès Médical, Supplément illustré n° 8) étaient destinées à se substituer au titulaire pour l'exécution de travaux dans



(Cliché des *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot).

Statue de Dedhor, époque macédonienne. (Musée du Caire).

l'autre monde, si d'autres se chargeaient de transmettre au dieu les prières des pèlerins, en échange de certains services, certaines devaient jouer à l'égard des vivants le rôle de guérisseur et leur apporter un remède immédiat d'une puissance reconnue. L'Egyptien, préoccupé de son sort futur, apportait volontiers à ceux qui devaient lui survivre, consolation et soulagement, pour obtenir en échange la nourriture, ce perpétuel souci d'un défunt prévoyant. Il ne songeait point à éterniser par une belle œuvre d'art une mémoire inutile : sa statue avait un but précis : être secourable aux vivants, afin que ceux-ci, par un juste retour, accordent largement à un mort bienfaisant des prières profitables.

La statuette trouvée en 1918, près de Benha, dans la



(Cliché des *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot)

Stèle d' « Horus sur les crocodiles », époque ptolemaïque. Musée du Caire).

Basse-Egypte et que M. Lacan vient d'étudier en détail (Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot, t. XXV, Leroux, Paris 1922) est une de ces statues guérisseuses.

Elle représente un homme appelé Dedhor, accroupi sur un petit coussin très plat. Le vêtement qui l'enserre, la perruque qui recouvre sa tête sont couverts

de textes écrits. Devant les jambes est placée une stèle d'Horus sur les crocodiles. Cette statue est placée sur un socle juste au milieu d'un bassin A, pour qu'on puisse l'arroser; l'eau recueillie par le premier bassin coule dans un second B, où l'on peut la puiser commodément. Les textes et les images dont la statue et le socle sont garnis à profusion étant des « formules magiques » et des « amulettes » extrêmement précieuses contre la morsure des reptiles, l'eau devait emprunter par contact la vertu de tous les textes et de toutes les images et assurer guérison à celui qui la buvait ou l'employait en lotion.

Aussi, parmi ces textes, ceux que l'eau pouvait baigner facilement sont des « formules magiques ». Ceux que l'eau ne devait jamais atteindre, ne portent aucune formule magique utile aux patients, mais uniquement des textes concernant la personne même qui a dédié la statue; le mort énumère ses œuvres pieuses et réclame des vivants, qui utiliseront la stèle à leur profit, les prières utiles aux morts.

« La statue, dit M. Lacan, devait donc agir par lavage : elle le pouvait, grâce au personnage dressé devant elle, qu'on appelle une « stèle d'*Horus sur les Crocodiles* ». Cette stèle est l'instrument de protection et de guérison le plus répandu et le plus efficace contre la morsure des animaux nuisibles : scorpions, serpents, crocodiles. Voici les éléments dont elle se compose. Au milieu de la face principale elle offre toujours l'image en relief d'Horus enfant foulant aux pieds des crocodiles et tenant des deux mains des scorpions, des serpents, un lion, une gazelle. Tout le reste de la stèle est entièrement couvert d'un nombre variable d' « images » et de « textes ». Les « images » sont la reproduction des différentes statues-amulettes dont on pouvait user contre les morsures. Chacune de ces amulettes n'est pas autre chose que la figure d'un dieu ou d'un génie, qui dans une circonstance quelconque de son existence, avait eu à combattre victorieusement les animaux nuisibles. Les « textes » sont un ensemble de formules magiques qui, toutes, ont le pouvoir de protéger contre les morsures, ou de les guérir si on n'a pas pu les éviter. Ce sont souvent les paroles mêmes dont les dieux représentés par les images se sont autrefois servis pour se sauver eux-mêmes. On sait que beaucoup d'entre eux ont eu à lutter contre des bêtes malfaisantes et, plus que tous les autres, le jeune Horus qui est représenté sur la stèle. Chacune de ces « images » et chacune de ces « formules » avait son pouvoir propre et pouvait agir séparément. Leur réunion en grand nombre sur un même monument, faisait donc de celui-ci un talisman particulièrement puissant. Sur de grands exemplaires, comme la stèle Metternich, nous comptons plus de 250 figures et environ 240 lignes de texte. La stèle typique d'*Horus sur les Crocodiles* doit donc être considérée comme un véritable répertoire des « amulettes » et des « formules » dont les Egyptiens pouvaient disposer contre les morsures ; c'est un arsenal ou un codex renfermant les armes ou les remèdes les plus variés.

On comprend dès lors la vogue extraordinaire dont elle ait pu jouir. Toutes les provinces d'Egypte l'ont utilisée. Les musées en possèdent des exemplaires de toute taille et de toute matière. On pouvait les dédier dans les temples, les conserver à la maison, les porter sur soi comme une amulette. Suivant la taille, l'objet contenait plus ou moins de textes et d'images ; c'était une question de prix ; l'exemplaire à bon marché offrait seulement un résumé de la collection, un choix des éléments les plus actifs. »

Quantité de statues, également couvertes de haut en bas de textes magiques, devaient servir aux mêmes usages que celle de Dedhor. Ainsi la belle statue de Pétemios qui est au Louvre et dont le socle a disparu. La stèle d'Horus pouvait d'ailleurs revêtir différents types.

Comment utilisait-on une stèle d'*Horus sur les Crocodiles*? La simple présence de la stèle dans la maison écartait le danger ; la vue des images de divinité suffisait à effrayer les scorpions et les serpents qui se seraient approchés dans une intention mauvaise. Portée comme amulette la stèle communiquait sa vertu protectrice. On pouvait aussi lire la formule, mais c'était là une complication, car la lecture des hiéroglyphes était le privilège d'un petit nombre. Le procédé le plus simple était le lavage de l'objet. L'eau s'imprègne de la vertu des formules et des images et sert d'agent de transmission ; c'est le principe de l'action par *contact* indirect. Et c'était aussi le procédé le plus rapide; or, en cas de morsure, il faut agir vite; et on peut transporter à distance l'eau devenue active. La même eau coulant sur la stèle prend toutes les vertus de toutes



(Cliché des *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot).

Statue de Pétemios, époque ptolemaïque (face). (Musée du Louvre).

les représentations à la fois; elle concentre ainsi leur efficacité.

Que l'eau, dit M. Lacan, puisse s'imprégner de la vertu d'une formule et la transmettre, c'est un fait reconnu, non seulement par les primitifs mais encore par des populations d'une civilisation avancée. Madame de Sévigné disait de la prose de Nicole : « Je voudrais en faire du bouillon pour l'avaler ». Cette boutade, amusante chez une grande dame du XVIIe siècle, exprime à la lettre une croyance encore parfaitement vivante dans les milieux les plus variés. Si les pèlerins en Orient font volontiers séjourner de l'eau dans des coupes en métal à l'intérieur desquelles sont gravés des textes guérisseurs, et emploient ensuite l'eau comme boisson ou bien en lotion, on pourrait retrouver des pratiques analogues plus près de nous et dans d'autres religions.



(Cliché des *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot).

Statue de Pétemios, époque ptolemaïque (profil). (Musée du Louvre).

Le Rameau d'Or

C'est en 1890 que sir James Frazer publia *Le Rameau d'or, étude sur la magie et la religion.* Une deuxième édition parut en 1900, une troisième en 1911-1915. Une adaptation française en fut faite par R. Stiebel et J. Toutain. Pour mettre à la disposition du public une édition plus maniable, sir James Frazer a publié en 1922 une édition populaire en un seul volume. C'est la traduction intégrale (1 vol. grand in-8°, 722 p.) de ce dernier ouvrage qui vient de paraître à la Librairie Orientaliste Paul Geuthner (1).

On connaît l'histoire du culte de la *Diane de Nemi*, dont l'étude a été l'origine du *Rameau d'Or.* Voici comment L. Marillier la résumait pour les lecteurs de la *Revue de l'Histoire des Religions* (t. XXV), en signalant la première édition du livre de J. Frazer :

« Suivant un tradition, le culte de Diane à Nemi aurait été institué par Oreste qui, après le meurtre de Thoas, roi de la Chersonèse Taurique, s'était enfui avec sa sœur en Italie, emportant avec lui l'idole de la Diane Taurique.

Les écrivains de l'antiquité rapportent, on le sait, que Diane recevait en Tauride un culte sanglant. Les étrangers qui abordaient dans le pays étaient sacrifiés sur son autel. Les rites avaient, en Italie, une forme plus douce ; dans le sanctuaire de Nemi poussait un arbre, dont il était interdit de briser aucune branche ; seul un esclave fugitif avait le droit de cueillir, s'il le pouvait, un de ses rameaux; s'il y parvenait, il pouvait alors combattre contre le prêtre en combat singulier et s'il le tuait, il lui succédait dans ses fonctions sacerdotales et prenait comme lui le titre de roi du bois (*rex nemorensis*). La tradition faisait, de cette branche d'arbre, le rameau d'or, que sur l'ordre de la Sybille, Ænée avait cueilli avant de tenter son périlleux voyage aux enfers. La fuite de l'esclave représentait, disait-on la fuite d'Oreste ; son combat avec le prêtre était un ressouvenir des sacrifices humains offerts à la Diane Taurique. Cette étrange règle de succession a été en vigueur au moins jusqu'au temps de Caligula.

La Diane de Nemi était spécialement adorée par les femmes qui venaient demander à la déesse un heureux accouchement ou des enfants. Le feu semble avoir joué un rôle très important dans son culte. Lors de sa fête annuelle, qui était célébrée au moment le plus chaud de l'année, le bois sacré était illuminé par une multitude de torches. Les femmes dont les prières avaient été exaucées apportaient en offrande à la déesse des torches allumées ; enfin la Diane d'Aricia portait aussi le nom de Vesta, ce qui établit presque avec certitude qu'on entretenait un feu sacré dans son sanctuaire.

A côté de Diane, deux autres divinités occupaient ce sanctuaire champêtre : Egérie, une nymphe des eaux et Virbius ; une légende identifiait Virbius avec Hippolyte. L'entrée du bois et du sanctuaire était interdite aux chevaux, parce que c'était par les chevaux qu'avait été tué Hippolyte. Il était défendu de toucher à l'image de Virbius qui avait été, d'après la tradition, le premier *rex nemorensis* ; son culte était confié à un prêtre spécial, le *Flamen Virbialis*. Tels sont les renseignements que fournissent sur le culte de la Diane d'Aricia les écrivains et les monuments de l'antiquité.

Deux faits ressortent clairement au milieu de toutes ces traditions et de toutes ces légendes. Le premier c'est que le prêtre de Diane ne pouvait être remplacé que par l'homme qui l'avait tué ; le second c'est qu'avant de tuer son prédécesseur le futur prêtre était obligé de cueillir le rameau d'or. Les légendes que nous ont conservées les écrivains latins ne contiennent de ces deux règles aucune explication satisfaisante ; M. Frazer a pensé que la méthode comparative lui fournirait une solution du problème.

(1) Ont paru dernièrement aussi, réunies en un volume orné d'un buste de J. Frazer par Bourdelle (Claude Aveline, éditeur, 11, Rue du Départ, Paris), les deux conférences que J. Frazer fit en 1923 **Sur Ernest Renan.**



J. M. W Turner, pinx. — Le Rameau d'Or. — (Cliché Geuthner)

Voici celle à laquelle il s'est arrêté : Le prêtre de Nemi incarnait en lui l'esprit du bois et d'une manière générale l'esprit de la végétation ; aussi, suivant qu'il se porterait bien ou mal, les bois, les fleurs et les camps seraient-ils florissants ou flétris, et s'il venait à mourir de maladie ou de vieillesse tout le monde des plantes mourrait-il en même temps. Il était donc nécessaire que ce prêtre des bois, ce dieu des forêts, incarné en un homme, fût mis à mort pendant qu'il était encore dans la pleine fleur de sa divine humanité, de telle sorte que sa vie sacrée, transmise dans toute sa force à son successeur, pût renaître jeune et puissante. La vie du dieu en ces incarnations sucessives était la source jamais épuisée d'où découlait sans fin la vie toujours nouvelle des champs et des forêts.

Ce dieu des bois s'incarnait à la fois dans la personne du prêtre et dans l'arbre sur lequel poussait le rameau d'or. D'après M. Frazer, cet arbre était un chêne et le rameau d'or, c'est le gui qui pousse sur le tronc du chêne. Le *rex nemorensis* doit donc avoir été une personnification de l'esprit du chêne : pour le tuer il fallait briser le rameau d'or. C'est dans le gui en effet que réside l'âme du chêne, la vie par conséquent de l'homme où cette âme s'est incarnée. »

Ainsi le but initial du *Rameau d'Or* était d'expliquer la règle singulière qui déterminait la succession des prêtres de Diane à Aricie. Mais l'étude primitive est devenue, par l'accumulation des faits qui paraissaient à l'auteur pouvoir servir d'appui à sa théorie, un important ouvrage qui comporte aujourd'hui douze volumes et où J. Frazer, collectionnant les coutumes et les légendes analogues de tous les temps et de tous les pays, les compare, les classe, s'efforce de découvrir leur parenté et leur filiation. Pareille œuvre où tous les grands problèmes, naissance, vie, mort, immortalité, etc., sont envisagés, méritait d'être mise à la portée d'un cercle plus étendu de lecteurs ; c'est le but de cette édition traduite par Lady Frazer.

L'Anatomie dans l'Art grec

Dans le livre qu'ils viennent de publier sur *l'Art en Grèce* (tome XII de la Bibliothèque de Synthèse historique de Paris, à La Renaissance du Livre), MM. Ridder et Deonna ont consacré un important chapitre à l'anatomie. En voici un court résumé :

La vérité anatomique est inconnue avant les Grecs. Chez ceux dont ils auraient pu s'inspirer, les détails du corps sont toujours conventionnels et approximatifs. Les Préhellènes font exception à cette médiocrité générale ; cependant les Egéens, qui s'intéressent davantage à la flore et à la faune qu'à l'homme ne développent pas ce germe ; ce sont les conquérants doriens qui favorisent les jeux athlétiques et attirent l'attention de l'artiste sur l'anatomie humaine.

Les Grecs étudient l'anatomie en artistes et non en

hommes de sciences ; ils comprennent l'anatomie de la vie et non celle de la mort ; pendant longtemps, ils ne l'ont pas étudiée sur le squelette ; ils ont regardé le modèle vivant, agissant. Ce n'est guère qu'avec Praxitèle qu'on commence à avoir l'impression du modèle qui a posé devant l'artiste.

Les sculpteurs ont été les principaux auteurs des progrès de l'anatomie, mais ces progrès ont été lents. Dans les plus anciens monuments de la sculpture hellénique, si les contours extérieurs du corps humain sont à peu près justes, les détails intérieurs sont le plus souvent erronés. Au VI[e] siècle, les Kouroi ont une taille mince, s'évasant sous les aisselles, des épaules fortes, des hanches fuyantes ; le ventre n'est qu'une surface lisse trouée par le nombril. Pendant tout ce siècle, l'étude patiente des détails anatomiques se poursuit. Dès le premier quart du V[e] siècle, elle est à peu près terminée ; l'artiste, tel celui d'Egine connaît bien le corps humain. La musculature du V[e] siècle est précise, souvent même avec excès ; ce caractère ne s'atténue qu'avec l'art attique de Phidias.

L'artiste du IV[e] siècle ayant hérité de son prédécesseur la connaissance exacte des détails anatomiques n'a plus d'erreurs à redresser ; il essaie alors d'apporter des nuances à la traduction esthétique du corps humain ; il s'intéresse davantage aux différences des sexes, des âges, des milieux ; il cherche à rendre la délicatesse, la grâce, la volupté des chairs de femmes, d'enfants. Il utilise plus que son prédécesseur les ressources de la peinture qui, dès le V[e] siècle, se préoccupe de modelé, de lumière et d'ombre. On ne montre plus la charpente humaine telle qu'elle est dans l'exactitude de son anatomie généralisée ; on la montre telle qu'elle paraît être, dans ses variations accidentelles.

Les hellénistiques développent ces tendances ; ils précisent les différences anatomiques entre les sexes, les âges, les conditions sociales. Ils ne craignent pas de noter les tares. L'art du V[e] siècle était idéaliste ; celui du IV[e] apporte déjà plus de diversité, mais ce sont les hellénistiques qui commencent à rendre les multiples différences avec une précision souvent impitoyable, avec la complexité de la vie même.

« Jusqu'alors, ajoutent MM. de Ridder et Deonna, les artistes étudiaient uniquement le corps vivant ; ils demandent maintenant des renseignements aux médecins qui, déjà sous les premiers Ptolémées, tels Hérophilos et Erasistros, pratiquent la dissection. L'anatomie scientifique fait désormais partie de l'éducation artistique. L'aspect des œuvres en est modifié. Elles révèlent souvent une connaissance anatomique trop précise. On aime les musculatures exagérées que l'on peut détailler à plaisir. A voir le corps de Marsyas attaché à l'arbre de son supplice, on comprend que le sculpteur ne compatit guère aux souffrances du Silène, mais qu'il est épris surtout de cette ossature si curieusement indiquée sous la peau. On a souvent reproché au combattant Borghèse de ressembler à un écorché, d'être plus un modèle anatomique qu'une œuvre d'art ; on sent que la musculature de l'athlète, desséchée au soleil est devenue comme une cuirasse, où chaque détail est buriné, que l'attitude violente est calculée en vue de faire jouer les muscles, et cette précision commence à devenir trop savante, trop réfléchie, un peu ennuyeuse par son excès d'exactitude. Les muscles se gonflent, forment de vraies montagnes. Au V[e] siècle, Heraklès était un homme robuste, mais sans exagération ; il devient un athlète de foire dans la statue Farnèse, et cette enflure est un trait hellénistique dont on retrouve maints exemples dans la frise de Pergame. L'anatomie est tourmentée, ampoulée, déclamatoire ; elle est une science d'école ; elle tombe dans les recettes d'atelier. Les œuvres hellénistiques n'ont plus la fraîcheur sincère des sculpteurs du V[e] siècle, du temps où l'artiste ne connaissait l'anatomie que par le modèle vivant qu'il voyait s'exercer sous ses yeux. »



(Cliché de la *Renaissance du Livre*)

Le « *profil* hellénique ». Tête féminine du fronton ouest à Olympie. Vers 460.

~~~~~~~~

Un Eloge des Médecins, par Chateaubriand

Dans un compte rendu des *Œuvres chirurgicales de Desault* par Bichat, que publiait le *Mercure de France* du 1[er] thermidor an IX, le critique concluait ainsi : « Au lieu d'un extrait détaillé que ne comportent ni l'ouvrage de Desault, ni ce journal, nos lecteurs nous sauront gré de transcrire cet *Eloge des Médecins, extrait d'un ouvrage inédit*. L'imagination et le talent leur devaient une réparation ». L'extrait n'était autre qu'un fragment du *Génie du christianisme*. Ce chapitre, sacrifié par la suite, n'est guère connu bien qu'il ait été publié par M. V. Giraud dans son *Chateaubriand*. Et il est toujours d'actualité. Le voici :

« L'art merveilleux qui vient au secours de la vie remonte à l'origine des sociétés. Il a même devancé le labourage, puisque la femme a porté des enfants avant qu'il y eût des moissons, et que le berceau de l'homme est chargé de douleurs. Le premier médecin qu'ait vu le monde a sans doute été quelque mère qui cherchait à soulager son enfant. La pitié et le génie étendirent ensuite la médecine à tous les hommes ; l'une découvre le malade, l'autre trouve le remède.

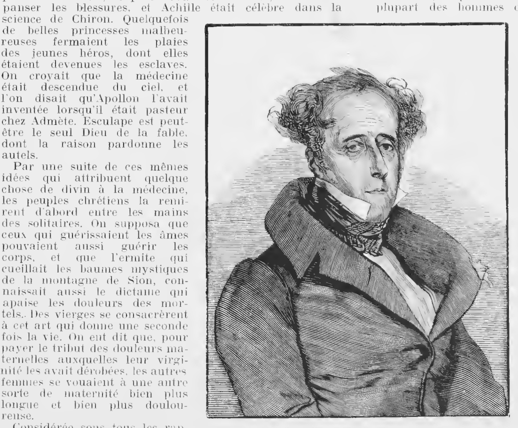
On peut dire aussi qu'elle est fille de l'amitié et des héros. Le sauvage porte, dans les combats, le petit morceau de gomme qu'il doit appliquer sur la blessure d'un compagnon d'armes. Une feuille de nénuphar lui sert de compresse ; pour bandage il a des écorces de bouleau ; pour instrument, ses dents et ses doigts. Celui-là est un
~~~~~~~~

médecin bien habile, qui tire du fond de son âme tout son enseignement et toute son expérience. *Un ami est la médecine du cœur,* a dit la Sagesse.

Nous voyons le même usage établi chez les patriarches et dans les siècles héroïques de la Grèce. Le nom même de *médecin,* emprunté du nom des *Mèdes,* rappelle cet antique Orient, si fameux par ses sages. Homère reconnaît quatre arts principaux, entre lesquels il nomme celui de médecin. Les fils des rois, les guerriers les plus renommés au siège de Troie connaissaient les vertus des plantes. Patrocle, le plus doux des hommes, excellait à panser les blessures, et Achille était célèbre dans la science de Chiron. Quelquefois de belles princesses malheureuses fermaient les plaies des jeunes héros, dont elles étaient devenues les esclaves. On croyait que la médecine était descendue du ciel, et l'on disait qu'Apollon l'avait inventée lorsqu'il était pasteur chez Admète. Esculape est peut-être le seul Dieu de la fable, dont la raison pardonne les autels.

Par une suite de ces mêmes idées qui attribuent quelque chose de divin à la médecine, les peuples chrétiens la remirent d'abord entre les mains des solitaires. On supposa que ceux qui guérissaient les âmes pouvaient aussi guérir les corps, et que l'ermite qui cueillait les baumes mystiques de la montagne de Sion, connaissait aussi le dictame qui apaise les douleurs des mortels. Des vierges se consacrèrent à cet art qui donne une seconde fois la vie. On eut dit que, pour payer le tribut des douleurs maternelles auxquelles leur virginité les avait dérobées, les autres femmes se vouaient à une autre sorte de maternité bien plus longue et bien plus douloureuse.

Considérée sous tous les rapports, la classe des médecins ne saurait être trop respectée. C'est chez elle qu'on rencontre le véritable savoir et la véritable philosophie. Dans quelque lieu que vous soyez jeté, vous n'êtes pas seul, s'il s'y trouve un médecin. Les médecins ont fait des prodiges d'humanité. Ce sont les seuls hommes, avec les prêtres, qui se soient jamais sacrifiés dans les pestes publiques. Et quels philosophes ont plus honoré l'humanité qu'Hippocrate et Galien. Cessons de ravaler une science admirable qui tient aux sentiments les plus nobles et les plus généreux ; chantée par Homère et Virgile, elle réclame tout ce qu'il y a de beau en souvenirs. Les études auxquelles elle oblige sont immenses ; elle nous donne une merveilleuse idée de nous-mêmes, puisque pour connaître seulement notre édifice matériel, il faut connaître toute la nature. Hippocrate, par une expression sublime, appelle notre corps l'*effigie* de l'homme ; on pourrait aussi le comparer à un palais, dont, après la fuite de l'âme, le médecin parcourt les galeries solitaires, comme on visite les temples abandonnés que jadis une divinité remplissait de sa présence.



Chateaubriand.
Bois gravé par Achille Ouvré, pour *La Vie de Rancé.*
(Collection des chefs-d'œuvre méconnus. Éditions Bonnard).

Toutefois je n'ignore pas qu'on a fait un reproche très grave aux médecins : on les a accusés d'athéisme ; mais ce reproche me semble démenti par toute l'histoire. L'art qui demande le plus de raison et de sensibilité n'est point tombé dans le plus absurde et le plus froid des systèmes. Si le spectacle des douleurs humaines, trop souvent non méritées, a fait juger à la plupart des hommes qu'il devait y avoir un monde meilleur après celui-ci, les médecins n'ont-ils pas sans cesse sous les yeux cette grande preuve de notre immortalité ? Enfin, dans tous les temps et dans tous les pays, les médecins les plus fameux ont été remarquables par leur piété. Hippocrate et Galien, dans les siècles antiques, Niewentyt, Harvey, Boerhave, Haller, dans les siècles modernes, en sont la preuve. On soutient que l'anatomie et l'habitude de ne voir que les opérations de la matière jettent les médecins dans l'incrédulité; mais il me paraît que ce spectacle devrait plutôt produire l'effet contraire. On sait que la merveilleuse structure des parties du corps humain a toujours été mise au nombre des causes finales les plus frappantes.

Platon, Aristote, Ciceron, et une foule d'auteurs modernes ont écrit, à ce sujet, des choses admirables. S'il s'est donc trouvé un Lametrie qui n'a vu dans l'homme que la matière, il s'est aussi rencontré un Galien qui y a découvert la Divinité.

Cet excellent homme saisi tout à coup d'admiration, au milieu d'une analyse anatomique, laisse, pour ainsi dire, échapper le scalpel et levant les bras au ciel, il s'écrie : « O toi qui nous as faits ! en composant un discours si saint, je crois chanter un véritable hymne à la gloire. Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages que si je te sacrifiais des hécatombes entières de taureaux, et que je fisse fumer les temples de l'encens des aromates les plus précieux. La véritable piété consiste à me connaître d'abord moi-même ; ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de ton pouvoir et de ta sagesse : ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présents, ayant reparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires ; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons ; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins. »

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

N° 10 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Récamier (1774-1852)

« En chirurgie, Mr Récamier était un oseur, aussi bien qu'en médecine ». Cette phrase de l'éloge que Dubois (d'Amiens) fit à l'Académie de Médecine peu de temps après sa mort, me paraît exprimer assez exactement l'opinion qu'avaient les contemporains sur Récamier à la fin de sa carrière. Pour nous, lorsque nous revoyons son œuvre à près d'un siècle de distance, Récamier ne nous apparaît pas seulement comme un chirurgien hors de pair, comme un thérapeute hardi et énergique, mais comme un esprit singulièrement ingénieux, plein d'idées neuves et justes. Elles ont fait de ce médecin l'un des précurseurs de la chirurgie moderne; c'est par là que Récamier est l'une des figures les plus originales et les plus attachantes de cette génération médicale qui, « sortie, suivant le mot de Flaubert, du tablier de Bichat » porta si haut le renom de la médecine et de la chirurgie française dans le premier tiers du XIXe siècle.

Joseph-Claude-Anthelme Récamier était né dans un village du Bugey, à Rochefort, sur les bords du Rhône, le 6 novembre 1774. Son père exerçait les fonctions de notaire royal; mais il y avait aussi dans sa famille quelque atavisme médical: l'un de ses grands-oncles avait été médecin des rois de Sardaigne, Victor-Amédée et Charles-Emmanuel, et une branche des Récamier fournissait depuis un siècle des chirurgiens-jurés à la petite ville voisine de Belley; le dernier représentant de cette branche, Anthelme Récamier, était alors médecin de l'hôpital de Belley et allait devenir le premier maître du futur médecin de l'Hôtel-Dieu.

Récamier fit ses études au collège ecclésiastique de Belley où il eut pour condisciple un jeune homme, moins âgé de quelques années, qui s'appelait Richerand et qui devait être, lui aussi, une des illustrations médicales de l'Empire et de la Restauration. Par un hasard assez singulier, tous deux étaient les filleuls de Brillat-Savarin; l'auteur de la *Physiologie du goût,* qui eut toujours beaucoup de curiosité et de sympathie pour les choses et les gens de la médecine, cite à plusieurs reprises leurs noms dans son ouvrage.



Récamier.
(D'après l'ouvrage de P. Triaire. Baillière, éditeur).

Leurs études classiques achevées, Récamier et Richerand firent leurs débuts dans la carrière médicale à l'hôpital de Belley, sous la direction des trois praticiens qui en dirigeaient alors les services, Goret, Anthelme Récamier et Tenand. On était en pleine Révolution; les anciennes Universités avaient disparu et la Convention n'avait pas encore reconstitué d'établissements d'enseignement supérieur pour les remplacer. C'était, d'ailleurs, une coutume fort répandue encore à la fin du XVIIIe siècle que les futurs médecins, avant de suivre les cours des Facultés, fissent une sorte d'apprentissage professionnel auprès de leurs aînés.

Ces premières études de Récamier furent vite interrompues. En 1793, la République, qui combattait sur toutes ses frontières et qui combattait aussi les rebelles de l'intérieur, avait besoin de soldats et de médecins. La réquisition fit de Récamier un sous-aide-major à l'Armée des Alpes qui, à ce moment, était occupée à assiéger Lyon révoltée contre la Convention. Il y avait alors, dans Lyon même, de l'autre côté de la barricade, un jeune élève de l'Hôtel-Dieu qui, soignait les assiégés pendant que Récamier soignait les assiégeants. Ce jeune homme, plus âgé de trois ans que Récamier, était Xavier Bichat. Quelques semaines plus tard, une fois le siège fini, ces deux étudiants devaient se rencontrer à l'hôpital de Bourg, où Bichat, bressan d'origine, était revenu et où Récamier s'était fait envoyer

(1) J'ai emprunté la plupart des matériaux de cet article à l'excellent livre de Paul Triaire sur « Récamier et ses contemporains ».

pour continuer ses études; de là date une amitié qui devait durer jusqu'à la mort de Bichat.

L'année suivante, en 1794, nouvelle réquisition. Cette fois, Récamier demande à être incorporé dans le service de santé de la Marine, et il est envoyé au « Port de la Montagne », c'est-à-dire à Toulon. Là, il travaille d'abord à l'hôpital, puis il est embarqué, comme premier aide-major, à la solde de 200 livres, sur le *Ça Ira,* vaisseau de 80 canons. Au printemps suivant l'escadre française prend la mer et rencontre, au large des côtes d'Italie, une escadre anglaise; le *Ça Ira,* isolé du reste de la flotte, subit presque seul le choc de l'ennemi (24 ventôse, an II). Dès le début de l'action, le chirurgien major Sanguillon qui, aidé par Récamier, pansait un blessé, fut coupé en deux par un boulet de 36. Récamier fut couvert de sang et d'éclats, mais n'eut pas une écorchure et, devenu ainsi chef de service, s'efforça de toute son énergie à faire face à l'afflux des blessés; besogne écrasante puisque, quand après huit heures de combat, le *Ça Ira* amena son pavillon, il y avait à bord 250 morts et 300 blessés.



Xavier Bichat.

Prisonnier des Anglais, Récamier fut interné en Corse six mois; il y soigna ses compagnons de captivité et aussi les habitants de la région; lui-même y fut atteint d'une infection grave, peut-être le typhus. Enfin, en octobre 1795, Récamier échangé contre un chirurgien anglais prisonnier, rentrait à Toulon; il y revenait malade, épuisé, sans un sou, presque sans vêtements, mais avec la gale qu'il rapportait de sa captivité. Il y trouvait pour vivre, ses 400 livres de solde mensuelle, mais à ce moment 100 livres d'assignat valaient 20 sols d'argent ! Ses lettres à son père sont remplies de souvenirs d'envie pour le bien-être et la bonne chère de la maison familiale, d'appels désespérés pour que lui fût envoyé un peu d'argent ou tout au moins un peu de linge. Mais la misère n'est mauvaise conseillère que pour les lâches et les faibles; elle trempe les énergiques. Récamier, à peine vêtu et qui, à certains jours, souffrait de la faim, se met au travail avec un acharnement farouche: « je passe, écrit-il, une partie du jour sur mes livres, l'autre auprès des malades et l'autre sur les cadavres ». Il n'a pas d'argent pour payer ses maîtres, mais son ardeur et son assiduité le font admettre gratuitement aux cours que faisait alors à Toulon un jeune chirurgien militaire, Dominique Larrey. Sous sa direction, Récamier apprend l'anatomie et la médecine opératoire et lorsque enfin, en juin 1796, libéré du service militaire, il peut quitter Toulon et reprendre le cours d'études plus régulières, il emporte comme viatique un certificat fort élogieux du futur chirurgien de l'Empereur et de la Grande Armée.

Au sortir de Toulon, Récamier vint d'abord à Lyon, dont l'Hôtel-Dieu était très renommé comme centre d'enseignement. Puis, en septembre 1797, il est envoyé à Paris pour suivre les cours de l'École de Santé. Les Écoles de Santé avaient été créées par la Convention, en frimaire an III, sur le rapport de Fourcroy, pour remplacer les anciennes Facultés et fournir à la France et à ses armées les médecins dont elles avaient un besoin urgent; il y en avait trois, à Montpellier, à Strasbourg, à Paris. Celle de Paris, la plus importante, avait recruté son personnel dans l'ancien corps enseignant de la Faculté, de l'Académie de Chirurgie et de la Société de Médecine; on y comptait Chopart, Sabatier, Desault, Pelletan, parmi les chirurgiens, Corvisart, Hallé, Pinel, parmi les médecins. Les provinces y envoyaient les sujets qu'elles jugeaient les plus aptes à profiter de cet enseignement et qui devenaient « élèves de la Patrie ». Parmi les maîtres de l'École de Santé dont Récamier suivit les leçons, c'est peut-être Corvisart qui eut sur lui la plus grande influence.

A Paris, Récamier n'avait pas rencontré que des maîtres. Il avait retrouvé aussi ses amis Bichat et Richerand. Richerand, déjà célèbre par son Traité de physiologie qu'il avait publié à 21 ans, en 1796; Bichat qui domine de tout son génie cette jeune génération médicale et l'avait groupée autour de lui en fondant, en 1796, la *Société d'émulation,* dont Récamier allait devenir le secrétaire général et où l'on rencontre, à côté de Richerand et de lui, Bayle, Laënnec, Dupuytren, Alibert.

Dans ce milieu ardent de travail, où les maîtres transmettaient les traditions du siècle finissant, où les jeunes jetaient les bases d'une médecine nouvelle, Récamier trouve tout ce qu'il faut pour alimenter son besoin d'instruction et de recherche. Il s'attache à la clinique avec Corvisart et Boyer, à l'anatomie pathologique avec Bichat. Celui-ci surtout, son ami de longue date et presque son compatriote, eut sur sa formation intellectuelle une influence profonde. Dès lors, la carrière de Récamier se poursuit régulière et rapide; en 1799, il remporte le Grand Prix de l'École Pratique et passe sa thèse sur les hémorroïdes; la même année, il est nommé médecin suppléant de l'Hôtel-Dieu, puis en 1803, médecin expectant;

enfin il en devient le médecin en chef le 8 décembre 1806.

On arrivait jeune alors, dans la médecine comme dans l'armée, et notre époque peut envier ce temps héroïque où Hoche et Joubert, Bonaparte et Moreau à 30 ans commandaient des armées, où un Récamier était à 32 ans médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, un Dupuytren chirurgien en chef et professeur de clinique à 35 ans, un Richerand professeur de pathologie chirurgicale à 30 ans!

L'avantage qu'il y a à arriver jeune est de permettre aux hommes de valeur de fournir une longue carrière et de donner tout leur rendement. Récamier prit possession de son service de l'Hôtel-Dieu en 1806; il le quitta le 31 décembre 1845; il y avait passé 39 années. C'est là que s'exerça toute son activité, qu'il fit son enseignement, qu'il imagina et réalisa ses innovations thérapeutiques.

Avec les années lui vinrent de nouveaux honneurs et de nouvelles charges. En 1820, Louis XVIII fonde l'Académie de Médecine et Récamier en est nommé membre titulaire dès l'origine. L'année suivante, la mort de Corvisart lui ouvre les portes de la Faculté et il obtient une chaire à la Clinique de perfectionnement, qui devait devenir plus tard l'Hôpital des Cliniques; il ne quitte pas pour cela son service de l'Hôtel-Dieu et ne fait, d'ailleurs, que d'assez rares apparitions à la Clinique de perfectionnement. En 1823, l'épuration de la Faculté, exécutée avec quelque rudesse par le Gouvernement de la Restauration, lui fournit l'occasion attendue de prendre la chaire de clinique médicale et de la transporter à l'Hôtel-Dieu. En 1826 enfin, à la mort de Laënnec, il est élu à la chaire de médecine du Collège de France, contre Pariset et Magendie, sans pour cela quitter sa chaire de clinique. Récamier ne devait pas conserver longtemps cet enseignement officiel; après la Révolution de juillet, il refusa le serment que le nouveau gouvernement exigeait des professeurs et fut, de ce fait, déclaré démissionnaire de ses deux chaires: elles échurent à deux hommes qui avaient été toujours ses adversaires, celle de la Faculté à Broussais, celle du Collège de France à Magendie.

Récamier souffrit de cette disgrâce et, sur le coup, quitta Paris et se retira en Suisse; mais il n'était pas de ceux qui renoncent à la lutte et se confinent dans une retraite prématurée et boudeuse. Quelques mois plus tard, il rentrait à l'Hôtel-Dieu, y reprenait son service et ses leçons. Dès lors et jusqu'à sa retraite, il partagea son activité, qui était grande, entre l'hôpital et les occupations d'une des clientèles les plus considérables et les plus belles de Paris.

C'est dans son service, au milieu de ses malades et de ses élèves, qu'il donnait sa mesure et qu'il se montrait avec toute sa personnalité qui était énergique, originale, et s'imposait à tous. Très occupé, dictant à un secrétaire dans sa voiture les observations de ses clients, Récamier arrivait tard à l'hôpital — et en cela aussi, il fut un précurseur —; mais tard à cette époque, c'était 9 heures du matin! Temps heureux où l'on se levait tôt et dont reste encore parmi nous, comme un pieux témoignage, l'article 56 du Règlement sur le service de santé, toujours en vigueur, qui interdit aux chefs de service de faire leur visite avant 6 heures et demie!



Richerand.

Peut-être en souvenir de ses débuts comme aide-major, Récamier avait gardé le goût du langage et des comparaisons militaires; il avait, dans son service, des allures de chef d'armée et c'était vraiment une bataille qu'il livrait à la maladie. Il parlait haut et fort, tutoyant ses malades, interpellant ses auditeurs d'un bout de la salle à l'autre, d'un style pittoresque, imagé, parfois dramatique, s'accompagnant de gestes et d'exclamations. Un contemporain a laissé de lui un portrait certainement très exact et très fin: « Plein d'enthousiasme, il l'est également de candeur et de loyauté. Quand il se trompe, c'est de bonne foi, car il est incapable d'altérer sciemment le moindre fait. Son abord est bienveillant et son amour pour la science sincère. Jamais il ne refuse la discussion; mais il soutient ses opinions au moyen d'explications forcées, de théories hasardées; il prodigue sans cesse les mots *évident, indubitable.* Il semble que le doute soit pour lui un état pénible à supporter et dont il cherche à sortir à quelque prix que ce soit. » A travers la critique, on sent toute la foi en son art qui animait Récamier, cette foi qui le poussait à toutes les initiatives et toutes les audaces thérapeutiques, à ne jamais abandonner la lutte quelle que fût la gravité du cas. Ses convictions religieuses étaient profondes, ses convictions médicales aussi; en l'une et l'autre matière, il était un croyant, il ignorait l'hésitation et le doute, et certainement il avait en horreur les tièdes et les sceptiques.

Mais cet homme énergique et peut-être un peu rude avait un cœur admirable de bonté et de charité dont pouvaient témoigner ses clients de la ville comme ses malades de l'hôpital et ses élèves. Bonté active, d'ailleurs, efficace et agissante, et dont les manifestations, toujours inspirées par l'intérêt du prochain, ne laissaient pas que d'être parfois surprenantes: c'est une légende — mais une légende qui mériterait d'être vraie — qui le montre, au cours d'une promenade, jetant à l'eau son ami le Père de Ravignan, pour le guérir d'une laryngite. Cette bonté, cette énergie, cette activité, cette passion pour son art, Récamier les

garda jusqu'à la fin de sa vie. Même après qu'il eut quitté l'Hôtel-Dieu, il continuait à s'occuper de sa clientèle, à écrire, à défendre ses idées; quelques semaines avant sa mort, il polémiquait avec Blandin sur la dilatation anale. Il tomba d'ailleurs d'un seul coup, en pleine possession de ses facultés et de son intelligence, au soir d'un jour où il avait, comme d'ordinaire, reçu ses malades et longuement causé avec son élève et ami Cruveilhier; il fut foudroyé par une attaque d'apoplexie le 28 juin 1852; il avait 78 ans.

Cet homme qui aimait tant à agir écrivait peu. Il n'a pas laissé de vastes traités comme Richerand, Pinel ou Boyer. Quelques volumes ou brochures assez rares, et surtout des mémoires, des observations, disséminés dans les journaux de l'époque — en particulier dans la *Revue Médicale* qu'il avait fondée en 1830 pour y exposer ses idées — et dans les thèses de ses élèves, c'est à cela que se réduit l'œuvre écrite de Récamier.

Elle est pourtant considérable par la variété des sujets qu'elle envisage et par les conceptions nouvelles qu'elle apporte. Récamier a touché à toutes les branches de la médecine. Élève de Bichat et ami de Laënnec, il s'est occupé d'anatomie pathologique et a, en particulier, étudié les hémorragies et les ramollissements du cerveau. Passionné de théories et d'idées générales, imbu de l'hippocratisme classique et des idées de Stahl, il a combattu toute sa vie avec une énergie farouche les doctrines de Broussais et le matérialisme de Cabanis et de Magendie; mais ces discussions de philosophie médicale ne nous intéressent plus, nous ne le comprenons plus — pas plus, sans doute, que dans un siècle certaines de nos hypothèses et de nos discussions n'intéresseront nos successeurs.



Ecole de Médecine en 1802.

C'est sur le terrain plus solide de la clinique et de la thérapeutique que l'œuvre de Récamier a survécu. Il fut un grand clinicien, de ceux qui ont l'intuition innée du malade et débrouillent du premier coup d'œil les cas les plus difficiles. Ce don précieux ne se transmet guère qu'aux élèves qui vivent au contact direct et journalier du maître. Récamier qui s'y fiait n'a pas apporté, comme Laënnec ou Piorry, de méthode nouvelle ou de perfectionnement important dans la technique de l'exploration médicale. Du moins, son nom reste-t-il attaché à la description d'un signe resté classique des kystes hydatiques, le frémissement, qu'il observa pour la première fois en 1826 dans un kyste du foie et dont il explique très exactement le mode de production.

Ses principales découvertes sont en thérapeutique. Son besoin d'action, son goût pour la lutte, son imagination créatrice et ingénieuse devaient le porter avant tout vers cette partie de l'art médical. Il n'était pas de ceux auxquels il suffit d'avoir étudié soigneusement un « beau cas » et de l'avoir vérifié ensuite sur la table d'autopsie. Et c'est de thérapeutique chirurgicale que s'est surtout occupé ce médecin. Il faut reconnaître qu'à cette époque où la chimie organique, la physiologie normale et pathologique n'existaient pas encore ou commençaient à peine à naître, la thérapeutique médicale restait singulièrement empirique et décevante.

Récamier, sans doute, a soigné des affections médicales; il maniait les médicaments de l'ancienne pharmacopée, en particulier le musc pour lequel il avait une prédilection marquée; après l'épidémie de 1832, il écrivit une brochure sur le Traitement du choléra, dans laquelle il combattait la saignée préconisée par Broussais et s'efforçait d'établir les règles d'un traitement symptomatique et éclectique. Mais tout cela reste aujourd'hui sans grand intérêt. L'idée nouvelle et géniale de Récamier en thérapeutique médicale fut le traitement des fièvres graves par les affusions et les bains froids; il les avait employés dès le début de sa carrière et, en 1811, étant atteint d'une fièvre typhoïde grave, il n'hésita pas à appliquer sa méthode sur lui-même. Ce ne fût pas sans peine qu'il convainquit son entourage, opposé à cette médication héroïque; il s'est peint lui-même dans une lettre, bataillant contre ses médecins, réclamant à cor et à cri ce bain froid « que mes médecins soutenaient à ma femme devoir me tuer et que je soutenais, moi, pouvoir seul me sauver »; on ne résistait pas à Récamier, même mourant; il eut son bain — à 13° — et il guérit. Le traitement par les bains resta d'un usage courant dans son service, où le nombre des baignoires était une des choses qui frappaient le visiteur.

L'œuvre chirurgicale de Récamier est considérable et variée. Il a modifié et perfectionné des instruments, le bistouri, le pharyngotome, le cathéter-explorateur. Il s'est occupé de l'opération de l'empyème et a imaginé un trocart-siphon pour évacuer les épanchements pleuraux. Il a créé la méthode d'ouverture en deux temps, par application de caustiques, des kystes et des abcès du foie, méthode qui réalisait un progrès considérable et qui a été universellement employée jusqu'à l'avènement de l'antisepsie. Il a montré la valeur de la dilatation « cadencée » dans le traitement de la fissure anale, substituant cette méthode, qui reste encore aujourd'hui la meilleure, à l'incision du sphincter que pratiquait Boyer.

Comme tous les audacieux, comme tous ceux qui ont la foi thérapeutique, il s'attaqua au monstre et chercha, par tous les moyens, la guérison du cancer. Le plus important de ses ouvrages — tout au moins par le volume — est

ses *Recherches pratiques sur les maladies cancéreuses locales,* publiées en 1829. Ce livre, à côté de quelques observations cliniques intéressantes, renferme trop d'idées théoriques et de philosophie médicale surranées pour avoir gardé de l'intérêt. L'histologie pathologique n'avait pas encore séparé le cancer des autres maladies chroniques, et nous ne croyons plus à l'efficacité de la compression dans les tumeurs malignes. Mais ce qui reste, ce sont les études de Récamier sur les cancers de l'utérus et leur traitement, parce que là le médecin de l'Hôtel-Dieu sut découvrir et montrer la voie de l'avenir.

Pendant toute sa carrière, avec une persévérance admirable, il s'attacha à cette question et, d'étape en étape, perfectionnant sa technique d'exploration et de traitement, augmentant son audace raisonnée, il aboutit à la conception et à la réalisation de l'exérèse totale de l'utérus cancéreux qui reste peut-être, aujourd'hui encore et malgré la radiothérapie et la curiethérapie, le traitement le plus sûr du cancer utérin. Il commence par l'emploi des caustiques, en particulier du nitrate acide de mercure; mais, pour les porter au contact des ulcérations ou des tumeurs du col, il réinvente le spéculum, que les anciens avaient connu, que l'on trouve encore figuré dans les livres d'Ambroise Paré et de Scultet, mais dont l'usage avait été abandonné au XVIIIe siècle. Quelques années plus tard, lorsqu'Osiander eut pratiqué le premier l'amputation du col, il introduit en France cette opération nouvelle, en même temps que Dupuytren et Lisfranc. Mais ces interventions limitées, cautérisation ou amputation du col, se montrent insuffisantes et Récamier comprend que l'utérus cancéreux est tout entier suspect et qu'il faut l'enlever tout entier. Dès 1818, il démontre sur le cadavre la possibilité de cette opération. Il devait attendre onze ans encore avant de l'exécuter sur le vivant. Entre temps, en 1822, un chirurgien suisse, Sauter (de Constance) avait eu la gloire de pratiquer avec succès la première hystérectomie vaginale. Mais Récamier, en 1825, enlève par le procédé des ligatures un utérus prolabé et cancéreux; puis enfin, le 23 juillet 1829, dans son service de l'Hôtel-Dieu, en présence de Marjolin, Breschet et Blandin, il exécute la première hystérectomie faite en France; sa malade guérit. Et lorsqu'on relit le protocole singulièrement émouvant de ces deux opérations initiales, celle de Sauter et celle de Récamier, on constate que celui-ci est bien le véritable créateur de l'hystérectomie vaginale. L'opération du chirurgien suisse, qui n'avait pas fait une seule ligature et qui s'était contenté de bourrer de charpie la plaie laissée par l'ablation de l'utérus, n'est qu'un coup d'audace heureux. La technique de Récamier, réglée d'avance dans tous ses détails et rigoureusement suivie, est déjà toute moderne.

Ce ne fut pas là la seule découverte de Récamier en gynécologie. Il est aussi l'initiateur de « l'abrasion de la muqueuse utérine », que nous appelons aujourd'hui le curettage, et il imagina pour la faire une curette à bords mousses qui fait encore partie de notre arsenal chirurgical. Comme nous, il faisait suivre le curettage d'une cautérisation — au nitrate de mercure — et d'un lavage intra-utérin. Comme nous, il appliquait ce traitement, non seulement aux métrites et aux polypes, mais encore aux infections puerpuérales.

Clinicien averti, il avait observé l'ouverture spontanée de certains abcès pelviens dans l'intestin et noté « qu'ils guérissent si le foyer est au-dessus de l'ouverture et qu'ils ne guérissent pas si le foyer est au-dessous, les matières chymeuses ou stercorales pouvant y entrer et y stagner » Et de cette constatation clinique, il conclut à l'ouverture par voie vaginale ou rectales des abcès pelviens, qu'il préconise et décrit en 1841 dans un mémoire de son élève Bourdon : l'excellente opération qu'est la colpotomie postérieure était née.

La balnéation froide dans les fièvres, le curettage utérin, la colpotomie dans les suppurations pelviennes, l'hystérectomie vaginale pour cancer; une seule de ces découvertes eut suffi à immortaliser son auteur. Et pourtant, lorsque la belle et longue carrière de Récamier finit au milieu du XIXe siècle, toutes ces découvertes semblaient oubliées. Pour les médecins d'alors, le grand thérapeute qui s'en allait était un « oseur », dont les audaces inquiétantes devaient être proscrites. Il faudra plus de vingt ans pour que la méthode des bains froids nous revienne d'Allemagne sous le couvert de Brandt. Et quant aux initiatives chirurgicales de Récamier, curettage, colpotomie, hystérectomie, abandonnées de tous, solennellement condamnées par l'Académie de Médecine et toutes les autorités scientifiques d'alors, elles ne devaient revivre qu'au moment de la grande rénovation chirurgicale de la fin du XIXe siècle.

Nous comprenons mieux aujourd'hui tout ce qu'il y avait d'intuition géniale et d'originalité chez cet homme qui sut devancer son époque et ouvrir des voies nouvelles à la thérapeutique.

Mais nous oublions parfois ceux qui nous ont montré la route, et que certaines conceptions, qui nous paraissent toutes nouvelles par leur hardiesse, avaient germé jadis dans l'esprit de nos devanciers. Parmi ces pionniers, ces précurseurs de la chirurgie moderne, le nom de Récamier, initiateur avec Sauter de l'hytérectomie vaginale, doit survivre à côté de ceux d'Ephraïm Mac Dowell qui fit la première ovariotomie et de Conrad Langenbeck qui, le premier, enleva l'utérus par voie abdominale.

Ch. LENORMANT.

Watteau. Sa maladie et les Médecins

Sainte-Beuve, qui avait été un peu étudiant en médecine dans sa jeunesse, avouait non sans malice que le docteur, tel qu'il est représenté dans Rabelais et dans Molière, était un personnage de comédie qui le divertissait toujours. Pourvu, disait-il, « que ce ne fût ni chez lui, ni pour lui », il aimait à retrouver ces médecins en calotte ou bonnet pointu du genre de Diafoirus et de Macroton que le théâtre de Poquelin rendit légendaires. Encore Sainte-Beuve ne connaissait-il pas les médecins de Watteau, ces médecins du début de la Régence que le génial artiste, malade atteint d'un mal incurable, dans quelques-uns de ses dessins et dans ses gravures, poursuivit des traits de son ressentiment ou de sa colère.

Le docteur Misaubin, gravé par Pound, que Goncourt appelle « un médecin long comme une maladie », et que le maître a représenté, une seringue sous le bras au milieu d'un cimetière empli de ses victimes; le mire étonnamment cocasse du *Chat malade* (gravé par J.-E. Liotard), enfin les médecins grotesques, affublés à la Pourceaugnac montrés dans la planche satirique gravée par Caylus et Joullain: *Qu'ay-je fait, assassins maudits?* sont autant de témoignages de cette verve caustique, un peu amère qui animait le pauvre Watteau chaque fois qu'il abordait un sujet auquel le ramenaient toujours les progrès de son mal.

« Watteau, écrit Virgile Josz, comme Molière, a horreur des médecins. » C'est que les médecins, et même Richard Mead, qui était savant, estimé de Voltaire, et que le peintre des fêtes galantes fut appelé à consulter durant son séjour en Angleterre, avaient été impuissants à le guérir, voire même à le soulager des atteintes de la phtisie.



Cliché de *La Revue de l'Art.*
Le Docteur Misaubin. (D'après la gravure d'Arthur Pound).

***

Sur la foi de Gersaint, son marchand et son biographe, on a pu croire longtemps que le « mal de poitrine » dont Watteau souffrait, avait été sinon contracté, du moins s'était de beaucoup aggravé durant le séjour que l'artiste avait fait à Londres, en 1720.

« Le mauvais air qui règne (dans cette ville) à cause de la vapeur de charbon de terre dont on fait usage, dit Gersaint, et qui est fort dangereux pour les poitrinaires, obligea Watteau de revenir à Paris. »

La vérité est que, depuis sa petite enfance, le maître de Valenciennes avait toujours été délicat, maladif. « Dès avant le voyage (d'Angleterre) remarque Caylus, il avait la poitrine attaquée ». Et cela, Gersaint même le confirme. Dans la notice placée en tête du catalogue Lorangère, il montre que Watteau, avant de franchir le détroit, « était déjà attaqué vivement de cette maladie qu'on nomme, dans ce pays-là, consomption ». Cette maladie était apparemment la même qu'on appelait en France le « mal de langueur »; et il faut dire que le discours que le premier médecin tient au second, par la voix de Poquelin, dans *Monsieur de Pourceaugnac,* ne laisse pas de définir assez bien les caractères les plus communs à cette affection. C'est quand il parle de cette « mélancolie hypocondriaque » laquelle rend le sang atrabilaire, et « par laps de temps... pourrait bien dégénérer en manie ou en phtisie. »

Remarquons que ce sont là les symptômes d'un mal dont le pauvre Watteau porta toujours les germes. Là-dessus Caylus, Gersaint, Sirois, les contemporains du génial et galant maître, sont tombés d'accord, et il est curieux de considérer combien leurs témoignages ajoutent ici de tragique à ces propos bouffons d'un médecin de Molière.

***

Du dessinateur du *Misaubin,* du peintre du *Chat malade,* Gersaint écrit qu'il était « bon mais difficile ami »; sa nature, aiguisée par un mal secret et qui gagnait lentement, était irritable. Julienne, son protecteur, son ami le plus cher et le plus dévoué veut « qu'il se soit rendu quelquefois incommode » par les écarts de son caractère. Le beau-père de Gersaint, Sirois, l'accuse même « d'humeur noire et possession d'esprit ». Celles-ci, le plus souvent, comme chez tous les malades d'une grande sensibilité, se manifestaient, sans que l'on s'y attendît, par des colères brusques, de violentes fureurs.

A ces moments-là, le peintre n'avait plus cet aspect « tendre et un peu berger » que Caylus avait remarqué en lui; mais, dans ces sortes de crises — et le différend qui l'éloigna de Gillot, le sépara de Pater en est le témoignage — il devenait sarcastique, se faisait voir brutal. La souffrance le minait même parfois au point de le rendre injuste. « *Le pis-aller,* répondit-il une fois à Caylus qui le suppliait de se ménager, de se garder pour l'avenir, *le pis-aller, n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne.* »

C'était là un mot terrible, et qui prouve combien Watteau, malgré le décor de fête dont il s'entourait, malgré la griserie et l'oubli de son art, se sentait mortellement atteint. Gersaint le fait voir misanthrope, mais cette misanthropie comme chez tous les phtisiques le laissait le plus souvent instable, insatisfait de lui-même et des autres, enfin, durant les accès de son mal, fuyant cette société choisie qui cependant le recherchait et l'honorait. M. Camille Mauclair a parfaitement défini cet état morbide; c'est lorsqu'il a écrit: « Quand Watteau était en proie à un accès de neurasthénie causé par la recrudescence de sa maladie pulmonaire, il fuyait le monde. »

Mais ce qu'il fuyait encore, c'étaient les médecins. Ceux de ce temps-là (et quelque savants que fussent certains d'entre eux) ne disposaient malheureusement d'aucun remède efficace contre la phtisie. Enfin il faut ajouter que le public (et Watteau était comme le public) n'avait que trop tendance à confondre les représentants du corps médical avec ces empiriques, charlatans, voire astrologues ou spagiristes, établis à tous les carrefours, et qui, tels Misaubin, prétendaient à guérir le monde par des onguents secrets et des poudres magiques.



Cliché de *La Revue de l'Art*.
Qu'ay-je fait assassins maudits ?... (D'après la gravure de Caylus et Joullain).



Watteau vivait en pleine Régence; il était le contemporain de Villars, ce Villars dont Voltaire à parlé (*Dictionnaire philosophique*) et qui disait posséder « le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années pourvu qu'on fût sobre. » Ces sortes de bateleurs pullulaient, sur le Pont Neuf et ailleurs, et le type le plus représentatif d'entre eux était le marchand d'orviétan. A ce dernier, Watteau, autant que Molière dans l'*Amour médecin*, a fait beaucoup d'honneur. C'est quand, dans le charmant motif à la chinoise, gravé par Moyreau et rappelant par l'arrangement les panneaux de Chantilly, il l'a représenté sous la forme d'un singe faisant le boniment et débitant des drogues.



Watteau. Le Chat malade, gravé par Liotard.
(D'après l'ouvrage de M. E. Pilon, Watteau et son école.
Van Oest, éditeur, Bruxelles et Paris).

Claude Gillot, le premier maître et contemporain de Watteau, avait gravé déjà, dans ce même esprit, un *Arlequin malade;* à la manière italienne ou turque, il avait peint une *Baraque d'empirique;* mais un type divertissant dont le peintre de l'*Amour au Théâtre Français* s'inspira encore fut le docteur de Bologne. « Dans le *Gilles* du Louvre, écrit M. Louis Gillet, le docteur arrive à califourchon sur son âne. »

Faut-il, une fois de plus, voir là de la part du maître, un trait de la satire, ou simplement le rappel du souvenir de quelque mime florentin, particulièrement de Costantino Lolli? Il ne faut pas oublier que celui-ci avait donné un vif relief, sur la scène de la Comédie italienne, à la plaisante silhouette d'*Il dottor Baloardo,* le même docteur rêveur, chercheur au clair de lune d'herbes officinales, celui enfin dont Verlaine, dans ces *Fêtes galantes* qui sont elles aussi de bien jolis tableaux à la Watteau, écrira un jour :

> Cependant l'excellent docteur
> Bolonais cueille avec lenteur
> Des simples parmi l'herbe brune

Quoiqu'il en soit, ce n'est là qu'une fantaisie. Les médecins n'avaient pu guérir Watteau ; Watteau, comme Molière, se vengea en les montrant ridicules. A vrai dire, le pauvre peintre était bien excusable. Sa vie, dit Gersaint, ne cessa d'être « entremêlée de vives douleurs ». Ces douleurs, dès le retour de Londres, avaient atteint, chez lui, un degré très grand d'acuité. Une lettre même écrite par le peintre à M. de Julienne, et cela peu de temps avant que Watteau acceptât de se retirer à Nogent, chez M. Le Febvre, Inten-

dant général des Menus, trahit cette souffrance. « *Cette douleur au côté gauche de la tête*, dit-il, *ne m'a pas laissé sommeiller depuis mardi et Mariotti veut me faire prendre une purge dès demain au jour ; il dit que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à souhait.* »

Watteau mourut à Nogent, entre les bras de Gersaint, de l'abbé Carreau et peut-être de Pater, le 21 juillet. En apprenant cette mort, le financier et amateur d'art Crozat écrivit à la Rosalba, la fameuse pastelliste vénitienne, que le visionnaire enchanteur de l'*Embarquement* finit « le pinceau à la main. » Jusqu'à la fin, Watteau avait tenu à travailler à un *Christ en croix*, peint pour le curé de Nogent et dont Caylus a montré qu'il trahit l'expression de douleur et de souffrance qu'éprouvait le malade qui le peignait. » Malade, toute sa vie Watteau l'a été. Et ce sont des témoignages bien curieux de ses rapports avec les médecins qu'apportent ces ouvrages de tous points différents des grandes œuvres : *Le docteur Misaubin, Qu'ay-je fait assasins maudits ?* le *Singe marchand d'orviétan*, le *Chat malade*, voire, dans plusieurs de ses tableaux, ces représentations du docteur de Bologne au travers desquelles l'on devine son amertume, l'on entend sa plainte.

EDMOND PILON.

Trois dessins de Joseph Hémard

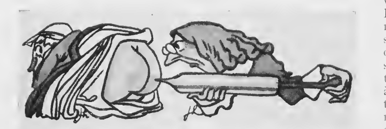
Il n'est guère, parmi les modernes, d'artiste plus original que Joseph Hémard. Avec un sens étonnant de l'histoire, il a délicieusement ramassé vingt siècles dans ses *Trente tableaux d'Histoire de France*. Avec une vive originalité, des dons admirables, il s'est fait le commentateur de maints textes immortels : *Les Regrets de la Belle Heaulmière, Monsieur de Pourceaugnac, Le Malade Imaginaire, Gargantua, Pantagruel, Jacques le Fataliste et son Maître, La Rôtisserie de la Reine Pedauque, Les Contes drolatiques de Balzac, Micromégas*, etc. Hémard est vraiment de la lignée de ces libres esprits : Villon, Rabelais, Molière, Diderot, Voltaire, Balzac, France dont il s'est fait l'humble et prodigieux serviteur.



... Quinze fois saigné ?... Et il ne guérit point ?...
Dessin de Joseph Hémard pour *Monsieur de Pourceaugnac.*
(René Kieffer, éditeur).

Dans son illustration de Molière, plus particulièrement intéressante pour le médecin, il a, dit le Professeur Roger (préface pour l'édition du *Malade imaginaire* publiée par René Kieffer) « su respecter la bouffonnerie du texte tout en respectant la philosophie de l'œuvre ». « En feuilletant son *Rabelais*, ajoute G. Grappe, telle vignette où il a montré Pantagruel prenant de sa main de géant des Parisiens et les contemplant d'un œil amusé, évoque la souveraine aisance de son talent. Nous n'avons pas, à l'heure présente, d'artiste plus capable de nous ressusciter « ce petit monde d'autrefois » qui fut et qui fit notre France ».

Dessin de Joseph Hémard, pour *Le Malade Imaginaire*
(René Kieffer, éditeur).



Dessin de Joseph Hémard pour *Le Malade Imaginaire* (René Kieffer, éditeur).

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

N° 11 Le Numéro : O fr. 75 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon[t] : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Trituration, fermentation et putréfaction gastriques au XVII[e] siècle.[1]

Harvey a profondément marqué son empreinte sur le XVII[e] siècle. S'il n'est pas le père du mécanisme, puisque Sanctorius est venu avant lui, il en est le plus génial représentant. Son ouvrage sur la circulation du sang, qui parut tout d'abord à Francfort en 1628 et à Lyon en 1639 marque une date mémorable dans l'histoire de la physiologie. Il inaugure toute une série de théories nouvelles sur le fonctionnement des organes, sur l'action nerveuse et sur les sécrétions. Les pertuis, les coins, le stimulus, les forces physiques et le mouvement formeront la trame des conceptions italiennes, anglaises et même françaises de cette époque.

Harvey a eu des contradicteurs et des ennemis; Riolan s'insurgea contre lui comme il s'insurgea contre Pecquet; mais il eut aussi de fervents admirateurs : Borelli, Baglivi, Bellini, Redi, Magalotti, Cheynes, Cole et notre Descartes sont plus ou moins directement ses disciples.

L'estomac n'échappa pas à la mode du jour. A dater de 1630 la digestion gastrique devient surtout physique et consiste avant tout dans la trituration.

***

Les premiers iatro-mécaniciens furent les Italiens et le grand apôtre du mécanisme fut Giovanni-Alfonso Borelli.

Son œuvre éclipse celle de Sanctorius, qui fut un esprit ingénieux mais ne s'occupa que de nutrition. Elle est un plaidoyer en faveur de la motricité et, bien entendu, de la motricité gastrique. On y voit l'action primordiale des fibres musculaires. On y voit aussi le rôle des cailloux et des pierres. En cela il ne fait que reproduire l'opinion de Harvey, qui conseillait même « de reconnaître par l'auscultation » la présence et le choc de ces cailloux dans l'estomac.

Bellini, élève de Borelli, est aussi un des partisans convaincus de la fibre motrice. Il vante l'action excitante du sang, du stimulus, sur la contractilité des fibres.

L'estomac est, pour lui, une simple cornue, mais une cornue contractile.

Quant à Baglivi, qui fut un esprit sage et impartial, il est, en ce qui touche la digestion gastrique, beaucoup plus réservé que ses prédécesseurs ou contemporains, et fait une place moins importante à la contractilité.



W. Harvey, 1557-1578.
(D'après un portrait du temps).

Tous ces travaux sur la trituration seront poursuivis par Redi et par Magalotti; ils feront le thème des discussions de l'Académie de Naples, puis de l'Académia del Cimento à Florence, sur le broyage des boules et des balles dans l'estomac des gallinacées. Nous en trouverons les échos plus tard dans Réaumur et dans Spallanzani.

L'école anglaise emboita le pas à Harvey et son iatro-mécanisme est aussi profondément tenace que l'iatro-mécanisme italien. L'un de ses représentants les plus autorisés, Pitcairne, ne peut admettre plus que ses collègues d'Italie qu'il soit question de chimisme La fibre est tout, et seuls les efforts de la fibre gastrique, joints à ceux du diaphragme et des muscles de l'abdomen, peuvent résoudre et désagréger les aliments.

Il a, comme Borelli, mesuré la puissance de ces muscles et l'évalue à un nombre considérable de livres.

Keath. Robinson, Cole, à part quelques détails, sont aussi des mécaniciens.

En France la doctrine eut moins de succès. D'ailleurs, à cette époque, les discussions portent plus sur l'antimoine, sur la saignée, sur la thérapeutique que sur la physiologie. Pourtant Descartes est un fervent de Harvey. Pour cette raison, sans doute, il gagna l'admiration des Anglais, et en particulier de Cole. Vers 1640 il écrit cette phrase : l'agitation constante de l'estomac et des boyaux est l'agent principal de la digestion. C'est du plus pur mécanisme.

(1) Ce chapitre est extrait de « l'Histoire du suc gastrique » qui vient de paraître chez Masson.

***

Il ne faut pas croire cependant, si convaincus qu'ils soient de l'importance de la trituration, que tous les mécaniciens la considèrent comme exclusive. Beaucoup d'entre eux s'efforcent d'expliquer ce qui se passe dans l'intérieur du viscère, au sein même de la masse alimentaire. Ils invoquent la fermentation, mais ils la considèrent encore comme une force et lui font jouer un rôle mécanique, de dissociation et d'éclatement. C'est donc à la physique qu'ils demandent l'explication des transformations alimentaires que la fermentation peut favoriser. « Les aliments, dit Descartes, sont agites en se chauffant, comme le fait la chaux avec l'eau commune. Il en résulte qu'ils se divisent en deux parties, l'une excrémentielle et l'autre nutritive. »

Borelli ne nie pas la fermentation de la nourriture et Guglielmini classe la fermentation gastrique dans les vraies fermentations.

Bellini associe l'action du suc pancréatique et de la salive au processus de la digestion gastrique.

Cureau de la Chambre parle d'esprits dissolvants, mais ne désigne spécialement aucune humeur.

Baglivi se montre spécialement hostile aux doctrines exclusives; il ne veut ni du mécanisme ni du chimisme pur. Il proteste contre l'absolutisme, de quelque côté qu'il vienne. Il est partisan des ferments; il admet l'acidité gastrique, et veut l'atténuer par addition de poudre de fer. Mais c'est, il est vrai, autant pour prévenir le relâchement des parties que pour alcaliniser le contenu.



G. Borelli, 1608-1679.
(D'après un portrait du temps).

Quant à Cole, son opinion est à la fois très précise et très neuve, car il affirme la nécessité du ferment et le suintement sur la paroi de l'estomac d'un suc actif qui transforme les aliments. C'est peut-être la première fois que l'on parle avec cette netteté de la sécrétion gastrique.

Mais l'action de cette sécrétion, comme son mode de formation, est encore assez bizarrement définie. Pour Cole comme pour Borelli, pour Baglivi, une sécrétion ne peut se faire que par le passage de la matière sanguine au travers des capillaires, dans des orifices de plus en plus petits, dont la diamètre règle en quelque sorte la qualité des sécrétions et permet de les différencier.

L'action de cette sécrétion sur les aliments reste pourtant mécanique à tel point que, 50 ans plus tard encore, physicien à outrance, Mazini de Brescia comparera à des coins, la force qui dissout les aliments. L'action des glandes de la membrane nerveuse de ce viscère isole les sels des aliments. Ces sels cristallisent, et cette cristallisation en triangle forme autant de coins qui dissocient les aliments. Et il ajoute « tout cela est géométriquement démontré ». Nous en sommes moins assurés que lui.

Je dirai peu de choses de l'assimilation, qui se fait aussi mécaniquement. Les pertuis et les orifices en sont les principaux instruments.

Reprenant à peu de choses près la théorie d'Asclépiade, Descartes pense que la partie nutritive des aliments trouve sur sa route une infinité de petits orifices par lesquels elle se rend au foie. Borelli voit les molécules alimentaires passer au travers d'un crible dont tous les orifices ne sont pas de même dimension. Peut-être peut-on voir là l'origine de notre conception de la capillarité et de l'osmose.

Malheureusement toute cette mécanique n'exclut pas absolument le mysticisme; on admet l'intervention des esprits animaux contenus dans les aliments, et ces esprits sont la source de la vie.

***

Il y eut en Allemagne moins de physiciens que de fermentistes. Et presque toute l'école du XVIIe-XVIIIe siècle, de 1680 à 1750, est à la fois mécanicienne et fermentaire.

Les doctrines physiologiques d'Hoffmann font surtout état du mouvement et de la chaleur.

Hoffmann est un fermentiste convaincu, mais la fermentation résulte dans sa thèse non d'une action gastrique mais d'une action salivaire. Et en cela il se rapproche de Deloboe.

Stahl revient à de bien vieilles conceptions. C'est dans les aliments bien plus que dans un ferment spécial qu'il veut trouver la cause de la fermentation digestive.

Il admet le rôle capital de la salive, comme Hoffmann, et du suc du pancréas, de la grosse glande de l'estomac (sic) comme Cheyne l'a appelée. Il voit aussi l'influence de la chaleur et fait intervenir l'âme, principe essentiel, comme moteur de cette digestion. On voit combien il se sépare de son collègue et émule Hoffmann, professeur comme lui à la même Université de Halle qui ne voulait point entendre parler de métaphysique et qui niait aux esprits animaux et à ces impondérables fictifs une part quelconque dans la vie.

***

C'est presque à la même époque que vivait Borhaave, dont la célébrité fut telle en Hollande qu'aucun médecin jamais ne l'égala, et dont les aphorismes de médecine, de physiologie, ont été portés à notre connaissance par son admirateur le grand physiologiste Haller.

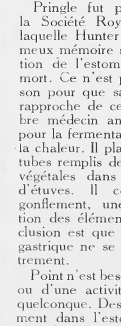
On ne peut dire que, en matière de digestion, Borhaave ait une doctrine personnelle. Il n'invente rien.

c'est un conciliateur et un éclectique. Il met, comme on a justement dit, tout le monde d'accord, et prend à tous ce qu'il croit bon de prendre dans leur œuvre.

Il est tout d'abord un fermentiste, un fermentiste qui ne croit pas aux actions chimiques de l'estomac, mais au pouvoir fermentatif, au levain des aliments. Il associe dans le processus digestif la chaleur qui vient du cœur, du foie, de la rate, des veines, l'humidité de l'estomac, et le vase clos; les forces mécaniques qui contractent les parois gastriques et les battements des artères voisines; la compression du péritoine et du diaphragme et les vibrations de l'aorte; et aussi l'influx nerveux. Il affirme ne vouloir incriminer en rien une matière subtile, comme certains de ses devanciers, et pourtant il admet l'influence des esprits « plus abondants dans l'estomac que partout ailleurs ». Le mot esprit n'a pourtant pas ici le même sens qu'il avait dans les conceptions du XVI[e] siècle.

Borhaave semble avoir eu l'un des premiers recours à l'expérimentation. Il fait manger à des chiens des fragments d'intestin, des os et de la viande et il les recherche dans les selles.

C'est un prélude à la coprologie. Malheureusement l'expérience, pour intéressante qu'elle soit, aboutit à une conclusion négative et inexacte, car Borhaave a certainement utilisé pour ses recherches un animal malade dont le pouvoir digestif était nul. On ne peut donc en tenir compte ainsi que le dit justement Spallanzani.



H. Boerhaave, 1668-1738.
(D'après une gravure du XVIII[e] siècle).

Eclectique est aussi Haller. L'apôtre de l'irritabilité semble avoir été moins intéressé par le processus digestif que par ses expériences capitales sur les muscles. Il est partisan de la trituration, certes, puisqu'il attache à l'action de la fibre une importance primordiale; mais il est un adepte convaincu de la putréfaction sinon de la fermentation. Les substances animales ne fermentent pas, elles se corrompent dans l'estomac. Elles donnent une couleur verte à la teinture de mauves et fournissent par distillation un principe alcalin. Il ne peut donc être question d'acidité. Il critique d'ailleurs l'opinion des acidistes qui fondent sur l'existence des gaz acides, d'odeurs acides, sur la saveur acide des tuniques le principe essentiel de l'acidité digestive. Il ne croit même pas que l'acidité puisse venir des aliments.

Et quand il expérimente, lui aussi, il constate que la corneille ne digère pas la chair de ses semblables, ce qui n'est pas exact.

La doctrine de la putridité a fait des adeptes : Gardane d'abord, Marquer et Cheselden et aussi John Pringle et son collaborateur Mac Bride.

« L'essai pour servir à l'histoire de la putréfaction » de Gardane n'est guère plus connu que l'article de Marquer. Par contre les recherches de Pringle méritent qu'on s'y arrête quelque peu.

Pringle fut président de la Société Royale, devant laquelle Hunter lut son fameux mémoire sur la digestion de l'estomac après la mort. Ce n'est pas une raison pour que sa pensée se rapproche de celle du célèbre médecin anglais. Il est pour la fermentation et pour la chaleur. Il place de petits tubes remplis de substances végétales dans des sortes d'étuves. Il constate un gonflement, une fermentation des éléments. Sa conclusion est que la digestion gastrique ne se fait pas autrement.

Point n'est besoin d'un suc ou d'une activité gastrique quelconque. Des gaz se forment dans l'estomac, et si leur abondance est moindre que dans les tubes c'est que la production en est entravée par le sel marin qui a un pouvoir antiseptique. Voilà qui est étrange : le sel devient un agent défavorable et non favorisant. C'est presque retourner notre processus digestif.

Avec Mac Bride, il attribue d'ailleurs aux gaz la dislocation des aliments, qui est un phénomène purement physique. Pringle ferme le cycle puisqu'il revient à la dislocation de Borelli, de Cole et pense presque comme Mazini.

***

Ces conceptions du XVII[e] siècle ne sont guère homogènes et aucune ne prend véritablement le pas sur les autres. Il semble que médecins et physiologistes s'éloignent d'un système unique pour adopter des conclusions mixtes et éclectiques : fermentation, pu-

tréfaction, trituration, actions physiques et actions fermentaires sont admises concurremment. Ce sont des hypothèses combinées dont la base est toujours fragile parce qu'elle n'est ni anatomique ni expérimentale

Ce siècle est cependant le siècle de l'anatomie il est illustré par Pecquet, Sténon, par Leuwenhock, Malpighi et Ruysch, de Graaf et Bartholin. Il est aussi le siècle des glandes, puisqu'on y décrit successivement le glomérule du rein, la parotide, le corpuscule de la rate et la structure intime du foie. L'existence des glandes gastriques ne s'impose pourtant point à l'attention des auteurs.

Dès qu'on les voit ou même qu'on les devine, la conception de la sécrétion s'impose, tant il est vrai que la connaissance de l'anatomie entraîne fatalement celle de la physiologie.

Certains prétendent, avec Portal, que la découverte des glandes de l'estomac appartient à Vésale, et que Willis et Morgagni en ont également admis l'existence.

Cheyne semble lui aussi les connaître, bien qu'il fasse jouer dans la digestion le rôle principal au pancréas. Perrault a vu des grains glanduleux dans l'estomac des oiseaux.

En raison de la précision de leurs descriptions, il faut faire une place à part à Cole, à Gérard Blaisius et à Tyson. Le premier décrit avec soin les tuniques de l'estomac, la tunique interne, la tunique moyenne et la tunique externe. La tunique externe n'a guère qu'un rôle de protection, la tunique musculaire est motrice; la tunique interne est hérissée de villosités et remplie de glandes et ces glandes donnent le suc gastrique. Tout cela est parfaitement clair.

Le second, Blaisius, est contemporain de Sténon avec lequel il entra en discussion au sujet de la découverte du canal parotidien. C'est un anatomiste distingué. Il indique dans son anatomie du chien, en pleine tunique interne de l'estomac, des follicules qui sont des amas de petites glandes, de couleur pâle, et groupés ensemble. Leurs orifices s'ouvrent à la surface de l'estomac et il semble s'en écouler du liquide. Aussi Blaisius conclut-il que ces follicules doivent être l'origine du suc gastrique.

Alors même que ces follicules ne correspondraient pas exactement aux glandes que nous connaissons actuellement, la conclusion de Blaisius se trouverait absolument exacte.

Le troisième enfin est moins connu. Zoologiste et botaniste plus que médecin, Tyson fera en 1683 une étude sur la digestion dont certains points se peuvent appliquer à l'homme et dont les considérations sont nettement physiologiques. Dans l'estomac, dit-il, la réduction des aliments se fait pas corrosion. La principale « menstrue » doit être le liquide que versent les glandes qui sont situées chez quelques animaux à l'entrée de l'œsophage ou immédiatement au-dessus de l'estomac des oiseaux et qu'on nomme « echinus » et chez d'autres animaux dans l'estomac lui-même et que l'on appelle la « membrane glanduleuse ».

On ne peut établir plus exactement que ces trois auteurs les relations de la glande et de la sécrétion gastrique. Il faudra cependant cent ans pour que cette conception devienne une réalité.

***

La sécrétion gastrique commence donc à apparaître vers la fin du XVIIe siècle, et on y entrevoit déjà les glandes. L'existence d'un suc gastrique actif paraît si peu douteuse à certains esprits clairvoyants que Lamy, dans un discours anatomique de 1657, n'hésite pas à dire que ce suc corrode même, chez les oiseaux, les métaux et les pierres; et Bossuet, que nous ne sommes pas habitués à entendre sur un tel sujet, écrira ces quelques mots typiques : « Les eaux de l'estomac sont de la nature des eaux fortes. Elles dissolvent les aliments de telle façon qu'il ne reste rien de l'ancienne forme. » Affirmation brève mais strictement exacte dans son laconisme.

J'ai voulu terminer cette étude par ces quelques citations qui apportent un peu d'ordre et de clarté dans la confusion des doctrines qui se disputaient à cette époque la faveur des physiologistes.

Elles font en quelque sorte le pont entre le XVIIe et le XVIIIe qui est le grand siècle de la sécrétion. Elles sont le prélude des solides et belles découvertes de Réaumur et de Spallanzani.

Maurice LOEPER.

ABD ALLATIF 1161-1231

Dans la longue série des médecins arabes qui vécurent à Bagdad, au Maroc ou à Cordoue du IXe au XIIe siècle, nous connaissons surtout Rhazès, Avicienne, Ali-Abbas, Avenzoar. Il en est d'autres dont nous sommes moins instruits et dont l'histoire des médecins de Ebn-Aba-Osaïba nous dit pourtant la vie et les œuvres.

Parmi eux Abd Allatif mérite quelque attention car il fut un savant, un bon médecin et un homme de bien.

Son vrai nom est Ebn Allabbad, mais s'adorne encore de beaucoup d'autres qualificatifs que je ne citerai pas ici. Il était originaire de Mosul et naquit à Bagdad dans la 557e année de l'Hégire, c'est-à-dire vers 1161. Il fut élevé par son oncle Soleïman qui était un savant jurisconsulte et dont il reçut une instruction solide et étendue. Il fit des lettres, de la science, de la botanique et de la philosophie. Il apprit par cœur le Coran et se spécialisa dans la grammaire, l'histoire et la théologie.

Mais il pratiqua aussi la Médecine à Damas et c'est à ce titre que son nom doit trouver sa place dans nos biographies.

Abd Allatif enseigna beaucoup et se fit une grande réputation. A ses leçons se pressèrent des auditeurs nombreux et des élèves qu'il retrouva successivement en Egypte et en Syrie.

Ce fut un voyageur, il vécut longtemps à Mossoul puis il vint au Caire vers 1180 pour y donner des leçons dans la Djema d'Alazhar. Il y resta un assez long temps. Protégé de Saladin qui fut le premier sultan Ayoubite d'Egypte et qui régnait sur Damas et l'Egypte, il recevait de lui 100 pièces d'or par mois. A cette époque le royaume de Jérusalem était encore aux mains des Chrétiens et Abd Allatif semble avoir accompagné Saladin lorsqu'il reprit Jérusalem en 1187 à la bataille de Tibériade.

Vue de Jérusalem.
(d'après une gravure de l'histoire Universelle de Schnitzler).

Il quitta le Caire après la mort de son bienfaiteur et nous le retrouvons auprès de Melic Alaziz qui venait de dépouiller son frère, le propre successeur de Saladin sur le trône de Damas et de Jérusalem. Il demeura à Damas, tandis que se déroulait les 3e, 4e et 5e croisades, et eut certainement les échos de la chute de Damiette.

Il appartient donc à une période intéressante de l'histoire. Il nous a laissé de son séjour en Egypte une relation fort détaillée qui a été traduite par Silvestre de Sacy.

Il y parle de la famine et de la sécheresse qui sévirent en Egypte en 597 et nous donne une description impressionnante de cette ville où les femmes dévoraient leurs enfants rôtis, et du tremblement de terre qui fit, l'an suivant, de si nombreuses victimes.

On trouve dans ces récits quelques considérations thérapeutiques et des données assez précises d'histoire naturelle.

Il traite de la banane qui donne des flatuosités et des renvois acides mais « de goût plutôt agréable »; il en vante aussi les propriétés aphrodisiaques. Il cite la datte, le palmier, le citron qu'il distingue du limon, et l'orange, etc... Il traite longuement d'un arbre curieux le Lebackh, sur l'essence vraie duquel on n'est pas encore absolument fixé et qui paraît avoir perdu sa nocivité en passant de Perse en Egypte. Cet arbre est peut-être le Lotus, mais plutôt le Perséa. Très connu d'ailleurs jusqu'en 1250 puisque tout le monde en parle depuis Ibrahim et Avicenne jusqu'à El. Baïtar, le Lebakh à la curieuse propriété d'arrêter les hémorragies, les crachements de sang et les flux dysentériques.

Son absorption fait gonfler les veines du ventre et tuméfier l'abdomen et il n'est pas absolument sans danger.

Abd Allatif fut aussi un styliste. Il étudia les termes obscurs employés dans la tradition, fit une analyse grammaticale du 1er chapitre du Coran, et un traité sur l'Article Arabe « Al ». Il élevait la science au-dessus des richesses, réprouvait le verbiage inutile et voulait la probité du langage. Il avait connu ce qu'il appelle les vanités de la science et mettait en l'Esprit Suprême sa confiance et son espoir.

Il était pieux et d'une piété réfléchie et sa pensée est souvent d'une belle élévation. Dans son traité « sur l'Essence de Dieu », il a de belles envolées qui sont dignes d'un chrétien. « Louanges soient rendues à « celui à qui appartient l'Existence et qui seul mérite « d'être adoré. L'univers brille de l'éclat de sa gloire « et le soleil de sa connaissance lance ses rayons sur « les âmes et les éclaire de ses feux. »

Il était doux avec les hommes et vantait la bonté et la charité. Il vécut loin de sa patrie, mais il pensait « qu'il n'est pas de pire tourment que de sentir tout proche le pays qu'on aime et de ne pouvoir l'atteindre ».

Après un dernier séjour à Damas il se sentit malade. On connaît de lui à cette époque, de fort belles lettres à son père et aussi à Osaïba. Il vint mourir à Bagdad en 1231 peu de temps après la cession à Frédéric II et aux chrétiens de Jérusalem dont il ne devait pas voir le retour à sa patrie.

Ce fut un homme de bien, un penseur et un historien distingué qui honore la médecine arabe. Son nom est à peine mentionné dans les biographies médicales et doit rester parmi les belles figures de cette époque.

Maurice LOEPER.

VARIÉTÉS

La lèpre dans l'Histoire

Le Dieu d'Israël qui châtia si souvent et si durement son peuple ne lui épargna pas la plus horrible des maladies. La lèpre semble, d'après la Bible, avoir été fort répandue dans le peuple hébreux, frappant aussi bien le roi Ouzzia (Deux chroniques XXVI) que le serviteur d'Elisée « lépreux comme neige » (Rois V). Les pontifes étaient chargés d'en faire le diagnostic et de prendre les mesures prophylactiques nécessaires : « le lépreux chez qui l'affection est constatée doit avoir les vêtements déchirés, la tête découverte, s'envelopper jusqu'à la moustache, et crier : Impur ! Impur ! Il demeurera isolé, sa résidence sera hors du camp. »



(Cliché du Prof. V. d'Amato)
Groupe de lépreux du tryptique de S. Anna del Manuel (Musée de Bâle).
(Noter la paralysie des bras de la figure principale, et la paralysie de la main de la figure de gauche).

Malgré la description clinique que l'Eternel dicta à Aaron sur le mont Sinaï (Levitique XIII) il est probable, dit le Professeur Vincenzo d'Amato, dans son intéressant travail sur « La lèpre dans l'histoire, dans la géographie et dans l'art » (Rome 1923), que la syphilis, la gale, la teigne et d'autres affections cutanées furent fréquemment confondues avec la lèpre. Mais leur extension rapide décida le pharaon à expulser le peuple hébreu ; ce serait la vraie cause de l'exode des Juifs.

Néanmoins, la lèpre se répandit chez les Egyptiens et surtout chez les Phéniciens pour qui elle fut vraiment la maladie nationale. Hardis navigateurs, ceux-ci l'exportèrent avec leurs marchandises et créèrent des foyers de contagion sur tout le littoral méditerranéen et même (à en croire le Professeur Ruel Holand de Wisconsin, U. S.) jusqu'en Amérique.

En Europe, la lèpre diffusa d'une façon menaçante avec les grands mouvements humains des invasions barbares, puis des croisades. Au moyen âge des mesures énergiques limitèrent le fléau : l'individu convaincu de lèpre, après une cérémonie religieuse impressionnante (*sis mortuus mundo*) était conduit à la maladrerie voisine. Il n'en pouvait sortir qu'à certaines fêtes religieuses, dans un costume spécial, muni d'une cliquette pour avertir de son approche, de gants et d'une pannetière pour recueillir les aumônes. Il existait en France au XIII[e] siècle près de 2.000 maladreries ou léproseries ; la vie n'y était pas trop pénible, certaines étant richement dotées. Parmi leurs pensionnaires il y avait, d'après Guy Patin, bon nombre de vérolés ; des vagabonds s'y faisaient admettre heureux de vivre sans travailler ; quelques fois aussi, des héritiers trop pressés réussissaient à y faire interner un parent trop riche. De telles mesures d'isolement produisirent rapidement la disparition de la lèpre en France et, dès le début du XVII[e] siècle, on put supprimer les léproseries. M. V.



(Cliché du Prof V. d'Amato)
Lépreux au moyen-âge, muni de sa cliquette et de sa pannetière.



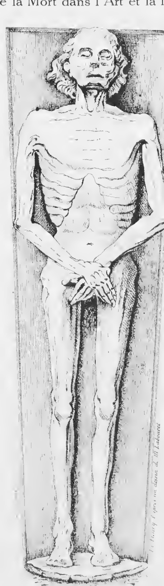
(Cliché du Prof. V d'Amato)
Lépreux, d'après un dessin persan du XV[e] siècle.



(Cliché du Prof. V. d'Amato)
Lépreux avec sa corne d'avertissement.
(D'après un manuscrit antérieur au X[e] siècle).

La Mort dans l'Art

Nous avions signalé, d'après M. Emile Mâle, (*Progrès Médical,* Supplément illustré n° 1, 1924), à propos de la Mort dans l'Art et la littérature du XVe siècle le tombeau de Guillaume de Harcigny. Grâce à l'obligeance du Dr Cavaillon et de M. L. Broche, nous pouvons reproduire un dessin de ce monument funéraire aujourd'hui conservé au musée de Laon; et nous ne saurions mieux faire à son sujet que de reproduire les lignes que M. E. Mâle lui a consacrées dans son volume sur *L'Art religieux à la fin du Moyen Age en France :*



Pierre tumulaire de Guillaume de Harcigny.

« C'est un cadavre nu qui ne se décompose pas, mais qui se dessèche; cette pauvre figure, moitié momie, moitié squelette, cache sa nudité de ses mains osseuses. La détresse, l'abandon, le néant de ce mort sont inexprimables. Quel est l'homme sincère qui a voulu être représenté sur son tombeau, tel qu'il était dans son cercueil? C'est un médecin illustre du XIVe siècle, Guillaume de Harcigny. Elève des Arabes et des écoles d'Italie, il passait pour l'homme le plus habile de son temps; il soigna Charles VI au début de sa folie et calma la violence de ses premiers accès. Il mourut en 1393; son tombeau dut être commencé aussitôt, et la statue dont nous parlons ne saurait être fort postérieure à 1394. Voilà un des plus anciens exemples d'un réalisme funèbre dont les grands siècles du Moyen Age n'eurent aucune idée ».

Biographie Médicale

SONNET DE COURVAL

Thomas Sonnet, seigneur de Courval, n'est guère connu comme médecin; mais c'est un des meilleurs poètes satiriques du commencement du XVIIe siècle. Il naquit à Vire en 1577 et mourut en 1627.



VIRE fut mon Berceau, ma Nourrisse et mon laict,
CAEN l'unique sejour de mon adolescence,
PARIS de ma ieunesse, et maintenant la FRANCE
A mon Nom, mes Escris, mon corps en ce pourtraict.
L. Gaultier sculp

Cliché du « Miroir des Livres ».

Les satires de Courval, dit A. Chéreau qui a consacré un intéressant article à ce médecin-poète, sont dirigées contre la simonie et les dérèglements du clergé; contre l'or qu'il appelle le chancre de la vertu et la gangrène de l'âme; contre la corruption des gens de justice et la cupidité des financiers, lesquels, dit-il vont butinant.

Les dépouilles du peuple, et, comblés d'abondance,
Font trophée aujourd'hui des deniers de la France.

Le poète poursuit sa croisade impitoyable par des traits acérés contre la bêtise humaine :

Populaire ignorant, grosse masse de cher,
Qui a le sentiment d'un arbre ou d'un rocher.

Contre les charlatans :

Quelque autre charlatan, resveur, mélancholique,
Grimassant son discours, fait le docte en pratique,
Suant, crachant, toussant, pensant venir au point,
Parle si finement que l'on ne l'entend point.

Contre les spagyristes ou chimistes :

O funestes corbeaux, qui toujours croassez!
O bourreaux carnassiers, quand serez-vous lassez?
Vray Dieu! jusqu'à quand verra-t-on opposés
Aux armes de raison vos poisons déguisés?
Jusqu'à quand verra-t-on, chimiques malheureux,
Parmi tous vos fourneaux, vos essences, vos feux,
Vos alambics retors, moittes de meuteries,
Distiller parmy nous l'huile de tromperie,
Dont, meschans, vous usez pour mettre promptement
Les pauvres languissans dedans le monument?

De Courval n'épargne pas non plus les femmes et c'est là le but de sa Satire menippée, laquelle n'est d'un bout à l'autre qu'une attaque violente contre le sexe faible. Par six satires, auxquelles l'auteur s'est plu à donner des titres étranges tirés du grec : Antizygogamicie, Clérocéranie, Tyrannidoylie, Dysalopenie, Thymitithélie, sa mordante hyperbole n'épargne rien; il qualifie le mariage :

D'horrible enfer, de gouffre de misères,
De déluge d'ennuis, de foudre, de colères,
De torrent de malheurs, ou d'océan de maux,
D'arsenal de chagrins, magasins de travaux.

Sainte-Beuve prétend que Sonnet imita souvent et pilla même quelquefois Régnier; c'est très vraisemblable. Mais telles quelles les satires de De Courval sont curieuses, exubérantes de feu, d'ardeur et de colère; elles donnent de forts intéressants détails sur les mœurs du siècle.

Cf : Sonnet : Satyre contre les charlatans, et pseudo médecin empyriques. En laquelle sont amplement descouvertes les ruses et tromperies de tous thériacleurs, alchimistes, fondeurs d'or potable, etc ; en laquelle d'ailleurs sont réfutées les erreurs, abus et impiétez des Iatromages, ou médecins imaginaires. A Paris chez Jean Milot, in-8° avec portrait. 1610. (Ce volume, très rare, était coté 450 fr. sur un récent catalogue du *Miroir des Livres antiques et nouveaux* (M. Escoffier, 11, rue de Miromesnil). — Satyre Ménippée contre les poignantes traverses et incommodités du mariage, in-8°, avec portrait. 1610. Paris; réimprimé en 1864, in-8°, avec portrait.

Gaspard Bauhin

Gaspard Bauhin naquit à Bâle le 17 janvier 1560 et mourut dans la même ville le 5 décembre 1624. Elève à Bâle de Théodore Zwinger et de Félix Platter, docteur de Montpellier en 1580, Gaspard Bauhin, qui fut longtemps professeur de médecine pratique dans sa ville natale, a beaucoup publié. Comme son frère Jean, il s'est illustré surtout dans la botanique et dans l'anatomie. « Mais, dit A. Chéreau, il surpasse ce dernier par le soin qu'il a donné à la nomenclature et à la synonymie; par les principes vrais qu'il a mis dans la science, par sa création des noms génériques pour les plantes dont chacune portait avant son temps un nom particulier, par sa nomenclature myologique, que la venue de Chaussier a seule pu détruire. On donne encore aujourd'hui, en mémoire de ce médecin, le nom de *valvule de Bauhin* à la valvule placée à l'entrée de l'ileum et du côlon; Gaspard assure, en effet, qu'il la découvrit en 1579, quoique Riolau lui conteste amèrement cette découverte, et qu'il assure que Varole avait déjà donné une description exacte de la dite valvule. Mais ce qu'on ne conteste pas, c'est que Plumier n'a fait que rendre hommage à un grand botaniste en donnant à un genre de la famille des légumineuses le nom de *Bauhina* ».



Gaspard Bauhin.

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

N° 12 **Le Numéro : O fr. 75** **1924**

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - **PARIS**
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

LE BAL DE L'INTERNAT 1924

par TAUPIN..

Ce fut, à Luna-Park, un admirable Bal, plein de couleur, de lumière et d'esprit. Enormément de monde : la salle était comble, les galeries aussi.

On peut remarquer une augmentation notable du nombre des cortèges. Il faut en chercher la cause principale dans le sujet d'ensemble du Bal : *les Médicaments*.

Si quelques jeunes internes ont jugé bon de s'abstenir, on se montre, par contre, beaucoup de « fossiles » et de patrons. Notons, au passage, MM. Coutela, Devraigne, Brocq, Desmarest, Weissenbach, Tixier, Sézary, Denicker, Lian, Crouzon, Flandin, Joltrain, superbe en Turc...

Mais venons-en sans plus tarder aux splendeurs exhibées par les Salles de Garde de chaque Hôpital. Nous suivrons la marche établie par le programme officiel.

Bicêtre

La Greffe Testiculaire.— Air de *Bicêtre*.— Couleurs : vert et rouge.

Voici la joyeuse Biscaille le Conservatoire des chansons de Salles de garde et de la folle gaîté. Les Bicestrois composent un état-major dont le chef incontesté est en ce moment Louis Wiard.

Mais, avant tout commentaire, il sied ici de s'incliner devant un souvenir pieux. Qu'une pensée émue aille à feu l'excellent camarade Duter, celui-là qui, pendant plus de dix ans, marqua aussi parmi les Bicestrois de renom. Et levons notre verre à la santé de ses amis, les grands Bicestrois Vallerot et Moral. Wiart est demeuré seul sur la brèche.

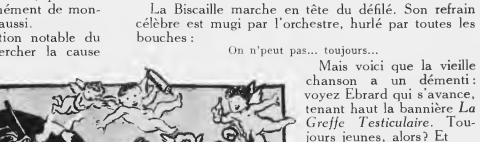




Fig. 1. — *Carte des dames*, par Pierre Noury.

La Biscaille marche en tête du défilé. Son refrain célèbre est mugi par l'orchestre, hurlé par toutes les bouches :

On n'peut pas... toujours...

Mais voici que la vieille chanson a un démenti : voyez Ebrard qui s'avance, tenant haut la bannière *La Greffe Testiculaire*. Toujours jeunes, alors? Et

On pourra toujours, maintenant?...

Ebrard, nous dit-on, s'est dévoué et dépensé tout entier pour le succès de son cortège. Il est parti en chasse avec le peintre Chauson, qui a conçu et réalisé loge et char ; avec le fidèle et dévoué Camus. Ce sont eux qui ont ramené, avec ces bananiers verdoyants couverts de fruits — oh ! combien symboliques et splendides ! — une horde de superbes singes, chimpanzés vigoureux, nerveux orangs, dont les glandes vont refaire des jeunesses. Derrière la bannière s'exhibe le plus beau d'eux tous, qui se trémousse et rugit, d'envie?.. de regret?.. ou de joie?.. de ce qu'il voit s'accomplir, grâce à lui : à l'ombre d'un bananier, une jeune et splendide nymphe se laisse enchanter par un vieux satyre, que la greffe a transformé, reconstitué, rajeuni (V. fig. 4).

A la suite (V. fig. 3), dansant et chantant vient la troupe du trio désormais inséparable : la nymphe gracieuse et maintenant satisfaite, le singe donateur et le satyre ragaillardi. Les conduisant et fermant le cortège, va l'économe Morlaas,escorté d'une délicieuse et super-

be bacchante aux cuisses nerveuses, aux seins altiers.

Dans la loge, à la fraîcheur de la forêt, à l'abri des bananiers en fruits, le Patron, toujours dévoué, toujours prêt à aider et encourager la Salle de Garde, félicite son interne et la charmante et si jolie Mme S., qui s'est dépensée pour faire à elle seule tous ces costumes, et si vite ! Constante comme Pénélope, fidèle comme la Tradition, la belle collaboratrice soutient le Tonus avec les anciens, qui n'ont pu oublier Bicêtre (n'est-ce pas Wiart, Gerber, et les autres?), la chère Biscaille, ce paradis rêvé, ce séjour enchanteur et incomparable. Ils sont venus, ces anciens, se mêler aux jeunes pour *tonifier la fibre* ; tous ensemble unissent leur gaîté, leur entrain, dans ce petit coin évocateur, prolongement du lieu où l'existence est si douce, si bonne, où l'on vit deux fois, puisqu'on y double les joies de la vie : *Bis-être!*

Tenon

L'opium. — Air : *Le Q de ma blonde.* — Couleurs : noir, rouge et or.

Cet Hôpital a eu le plus beau sujet du Bal et l'a magnifiquement traité.

Sa loge, une fumerie d'opium (V. fig. 9) — qui remporte d'ailleurs le premier prix, — est très artistique et admirable de couleur. Elle fait grand honneur à l'architecte Furiet, qui en donna la maquette, et aux artistes qui l'ont réalisée. Ces artistes sont trois internes de Tenon, dont les soins se sont étendus à tout ce qui concerne décorations et cortège. Conception et exécution, ici, tout est leur œuvre, pleine de goût et de beauté. Un ban à Olry, à Mounier, à X...

Un détail, pour la loge : les yeux et la bouche du Chinois sont constitués par un transparent électrique.

Le cortège promène de superbes Hindous à turbans dorés. Ils se livrent à la récolte des pavots et transportent l'idéal produit en Chine, où les fils et filles du Ciel célèbrent la divinité de l'opium. Tantôt ils iront s'adonner aux joies de leur bienheureuse drogue dans la fumerie.

En attendant, voici un éléphant, le clou du cortège. L'animal se démène, joyeux et barrissant. Son cornac est une merveille. C'est un esclave hindou, nu et bronzé, pagne et turban lamés or, avec, aux poignets et aux chevilles, des anneaux d'où partent des chaînes venant se rattacher à la ceinture. Ce cornac, c'est l'un « des trois », l'économe Mounier, qui remporte le premier prix de costume.

Puis voici des Pavots, jeunes femmes en corselet noir et jupon rouge ; des Chinois, aux chapeaux pointus et aux tuniques noir, rouge et or ; le char enfin, à la gloire de la divine drogue.

Fig. 2. — *Carte des hommes*, par Rigny.

Necker

La Médication urinaire. — Air : *Le Curé de Saint-Sulpice.*

O client ! si seulement tu avais préféré les maisons hospitalières à l'offre du trottoir, tu ne serais pas maintenant forcé de venir échouer sous le pressoir du cortège de Necker.

Ce sujet à haute portée sociale a incité les jeunes Esculapes philanthropes à ériger un grand, très grand numéro...

Leur chanson, aussi bonne conseillère, donne un salutaire rappel de conduite :

...Avec ces sacrées chaudes-lances
Qui vous gâtent l'existence,
On sait bien quand ça commence :
Dieu seul sait quand ça finit !

Laënnec

La Cantharide. — Air de Lakmé : *Fantaisie, oh! divin mensonge.* — Couleur : le mordoré.

Oyez la chanson :

. . . .

L'amour ne sera plus mensonge,
Je vais..., ... encore.
Ainsi s'accomplit le beau songe,
O Cantharide aux ailes d'or!

. . . .

Mais, hélas! ce n'était qu'un songe,
Eh quoi! mon v... retombe encore;
Ton érection n'est que mensonge,
O Cantharide aux ailes d'or!

Un secret : cette charmante adaptation est de Ill.

Fort jolie loge, où partout reluisent les cantharides mordorées.

Le cortège (V. fig. 5) est précédé de Brumpt et Joyeux qui partent en chasse, pleins d'entrain, pour capturer la cantharide. Les aimables mouches voltigent çà et là, essayant d'animer quelques personnages refroidis. Leurs gracieuses invites, — les tentatives plus modernes, plus discrètes, mais peut-être moins efficaces, de quelques pilules réputées (Voyez journaux, 3me page), seront-elles plus heureuses que le secours des organes empruntés à nos frères simiesques?

Et pourquoi non? Voici que le succès semble répondre à tant d'efforts. Contemplez ce phallus gigantesque. Oui, vraiment, déjà il oscille (V. fig. 6).

On applaudit; tout ce charmant défilé est un franc succès pour cette Salle de Garde où l'excellent artiste Bonnamy s'est dépensé sans compter. Il a été secondé par l'interne Castéran, qui, a su, en outre, s'occuper activement de l'orchestre du Bal, composé de dix-huit prix du Conservatoire.

Enfants Malades et Maison Dubois

Les Vermifuges. — Air : *La Femme du Roulier.* — Couleurs : Bleu, blanc.

La loge, le cortège, sont éminemment antihelmintiques. Mousses de Corse, semences de courges, écorce

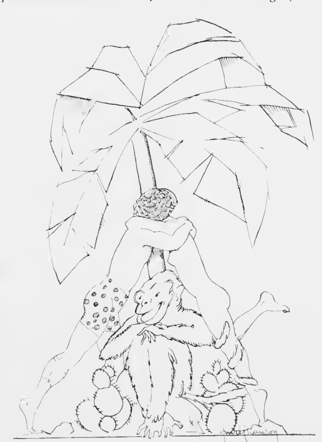


Fig. 4. — Cortège de Bicêtre : *La greffe testiculaire,* par André Chauson.

de grenadier : tout cela est représenté de bien amusante façon. Quels beaux grenadiers! et parmi eux, le nouveau fossile Pichon, le grand Pichon, le tonitruant Pichon. Il chante à plein goulot toutes les chansons des cortèges, et chacune au moins trois fois. Il tient la corde, d'ailleurs.

Avec ces redoutables grenadiers, de ravissantes nonnes — combien agiles! repoussent les Ascaris et écrasent leurs œufs. Grâce à la courge, les petites filles qui suivent sont libérées de tout souci et passent avec un entrain endiablé du lombric au lubrique. En attendant, les friponnes, de quitter le ver pour les verres, et cœtera, elles chantent avec grands tressautements de leurs jolis nichons :

Il a raison, dirent les enfants,
De s'en aller bâcher avec celle qu'il aime,
Et quand nous serons grands,
Tirelan,
Nous ferons tous de même.



Fig. 3. — Cortège de Bicêtre : *La greffe testiculaire,* par André Chauson.

La réponse de la femme du Roulier suit immédiatement, promesse de bonheur au superbe Roulier Lebé.

Bravo pour les artistes Huber et Uzelac ! et pour un organisateur, le Prof. Titi, plus modeste qu'une violette ! Est-ce pour faire valoir son inséparable, le mauvais Prêtre ?

Broca

Les Baumes. — Air : *Kyrie eleison.*

Voici une Salle de Garde qui a su créer une nouveauté, un corps artistique original, la *Maîtrise de Lourcine*. Le beau Kapel-Meister, c'est Risacher ; puis voilà Martineau, Lavialle, et l'admirable capucin et peintre Marait. Cette Maîtrise suit un admirable reliquaire.

Viennent ensuite les Baumes, le Baume tranquille, roi fainéant, porté sur un pavois, précédé de sa garde ; le Baume des Templiers ; et, suivis de leurs sujets, les Baumes du Canada, du Pérou (représenté par Lavialle qui obtient le second prix de costume), le Baume de Fioraventi, celui de La Mecque.

La loge figure un pot de baume, fort habilement composé et exécuté par Biscot.

Vraiment, cet hôpital, où il n'y a pas la quantité, offre généreusement la qualité. Sa chanson dit bien que chez lui, il n'y a que les mets les plus recherchés, que des femmes de qualité... et cœtera.

Saint-Antoine

Les Simples. — Air : *Le Roi de Bavière.* — Couleurs : jaune, rouge.

O grand Saint-Antoine, que d'humilité ! Rien que des simples ! très simples, trop simples... et si votre compagnon ne s'en était mêlé en réduisant des Saintes Antoinettes à la tenue la plus simple, quel désastre pour le réputé Saint-Antoine, autrefois si remarquable.

Point n'est la faute du vaillant Econome Panis, qui ne toléra pas un pot vide au dîner du Bal, et qui témoigna un zèle absolument hors ligne pour l'organisation d'icelui. Il fut aidé par son collègue direct, de Vadder. Mais, voyez-vous : il doit y avoir à St-Antoine énormément d'internes faisant les concours.

Passe un très-simple défilé, le plus simple possible, présenté par les fossiles et les fossyphilisables. Des simples toujours, des remèdes de bonnes femmes. Sur le char, des costumes encore les plus simples, c'est-à-dire des petites femmes simplement nues.

Nous marquons la présence d'un patron, Mr B...

Une anecdote : un stagiaire, pour faire patienter les dîneurs au dessert qui n'arrivait pas, s'offrit sur la table même du bon dessert féminin, *coram populo*, en chantant *Le Roi de Bavière*, la chanson choisie par l'hôpital :



Fig. 5. — Cortège de Laennec *La Cantharide*, par Bonnamy.

....

Chausse mon v... comme un brod'quin.
Tiens ! tiens ! tiens !

La Charité

La Fleur d'Oranger. — Air : *Oh ! mon Berger fidèle.* — Couleurs : rouge et blanc.

Oranger : Citrus vulgaris.

Propriétés thérapeutiques : Antispasmodique, dont l'usage prolongé peut provoquer de l'excitation (Codex).

Certainement, les joyeux compagnons de la Charité et leurs délicieuses compagnes ont fait de l'oranger un usage prodigieux. Ils sont au maximum excités et amusants.

Propriétés symboliques : La pureté, la virginité.

Aussi leur a-t-il semblé digne d'illustrer ce symbole par un mariage où participeront les plus gros membres (et cela est formidable) de la Magistrature, de l'Armée et du Clergé. On se réunira à la Mairie, loge 10, place Lupanar, où l'on fêtera le dépucelage de la mariée en grande pompe, sans compter les pompiers. *Honny soit qui mal y panse* telle est la devise de la Charité.

C'était le programme. Il est loyalement accompli. C'est ici le grand succès du bal, et cet Hôpital obtient sans conteste le premier prix de cortège.

La Mairie figurée par la loge est bien amusante. Au fronton, une dépucelée — dont Cochin conserve maintenant la dépouille.

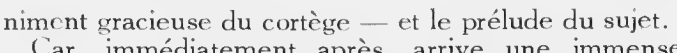
Cochin

La Purgation. — Air : *Pompons la M...! et pompons-la gaiement*. — Couleurs : jaune et violet.

A Cochin, seuls, les jeunes ont marché. Non pardon : un seul marche, Péribère. Et comment ! Tout le Midi en mouvement ! Et c'est un interne de première année. En quatrième, il sera président du Bal : oh ! alors, quelle apothéose ! Tous les autres Cochinois, le vétéran Desnoyers en tête, — bonne vieille noix sympathique, — font les concours.

La purgation : Bien avant 1789, nous avons revendiqué la liberté du ventre de nos malades et lutté contre cette infâme réaction, la Constipation, à jamais vaincue, comme nous le montrera ce défilé, par les efforts du médecin — et aussi du client. Voilà le programme de Cochin, et pour le réaliser, point n'était besoin d'en appeler aux neuf Muses. Le sujet, franchement scatologique, ne permettait que la plaisanterie, voire même la grosse farce.

En tête du cortège, voici la bannière, œuvre du jeune graveur bien connu, Schultz-Dal. L'artiste ayant été empêché de venir au Bal, c'est Taupin qui la porte. Elle est admirable (V. fig. 7) et fait regretter qu'on ne distribue pas de prix de bannière. Son coloris joyeux, très XVIII[e] siècle, est très remarqué. C'est la note infi-



niment gracieuse du cortège — et le prélude du sujet.

Car, immédiatement après, arrive une immense chaise percée, entourée de huit magnifiques apothicaires, aux costumes rigoureusement moliéresques, armés de seringues argentées de plus d'un mètre de longueur. Ces bons drilles font grand tapage et sont fort amusants : nous reconnaissons au passage Leroy, Monceaux, Baude, Coste, Moreau. La chaise percée est promenée en palanquin. La malade qui y est installée n'a pas eu à relever une chemise absente. Son soulagement lui est joyeusement facilité par les massages d'un jeune gaillard en semblable costume, qui songe sans doute que même une chaise percée peut servir aux fins de l'espèce. Puis apparaît le résultat final, la note dernière, la Pompe à M... Parfaitement ! Une grande voiture de vidange portant la firme... bien connue : *Widal, Delbet et C*[ie]. L'apparition de cet *ultima ratio* de tous festins produit un effet d'ahurissement, suivi de folle joie. Toute la salle trépigne, en rugissant, comme un écho et souvenir du Boul' Mich' :

Pompons la M... et pompons-[la gaîment,
Et envoyons s'faire f... ceux [qui n'sont pas contents.

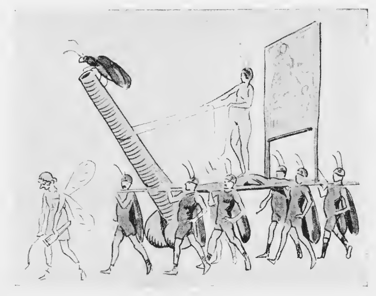


Fig. 6. — Cortège de Laënnec : *La Cantharide*, par Bonnamy.

L'Econome Olivier, en Maître vidangeur, est accompagné d'une vidangeuse inattendue, ni plus ni moins qu'une marquise, la belle Madelon Callipyge. La construction du corbillard à colombins fait grand honneur au bon camarade Giraud, dont l'ingéniosité est d'autant plus à priser qu'ici n'est pas son... Domaine, et que son travail représente de nombreuses difficultés vaincues.

Admirons encore la Purgation... politique. En effet, voici que défilent, en fascistes, Grinda, Lerond, Boisset, Burgeat, chemises noires, avec pots d'huile de ricin.

La loge de Cochin est gigantesque. C'est une construction qui représente une femme portant un bock. Cette Eve cyclopéenne a huit mètres de hauteur. La porte de la loge est entre ses jambes. Les pauvres esclaves passent sous son joug sans guère se courber. Le bouton de la porte du joug est formé par une ampoule électrique rouge. C'est le passage du Rubicon !

Cette belle loge est l'œuvre de Péribère et de ses amis de l'Académie Julian.

Beaujon

Les Enménagogues. — Air : *La Gigue du Q*. — Couleurs : Blanc, rouge.

Les jolies filles de Perth (Aïe !), inquiètes des retards annoncés, appellent à leur aide les Enménagogues, qui vont à la recherche des Anglais et les attirent.

Ah ! en résultante de ce programme, se sont-ils donné du bon sang, les gars du Beau-jonc ! Le cortège est très .. médical. Un Anglais (Les affaires, c'est eux) est extrait d'un utérus par deux charmantes personnes, des Enménagogues; il tombe sur un amas de coton Puis c'est la vision d'une caverne : là, extraction des habitants, les ours, par deux autres gentilles opératrices

Un orchestre d'Ecossais est fort remarqué. Il précède un défilé de costumes : ours, Anglais et des médicaments enménagogues, Apiol, Rue, Sabine, Armoise...

La loge est une gare régulatrice. Une horloge y accuse un retard de trois mois et dix-huit jours. Au fronton, un fœtus entre deux branches de sabine.

L'artiste animateur et exécutant est Dolbeau.

Saint-Louis

La lutte antisyphilitique. — Air : *Le Grenadier de Flandre.* — Couleurs : bleu sublimé et permanganate.

Cet hôpital reçoit le deuxième prix de cortège. En tête, le bon camarade Paul Lefèvre, superbe en truand dépenaillé, porte la bannière. Celle-ci, œuvre de l'illustre Jean Hugot (V. fig.8) est la reproduction d'un vitrail inédit. Saint Louis y est assis sur son trône : d'une main, il tient une seringue armée de son aiguille ; de l'autre, il pince un jeune hérédo étendu sur ses genoux. Les yeux au ciel, le bon roi implore son créateur et montre la marque d'un affaissement lamentable.

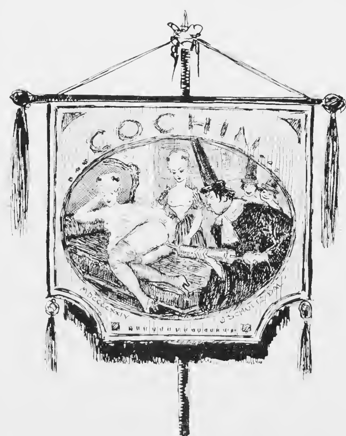


Fig. 7. — Bannière de Cochin : *La Purgation*, par Schultz-Dal.

Derrière cette bannière, un autre Saint Louis, monté sur un âne, conduit un troupeau de célèbres avariés : Henri IV, François Ier avec sa belle Ferronnière, Louis XV, Abd-el-Kader, Napoléon, un pape... Et vient le char édifié par Joe Bridge. Un Saint-Sébastien y est attaché à un phallus. C'est le pauvre vérolé moderne qui est symbolisé par le saint le plus piqué, représenté criblé d'aiguilles. Seize truands portent ce char, derrière lequel arrivent à grand fracas, après les trois grenadiers de Flandre nécessités par la chanson de l'Hôpital, les troupes d'attaque lancées contre la syphilis. Voilà l'armée des Ampoules : les unes sont argentées, il faut les supposer remplis de Hg; d'autres, rouges, représentent le Quinby, d'Aubry; d'autres, enfin, sont jaunes comme le Novar. Plusieurs dieux Mercure se détachent sur l'ensemble. Il ne faut pas oublier une foule de Spirochètes.

La loge représente un petit édicule, temple de la nécessité. Joe Bridge, son auteur, en a agrémenté les alentours de divers groupes : sergot et fillette, pierreuse et pâtissier, des chiens... Des organes ailés se poursuivent dans le ciel.

Broussais et Boucicaut

Les Injections Vaginales. — Air : *Le joueur d'épinette.* — Couleurs : bleu et pourpre.

Les pertes multicolores ayant particulièrement abondé à la suite des dernières batailles sur le Mont de Vénus et dans le Défilé vaginal, le gouvernement de la Sublime-Porte décide de faire appel aux injections de Sublimé et de Permanganate pour préparer le terrain aux jeux pacifiques et innocents (Hum !) de l'Amour

Voilà ce que l'on voit sur le beau char d'Harburger. Il est en forme de bidet et exibe une vulve gigantesque, accompagnée d'énormes gonocoques et de fœtus brandis sur des piques, à tour de bras.

La loge, œuvre de Ficatier, figure un grand bock, encadré de deux fonctions gynécologiques.

La Pitié

Le Gui. — Air : *Le Plaisir des Dieux.* — Couleurs : blanc, liseré de vert.

Le peintre décorateur Chopin a édifié une belle loge druidique, en pleine forêt de grands chênes. Habilement, il y a ménagé, entre les branches, une ouverture à travers laquelle les curieux de la galerie peuvent jouir du spectacle de la salle. Au premier plan de cette loge est un grand menhir.

Le cortège montre Vercingétorix à la tête de ses guerriers. Oh ! les beaux Gaulois et leurs magnifiques moustaches ! Ils ramènent captifs et butin. Rencontre de jeunes vierges que des druides mènent au sacrifice. On offre à Vercingétorix du gui pour diminuer l'hyper-

tension de sa Gaule. Un char très-réussi, délicieusement primitif et fort pittoresque, est traîné par un pacifique attelage de bœufs.

Lariboisière

La Fougère mâle. — Air : *Le Gendarme de Redon.* — Couleurs : vert et noir.

Précédé de mâles fougères (oh ! les beaux mâles !), un superbe Persée, avec l'aide des capsules appropriées, s'apprête à délivrer une bien jolie Andromède des attaques du Tœnia solium. Cela est le programme.

Le cortège figurait la capricieuse balade d'un prodigieusement long Tœnia.

Pour le reste, nous n'avons reçu aucune réponse à nos demandes. Nous aurions été curieux de savoir si le gendarme de Redon était un mâle de Fougères, étant donné la proximité des deux villes.

Hôtel-Dieu

L'Héliothérapie. — Air : *Charlotte.*— Couleurs : violet, rouge, jaune.

Nouvel Icare, l'Hôtel-Dieu, N. de D. ! a connu le danger de trop s'approcher du Soleil, surtout lorsque tant de belles lunes cherchent à l'éclipser. Et puis, quel char aurait résisté à l'ébranlement d'une telle



Fig. 8. Bannière de Saint-Louis : *La lutte antisyphilitique*, par Jean Hugot.

réunion de Charlottes? Il ne s'est pas effondré, oh ! que non : il s'est pâmé... comme Charlotte.

Mais, ô malheur ! ô fatale disgrâce !
Dans son bonheur, ell'fait un brusque saut :
Du contre-coup, la charrette se casse
....

Nous considérons comme un devoir de reconstituer ce char pour la gloire de l'Hôtel-Dieu, N. de D !

Le voilà (V. fig. 10) passant devant sa loge où brille un immense Soleil qui se lève sur les tours de Notre-Dame. Tant de belles nudités surgissent qu'il en tire la langue. Sur une série de marches, les adorateurs du

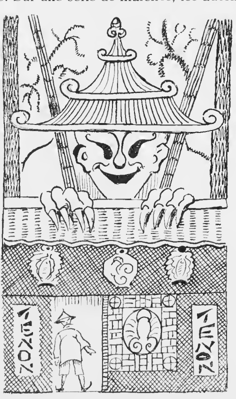


Fig. 9. — La loge de Tenon : *L'opium*, par Furiet, Mounier et Olry.

Soleil, casqués d'une boule dorée symbolique sont prosternés. Au sommet, devant un radiateur électrique qui renforce son éclat, un Dieu-Soleil, jaune d'or, gesticule et lance ses traits, — en l'espèce de longs rubans dorés. Les bas-côtés du char offrent une interprétation de la Chanson de l'Hôtel-Dieu. Une immense Charlotte de facture moderne y symbolise avec sa carotte écarlate des joies intimes et autodidactes.

Deux architectes de l'Atelier Redon, R. Lopez et A. Levrat; le peintre Biard; le sculpteur Regnier, de chez Injalbert, avaient réalisé ce char.

Par extension, le sujet de l'Hôtel-Dieu, l'*Héliothérapie*, s'est étendu aux *Agents Physiques* en général. Aussi un grand bidet représente l'*Hydrothérapie*.

Des costumes écossais rappellent la douche écossaise. Quelques travestis rouges et violets, perdus au milieu d'une abondance de costumes jaunes, signifient les rayons infra-rouges et ultra-violets.

Le tout est précédé d'une bannière, œuvre de Forestier et Foncin. Un agent (l'agent physique), assez débraillé, s'y montre agréablement occupé avec trois petites femmes.

Et voici le bouquet de la fête : on va choisir les

belles filles pour l'attribution du prix de beauté. Une innovation charmante : tout le monde s'assied en tailleur au milieu de la salle. L'extrême bariolage des costumes donne l'illusion d'un ravissant parterre de fleurs. Le premier prix est décerné à la splendide Henriette. Avec ferveur est acclamée la beauté.

Titi, le Prof. Titi, est fort heureux, pour son ami le mauvais Prêtre.

ver à ce dernier Bal de l'Internat. On ne *chahute* plus les femmes, et l'on n'entend plus le légendaire : A poil ! à poil !

Donc, ô très-pudique jeunesse, vous pouvez vous apprêter sans crainte pour le Bal de l'année prochaine. Il aura d'ailleurs une attraction non pareille : vous y pourrez voir Paul Lefèvre en carmélite, et Solente, « *il primo medico della corona* », en fille de joie.

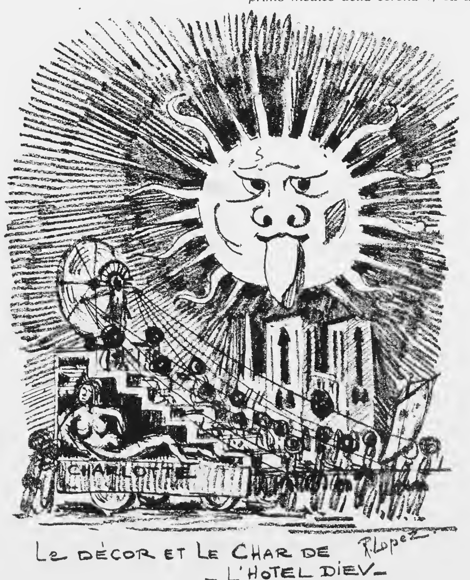


Fig. 10. — *L'héliothérapie*, par R. Lopez, Levrat, Biart et Régnier.

Pouvons-nous nous permettre l'expression d'un regret : on a constaté, au Bal, l'abstention d'un certain nombre de jeunes Internes et Externes. A ce propos a été mis en avant le fameux : « Cherchez la femme... » Mais, de par tous les diables ! que les jalouses emmènent avec elles leur trop aimé, et que les jaloux suivent avec leur « chasse réservée ». Car il est un fait indéniable : un changement radical a pu s'observer

Nous achevons en nous excusant de nos erreurs possibles, des omissions surtout. Chaque Econome de Salle de Garde a été prié par nous de préciser nos souvenirs et annotations. Nous remercions chaleureusement ceux qui ont bien voulu nous faciliter notre tâche d'artiste et de chroniqueur. Merci surtout à Bosviel, président du Bal, et au brillant Comité.

TAUPIN.

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE.

N° 13 — Le Numéro : O fr. 75 — 1924

LE PROGRÈS MÉDICAL

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ *(Mensuel)*

ADMINISTRATION
AIMÉ ROUZAUD
Compte Chèques Postaux : PARIS 357-81

41, Rue des Écoles - PARIS
Téléphone : Gobelins 30-03
Abon^t : France : 8 fr. - Étranger : 10 fr.

Rédaction du "PROGRÈS MÉDICAL"
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
Docteur MAURICE GENTY

Pour servir à l'histoire du mesmérisme

Ce n'est pas un médecin, mais un agrégé d'allemand qui va parler. Il ne prétend, d'ailleurs, point faire œuvre de savant, mais d'historien et il espère que ses lecteurs lui pardonneront à l'occasion quelques inexactitudes scientifiques Ses récentes Etudes sur Lavater (1) — le Lavater de la « Physiognomonie » — l'ont amené à se documenter sur le mesmérisme en Allemagne et en Suisse. Peu connu en France, le sujet intéressera peut-être les amis de cette revue médicale.

L'humanité a toujours montré une vive curiosité pour les troublantes manifestations de l'influence qu'une personnalité, une volonté, peut exercer sur une autre, influence qui apparaît tantôt bonne tantôt pernicieuse : tout comme la langue d'Esope.

L'antiquité parlait de « magnétisme animal », d'une action analogue à celle de l'aimant sur le fer, et que posséderaient certains individus. Puis on affirma l'existence d'un puissant fluide nerveux passant d'un homme dans l'autre. De nos jours enfin (2), on penche pour des explications et des théories qu'inspirent les découvertes faites en électricité, par exemple la télégraphie sans fil ; on est en train de définir et, déjà même, d'élaborer une science nouvelle, celle des phénomènes cryptoïdes. Et si l'esprit humain a toujours donné tant d'attention à ces recherches, c'est dans la conviction qu'il en pourra tirer des applications intéressantes, notamment en thérapeutique.


LAVATER.

Tel est particulièrement le cas pour le 18e siècle. Esprit utilitaire, parfois même avec excès et avec candeur, il fut victime de nombreux charlatans et guérisseurs. Il devait, à plus forte raison, s'intéresser à Mesmer qui faisait figure de savant et qui mérita l'examen le plus attentif de la part de l'Académie des Sciences, ainsi que de la Société royale de Médecine, à Paris.

(1) J.G Lavater. Etudes sur sa vie et sa pensée jusqu'en 1786 (Paris, Alcan, 1924 ; 756 pages) par O Guinaudeau, docteur ès-lettres

(2) Boirac : La psychologie inconnue (Paris, 2e édit, 1912). Ch. Richet : Traité de métapsychique (Paris, 1922)

Dès sa jeunesse, dans le même temps que son compatriote et émule, le Jésuite Hell — tous deux étaient Autrichiens —, Mesmer jeta les bases de sa théorie. Après avoir admis quelque temps une aimantation du médium par le magnétiseur, il affirma l'existence d'un fluide que l'opérateur déverse sur le sujet et qui, rompant l'équilibre physiologique et intellectuel chez ce dernier, le « désorganise », lui donne momentanément certaines aptitudes extraordinaires aux dépens d'autres facultés. Ses opérations étaient multiples : magnétisation individuelle ou collective (cette dernière grâce au fameux « baquet »), guérison de tics nerveux, de rages de dents, de l'hystérie. Il traitait cette maladie des femmes par des attouchements qui paraissent avoir moins choqué les « sujettes » que les moralistes.

Mesmer ne devait pourtant acquérir la gloire qu'en quittant sa patrie. En 1778 il arriva à Paris. L'engouement pour l'Autrichien fut rapide en France. Ses nombreux disciples et admirateurs se groupèrent dans mainte ville en « Société harmonique des amis réunis ». Mais, à côté d'honnêtes gens, et convaincus, comme le médecin Deslon et le marquis de Puységur, on y rencontrait des mauvais plaisants et des bateleurs qui n'empruntaient au maître que des simagrées — et celui-ci ne les méprisait point, hélas ! Les adversaires de Mesmer exploitèrent naturellement la situation. Parmi eux se trouvaient des savants, Bailly et Franklin, entre autres, tous plus ou moins « philosophes », et surtout, toute la troupe des « philosophes » officiels, athées ou, pour le moins, hostiles à la religion révélée et à ses mystères, hostiles à toutes les formes du mysticisme. Ils combattirent Mesmer comme ils combattaient Cagliostro et ils l'emportèrent sur ces deux adversaires presque dans le même temps. C'est en vain que l'Autrichien se défendit avec acharnement et habileté. Il fut expulsé de France en 1785, comme Cagliostro, et tomba, lui aussi, vite dans l'oubli. Toujours comme le fameux « comte », il mena quelque temps une vie errante, puis

tenta de se fixer en Suisse. L'Allemagne et la Suisse — surtout la Suisse allemande — formaient au 18e siècle un bloc intellectuel. Mêmes sympathies et mêmes antipathies; chez toutes deux un esprit traditionaliste et une certaine lenteur qui les faisaient suivre avec quelque retard le mouvement des idées européen.

On le constata bien à l'occasion du Mesmérisme. Mesmer et le Père Hell avaient beau être tous deux Autrichiens, et de langue allemande; le premier parvint seul à la notoriété dans l'Europe centrale, et cela tardivement, dans le temps que Paris, tête légère et, qui plus est, agitée par les événements politiques, l'oubliait déjà.

A peine relevons-nous, avant 1785, l'existence d'un foyer de mesmérisme dans chacun des deux pays : Carlsruhe et Genève.

La proximité de Strasbourg explique la sympathie de certains Badois, par exemple du professeur Böckmann, pour le mesmérisme. Strasbourg, la rayonnante université française aux confins de deux civilisations, étendait son action sur toute la vallée du Rhin. Or une « Société harmonique » s'était fondée dans la capitale de l'Alsace et Puységur était venu éclairer et encourager les « amis réunis », les fervents admirateurs de Mesmer. Genève — d'autre part — s'intéressait depuis 1783 aux expériences curatives des mesmériens à raison de la proximité de Lyon, centre important de mesmérisme. Ici et là, d'ailleurs, à Carlsruhe encore plus qu'à Genève, l'engouement pour cette nouvelle forme de mysticisme demeurait le fait de cénacles : il ne s'agissait, pour ainsi dire, que d'expériences de laboratoire. Aussi n'existait-il ni revue qui servît de lien spirituel entre les mesmériens, ni de littérature pour répandre la bonne doctrine. Les Badois s'étaient contentés de traduire deux ou trois des mémoires de Deslon et de Mesmer.

Quelqu'obscurs que fussent les Böckmann et les Pigott, ils n'échappèrent pas aux regards perçants de Frédéric Nicolai, le chef du rationalisme berlinois. La capitale du « Philosophe de Sans-Souci » était, comme l'on peut s'y attendre, la principale place forte des « philosophes ». Dès la fin de 1784, Nicolai s'inquiéta des progrès que le mysticisme pourrait faire en Allemagne sous le couvert du mesmérisme. Dès janvier 1785 sa « Revue mensuelle de Berlin » dénonça les dangers de la pratique de la « désorganisation » et mit ses lecteurs en garde contre la charlatanerie de Mesmer.

Peut-être, cependant, le mesmérisme n'aurait-il pas fait en Allemagne les progrès que redoutait le Berlinois. En tout cas, les partisans de Mesmer et les rationalistes n'en seraient probablement pas venus aux mains sans l'intervention de J.-G. Lavater.

Le Magnétisme, d'après Boilly.

Par tempérament et par zèle apostolique ce pasteur de Zurich se mêlait à toutes les querelles, dans l'espoir de convertir philosophes, rationalistes et savants à la religion chrétienne ou, comme l'on prétendait malignement, plus exactement au « lavatérianisme ». Or Lavater entendit parler dans son entourage du magnétisme et de Mesmer en mai 1785. Avec sa fougue habituelle il courut se documenter à Genève. Et, dès le mois d'août, à peine rentré chez lui, le voilà qui, tout à la fois, argumente contre des « philosophes » en faveur du « magnétisme animal » et prétend en prouver l'exactitude par les faits. Le médium, c'est madame Lavater elle-même. Elle était atteinte d'une maladie de nature hystérique. Son mari réussit sans trop de peine à la plonger dans le « sommeil magnétique ». Premier résultat, bien satisfaisant : la constipation disparaît chez elle ! En cet état de « désorganisation » madame Lavater sent croître ses facultés intellectuelles. S'instituant son propre médecin, elle se prescrit, entre autres remèdes, une saignée quatorze jours après les premières menstrues. Elle donne même des consultations à autrui; elle recommande, par exemple, à la maman d'un enfant atteint de coqueluche de faire prendre au petit malade une tasse de lait sucré à jeun et de pratiquer, en outre, une bonne passe magnétique sur le nombril. Cependant notre pasteur-opérateur rumine et ses idées et les observations qu'il peut faire sur sa femme. Bientôt il n'hésite plus à voir dans le mesmérisme une force bienfaisante, donc d'origine divine et révélée par Dieu, une forme moderne de l'imposition des mains apostolique : tout magnétiseur, sérieux et heureux, est une manière de

Jésus ou, pour le moins, de St-Paul guérissant les malades par de simples attouchements.

Et sans tarder Lavater rédige rapport sur rapport, expose et ses théories et ses expériences, n'omettant aucun détail, sans crainte du ridicule. Et il adresse ces rapports à ses adversaires, aux « philosophes » les plus notoires. Je laisse à penser l'inquiétude des rationalistes à la lecture de ces factums.

Et voilà déchaînée la tempête !

Par un concours de circonstances, peut-être point fortuit, notre pasteur suisse a créé en Suisse et en Allemagne au moins deux foyers de mesmérisme, et fort éloignés l'un de l'autre : Zurich et Brême.

Lavater a des disciples dans toute la Suisse allemande, notamment sur les bords du lac de Zurich, à Saint-Gall et dans les Grisons. Il se transporte lui-même solennellement à quatre ou cinq reprises à Herrliberg pour soigner une fille d'auberge : intervention d'autant plus délicate qu'il s'agissait ici de corriger les erreurs d'un disciple maladroit. Aussi Lavater éprouve-t-il une singulière fierté le jour qu'il réussit à plonger la fille dans le « sommeil magnétique ». Quelle noble besogne ! s'écrient ses adversaires rationalistes — et ils sont nombreux ! —. Voyez ce pasteur allant à l'auberge pour guérir une fille de salle d'un... mal de dents ! Et Lavater de se brouiller même avec quelques-uns de ses intimes. Le bon sens des Suisses sut pourtant empêcher tout choc et toute rupture violents; l'on ne saurait prétendre que le mesmérisme ait jamais coupé en deux l'opinion publique en Helvétie.

Il en alla tout autrement à Brême. Ici le combat revêtit le caractère d'une lutte âpre et, j'oserais écrire, féroce, à cause de la proximité de Berlin et du secours que Frédéric Nicolai, plus inquiet que jamais, amena aux antimesmériens de Brême.

A peine Lavater eut-il fait connaître à l'Allemagne entière le résultat de ses méditations et de ses expériences qu'il fut pressé de questions et de prières par des personnes malades, surtout par des femmes. Et l'infortuné n'eut pas toujours la force d'âme de résister à ces occasions de faire le bien à autrui, qui sait ?, de le convertir au christianisme ! Il dirigea des cures magnétiques... par correcpondance. Ce fut, notamment, le cas pour une demoiselle Albers, de Brême.

Et voici qu'en juin 1786 le hasard — du moins le pasteur de Zurich l'affirmait — conduisit Lavater dans cette bonne ville dans laquelle il comptait d'avance de nombreux admirateurs. Entre deux sermons il fit des visites à mademoiselle Albers, consulta avec les médecins traitants, « travailla » lui-même le sujet en leur présence, sans toutefois réussir à l'endormir du sommeil magnétique, puis reprit le chemin de Zurich. Et l'on peut ajouter à sa décharge qu'oncques il ne se soucia plus de la donzelle ni des mesmériens de Brême.

Il n'en avait pas moins allumé l'incendie.

Après quatre mois d'efforts les deux médecins traitants, Wienholt et Olbers, parvinrent à endormir mademoiselle Albers, en même temps, d'ailleurs, qu'une autre jeune fille, médium d'une valeur bien plus grande, prétendaient-ils. Ils pensèrent avoir guéri de leur mal l'une et l'autre « sujettes ». En novembre ils publièrent leurs observations et firent connaître les résultats obtenus. Dès le mois suivant Brême était divisé en deux camps : celui des mesmériens qui se réclamait de Lavater, encore que le Maître parût l'abandonner, et celui des « philosophes » dont le chef était J.-D. Nicolai, appuyé vigoureusement par son homonyme de Berlin.

La bataille se prolongea environ dix-huit mois. Il se fonda, à Brême même, une revue, dans l'unique dessein de produire ou de reproduire les documents concernant le magnétisme animal. A Hambourg, Gottingue, Hanovre, tout comme, naturellement, à Berlin, des périodiques faisaient de même. Un journal de modes entreprit lui-même de combattre le mesmérisme. Médecins, pasteurs, historiens, publicistes intervinrent dans les débats. Tel maître se brouilla avec ses disciples; ce fut le cas du professeur Baldinger et du docteur Biker. La caricature décocha ses traits aux protagonistes de chaque camp; elle avait toutefois une meilleure cible du côté des mesmériens. Elle décrivait, par exemple, l'impudique « jeu des doigts » et les « manipulations » dont étaient victimes de jolies jeunes filles de bonne famille. Un autre jour elle annonçait gravement que, magnétisées, des vaches avaient, aux environs de Brême, donné du lait bleu et une gravure dépeignait cette singulière séance de magnétisation.

Chose curieuse : le problème médical lui-même n'intéresse guère que quelques personnes, les médecins de Brême, Baldinger, Biker. Et encore ces hommes de science sont-ils mal préparés à cette discussion-ci. Peu de connaissances théoriques chez eux. Une médiocre curiosité scientifique. Baldinger lui-même ne paraît pas faire d'observations personnelles et se contente de disséquer les rapports de Biker. On discute presqu'uniquement les faits : oui ou non, la constipation a-t-elle disparu chez mademoiselle Albers (comme jadis chez madame Lavater) ? Et, en cas d'affirmative, par quel procédé ? L'état de « désorganisation » chez la jeune fille ne se manifeste-t-il pas uniquement par des convulsions hystériques ?

En réalité, cette querelle médicale prend très vite l'allure d'une polémique « philosophique ». D'abord entre Lavater et les rationalistes de Berlin. Ceux-ci voyaient un danger public dans le mysticisme du premier, ce mysticisme qui prenait cent formes, comme le prouvait son engouement actuel pour le mesmérisme. Pour le combattre Frédéric Nicolai faisait appel jusqu'au concours de Mirabeau. Lui, Lavater, ne faisait de Nicolai rien moins que la bête de l'Apocalypse. Dispute surtout personnelle, et sans intérêt pour l'objet qui nous occupe. Il n'en est pas de même pour le débat d'ordre général.

Les rationalistes venaient, on s'en souvient, d'obtenir dans les différents états d'Europe l'expulsion des Jésuites. Mais ils n'avaient garde de se reposer sur

leurs lauriers. Ils croyaient savoir, en effet, que les Jésuites s'étaient secrètement maintenus dans ces états; ils traquaient les « Jésuites secrets ». D'origine protestante pour la plupart, les « philosophes » de Berlin avaient un double grief contre les Jésuites : ceux-ci croyaient à une religion révélée, et leur religion était la catholique. Aussi bien Frédéric Nicolai flairait partout des Jésuites; il venait, par exemple, de signaler le « catholicisme secret » d'un dignitaire de l'église protestante, Stark. Cette manie rendait même Frédéric Nicolai passablement ridicule. Or, nous l'avons vu, un Jésuite autrichien était avec Mesmer l'initiateur du « magnétisme animal »; c'en était assez pour que les rationalistes tînssent pour suspect le mesmérisme. Pour un Mirabeau, les Jésuites, Cagliostro, Mesmer et Lavater conspiraient contre la Prusse du « Roi Philosophe ».

A Brême même des considérations locales de même ordre, « philosophiques », et non médicales, contribuaient à envenimer encore la querelle : calvinistes et luthériens y étaient alors en rivalité. Pasteur luthérien, J.-D. Nicolai s'effrayait à la pensée que Lavater, élu pasteur par les calvinistes de Brême, pourrait bien accepter le poste et s'installer dans la ville hanséatique. D'où son intervention énergique dans la dispute concernant le mesmérisme; en rendant le Zurichois ridicule aux yeux de tous à Brême, il espérait écarter le péril redouté. De fait Lavater n'osa pas accepter le poste; il n'osa même pas tenir sa promesse et rendre en 1788 de nouveau visite à ses amis des bords du Weser. Brême n'en fut pas moins secouée deux ans par ces querelles qui, tout d'un coup, en 1788 s'assoupirent, tant les yeux de tous se tournaient alors vers Paris où déjà grondait la Révolution !

Par un contre-coup naturel, de suivre les vifs débats qui avaient troublé l'Allemagne du Nord aiguisa la curiosité des Allemands du Sud, je ne dis pas : des Suisses, gens à tempérament froid et parfaitement équilibrés. Böckmann, le chef du centre de Carlsruhe, acquit quelque notoriété et de l'autorité. A son tour il exerça de l'influence sur les mesmériens de Strasbourg, ranimant en 1787 leur zèle languissant. Il avait fondé un périodique; à son exemple, la « Société harmonique des amis réunis » dans la capitale de l'Alsace publiait maintenant ses « Annales ». Ici pourtant, comme dans l'Allemagne du Nord, la Révolution française ne permit bientôt plus à personne de prêter attention à une science encore mal définie et fragilement établie, et qui passait souvent pour simple charlatanerie.

Après une éclipse d'une vingtaine d'années, le magnétisme brilla de nouveau d'un assez vif éclat en Allemagne, comme en France. Des travaux français (ceux de Puységur qui vivait encore en 1811 et de Deleuze, en 1813) on peut rapprocher le livre de Kluge paru en 1811 et la revue consacrée au « magnétisme animal », qui se fonda dix ans plus tard. Mais, cette fois, le mouvement avait un caractère véritablement scientifique; le magnétisme était désormais dégagé de toute tendance philosophique ou mystique. Tel n'avait pas été le cas pour le mesmérisme.

GUINAUDEAU, Docteur ès lettres.

Le Centenaire d'Hippolyte Duprat

Compositeur de Musique et Médecin

Par des fêtes qui ont duré quatre jours, la ville de Toulon vient de célébrer le centenaire d'Hippolyte Duprat.

Trois représentations de *Pétrarque* ont été données avec des artistes de valeur spécialement engagés par le Comité du Centenaire : MM[lles] Brunlet, Gozategui, Laurrelay, MM. Talrick, Vigneau, Payan, Botha. L'inauguration du buste d'Hippolyte Duprat, dû au ciseau du sculpteur Sausse, a fait l'objet d'une imposante cérémonie.

Hippolyte Duprat est né à Toulon le 31 octobre 1824; dès la plus tendre enfance il fréquenta le théâtre où l'emmenait régulièrement son père qui y jouait comme musicien amateur et il s'enthousiasma pour la poésie et la musique. Un de ses biographes, le D[r] Jules André nous le montre admirablement doué; c'était un enfant prodige : « à peine sa langue commençait à se délier et à balbutier, qu'en même temps il chantait un air en grande vogue alors, l'air des chasseurs de *Robin des Bois*. »

A trois ans il sait lire, à cinq ans il résoud sans hésiter et avec rapidité des calculs compliqués. A dix ans il écrit une comédie en cinq actes et en vers, *Nicolas ou le pauvre fermier*, puis il organise un théâtre d'enfants. A treize ans il met à jour un drame en trois actes et en prose, *l'Escapade;* à quatorze il enfante une tragédie *Dernier jour de Grenade;* à quinze ans il écrit un roman, *Alfred ou un amour de jeune homme;* à seize ans une tragi-comédie.

Un maître italien lui enseigne la musique et un beau jour il joue à ses parents l'ouverture de *la Dame blanche;* telle est sa façon de leur apprendre qu'il étudie le piano.

Pendant ce temps le jeune Duprat ne négligeait pas ses études classiques et à sa sortie du Collège, il remportait le prix d'honneur de philosophie.

Il voulait aller à Paris pour s'y perfectionner dans l'art musical, mais sa mère le poussa vers la carrière maritime, dans laquelle elle voyait un avenir plus assuré.

Duprat suivit les cours de l'école de médecine navale à Toulon et devint chirurgien de la Marine; plus tard il soutint sa thèse à Paris, où il fut reçu Docteur en Médecine.

Comme chirurgien de la marine, il voyage beaucoup; à 26 ans il est nommé chevalier de la Légion d'honneur pour faits de guerre; on le trouve en Afrique occidentale, aux sièges de Messine, d'Ancône et de Venise, en Crimée, enfin en Algérie. Partout il fait retentir et apprécier sa belle voix de ténor, partout il continue à composer de la musique en s'inspirant surtout des Amours de Laure et de Pétrarque.

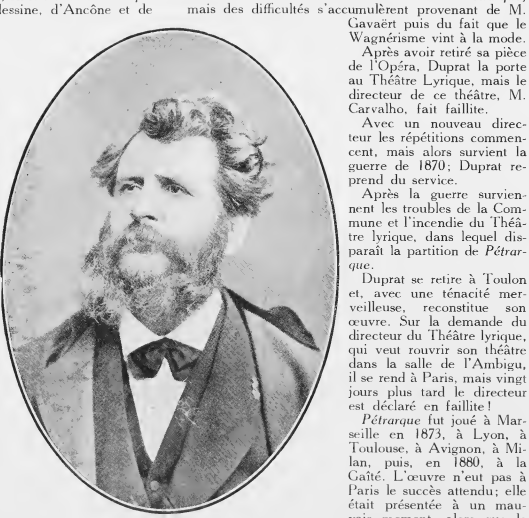
Au Sénégal les nègres l'appellent *Roi des griottes*, nom des bardes de ce pays. Sur le pic de Teneriffe et dans les bivouacs africains il trouve moyen d'organiser des concerts. Au besoin il chante seul, comme il lui arriva en marchant avec une colonne qui allait châtier des cannibales.

Cet amour du chant lui valut quelques ennuis. Il courut un certain danger à Constantinople pour avoir chanté des morceaux de *La Juive* dans la Mosquée de Ste-Sophie; on parvint à persuader les musulmans qu'il s'agissait de versets à la gloire d'Allah.

Le même jour les manifestations méridionales de son enthousiasme l'exposèrent à un nouveau péril: il lança un bouquet de violettes dans la voiture des femmes du Sultan, escortées par la garde des eunuques. « Il dut son salut à son uniforme et parvint à se perdre dans la foule. »

A Naples, où s'était arrêté son navire, il suivait avec passion les représentations de l'Opéra et prenait des leçons d'un compositeur italien. Un soir le ténor qui devait jouer Mazaniello manqua de parole, et Duprat le remplaça. Il obtint un grand succès, mais... reçut le lendemain une verte semonce de son commandant.

La discipline lui pesait et il n'avait pas abandonné l'idée de se consacrer exclusivement à la musique; brusquement et, dit-on, pour une question de barbe qui n'était pas à l'ordonnance, il donna sa démission sans attendre sa retraite, abandonnant le bénéfice de nombreuses campagnes et dix-huit années de services.



Portrait de Duprat.

Il se rendit à Paris, où il vécut aux Batignolles et mit en ordre ses compositions, en particulier son opéra de *Pétrarque*, dont il a écrit lui-même le livret

Il présenta son œuvre à M. Perrin, directeur de l'Opéra, chantant lui-même en s'accompagnant sur le piano, tous les rôles de sa pièce, y compris les chœurs. Pendant deux ans M. Perrin rêva de monter *Pétrarque*, mais des difficultés s'accumulèrent provenant de M. Gavaërt puis du fait que le Wagnérisme vint à la mode.

Après avoir retiré sa pièce de l'Opéra, Duprat la porte au Théâtre Lyrique, mais le directeur de ce théâtre, M. Carvalho, fait faillite.

Avec un nouveau directeur les répétitions commencent, mais alors survient la guerre de 1870; Duprat reprend du service.

Après la guerre surviennent les troubles de la Commune et l'incendie du Théâtre lyrique, dans lequel disparaît la partition de *Pétrarque*.

Duprat se retire à Toulon et, avec une ténacité merveilleuse, reconstitue son œuvre. Sur la demande du directeur du Théâtre lyrique, qui veut rouvrir son théâtre dans la salle de l'Ambigu, il se rend à Paris, mais vingt jours plus tard le directeur est déclaré en faillite!

Pétrarque fut joué à Marseille en 1873, à Lyon, à Toulouse, à Avignon, à Milan, puis, en 1880, à la Gaîté. L'œuvre n'eut pas à Paris le succès attendu; elle était présentée à un mauvais moment, alors que le public et surtout les critiques se détachaient de l'Opéra-italien et s'enthousiasmaient pour l'école d'outre-Rhin.

Hippolyte Duprat est mort à Paris en 1889, désespéré de tous ces déboires.

Pétrarque a été joué à Toulon en 1876, 1884, 1897 et 1899; il vient d'y être repris avec le plus grand succès.

On a reproché à l'auteur d'avoir introduit des fictions dans l'histoire des amours de Laure et de Pétrarque, mais de telles licences ne sont-elles pas d'usage courant au théâtre?

D'ailleurs divers points de l'histoire considérée comme classique prêtent à discussion.

Qui était cette Laure chantée par Pétrarque ?

On trouve imprimé un peu partout, et c'est la thèse soutenue autrefois par l'abbé de Sade et reprise par M. Pierre de Nolhac, que l'inspiratrice de Pétrarque fut Laure, de Noves, épouse de Sade, qui résidait en Avignon et fut mère de onze enfants. Or M. Armand Audibert, reprenant d'anciennes traditions provençales, s'efforce aujourd'hui de prouver que cette inspiratrice fut Laure des Baux ou de Vaucluse, qui mourut vierge et dont le tombeau, à Vaucluse, porte le blason de la maison d'Orange. M. Audibert se base sur les textes des poèmes et sur une lettre écrite par Pétrarque à son ami Sennueccio.

Les partisans de Laure de Noves s'appuient sur une note manuscrite qui se trouve en marge d'un exemplaire de Virgile à l'Ambrosienne de Milan ; seule une expertise en écriture pourrait montrer si cette note est bien de la main de Pétrarque et n'est pas apocryphe.

Dr Jules REGNAULT.



Composition du peintre SELLIER, grand Théâtre de Toulon.

Pétrarque à la Cour d'Amour de Vaucluse.

(Cliché du livre de M. Armand Audibert).

Bibliographie : *Charles Joliet, Article sur Duprat*, Charivari 6 *Juin* 1866. *Dr Jules André*. Biographie d'Hippolyte Duprat. *Marseille*, 1873. *Colonel Boyer*, Hippolyte Duprat, *conférence faite au Vieux-Toulon le 5 Janvier* 1924 *Bulletin de la Société des Amis du Vieux-Toulon, Juillet-Septembre* 1924. — *M. Rossi*. Archives théâtrales de Toulon, *4 volumes (inédits)*. *M. Liautaud et M. Victor Piétru. Articles divers publiés dans la presse régionale, Octobre* 1924. — *M. Armand Audibert*. Les amours de Laure et de Pétrarque à la Fontaine de Vaucluse. *Imp. Mouton, Toulon*, 1924. *Bulletin de l'Académie du Var* 1924 (sous presse). — Diverses revues de Toulon : *Le Passe Partout, Je dis tout, La Provence illustrée, La Côte d'Azur médicale.*

VARIÉTÉS

Fautes d'orthographe

Dans les souvenirs du plus piquant intérêt qu'il vient de publier sur Anatole France, (Anatole France en pantoufles, Crès, éditeur), Jean-Jacques Brousson rapporte une opinion ou plutôt un paradoxe du Maître sur les aberrations sexuelles :

« Entre toutes les disgrâces corporelles, la plus implacable pour lui, c'est l'impuissance physique. Il se montre indulgent envers les aberrations sexuelles, ce qu'il appelle plaisamment : des fautes d'orthographe.

Quelques-uns mettent au masculin ce qu'il conviendrait de mettre au féminin... Quelques-unes mettent au féminin, ce qui revient de droit au masculin. En ce bas monde, chacun fait son salut comme il peut.

...Pour Anatole France, ces hérésies, somme toute, confirment la foi ! *Opportet hereses esse*. Seuls, les chastes ne trouvent pas grâce.

Il n'y a pas de chastes. Il y a des hypocrites. Il y a des malades. Il y a des maniaques. Il y a des fous. Dites d'une femme, aujourd'hui, qu'elle est chaste, on vous rira au nez, vous la ridiculiserez. La chaste Lucrèce ! La chaste Suzanne ! Diane la chaste !... Je ne sais plus quel Père de l'Eglise qualifie de « laborieuse » la chasteté des

veuves. Il leur faut combatre, en effet, le souvenir des plaisirs qu'elles goûtèrent. Mais qui les empêche d'y revenir ? Parce que leur mari est mort, leur cœur est-il mort ? Il ne mange plus. Elle ne mangera plus ! C'est la veuve de Malabar ! Voyez-vous, sans la sensualité, point de sensibilité, point d'âme. Plus nous sommes voluptueux, et plus nous sommes inteligents ! La belle saison de l'homme, c'est celle des désirs et des plaisirs. Le sage fait tout pour la prolonger On se moque du vieillard amoureux ! Quelle cruelle stupidité. Moi, je parodie la formule de Descartes : « J'aime, donc je suis. Je n'aime plus, je ne suis plus rien. »

A propos de Desault

Tous les historiens de la médecine, se fiant à ce que Bichat avait écrit en tête des *Œuvres Chirurgicales* de son maître, ont fait naître Desault en 1744 à Magny-Vernois, près Lure. Or le lieu et la date sont également faux.



Cliché de *Franche-Comté et Monts-Jura.*
Desault d'après un dessin de Cochin.

M. Georges Jobert, qui vient de consacrer (*Franche-Comté et Monts-Jura,* septembre 1924), à son compatriote un article très documenté a retrouvé, dans les registres de l'état civil de la commune de Vouhenans, l'acte de naissance de Desault. C'est le 6 février 1738 qu'il naquit au Moulin Rouge, écart de Vouhenans, près Lure. Il mourut le 13 prairial 1795, de mort naturelle, semble-t-il, et non empoisonné comme l'ont prétendu quelques mémorialistes romanesques.

Une Photographie de J. Rollet

A tout ce qui a été publié en ces derniers jours sur J. Rollet, nous pouvons, grâce à l'obligeance de son petit-fils le docteur Jean Lacassagne, ajouter un document iconographique. La photographie que nous reproduisons fut faite en 1892 à Villerest (Loire) où J. Rollet était alors, dans la propriété de son gendre



le Professeur Lacassagne. Le Maître, devant l'objectif, a interrompu la lecture du *Temps;* sur une chaise, quelques livres favoris; dans le fonds de la pièce, Saint-Roch, montrant son bubon, semble demander un diagnostic à l'illustre syphiligraphe.

L'allaitement dans l'Art

Lorsqu'on examine les représentations qui ont été données de la Vierge allaitant, pendant le XIVe, le XVe siècle et jusque dans les premières années du XVIe, on voit le groupe de la mère et de l'enfant devenir de moins en moins divin. Au début, l'allaitement de l'enfant Jésus par la Vierge est fort chaste; jusqu'au XVe siècle la poitrine n'est pas découverte

et le sein passe par une fente pratiquée à la robe. La reproduction que nous donnons, d'après *Le Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* (1903) en est un exemple. Cette statuette en noyer, haute de 50 c/m, représente la Vierge debout, tenant l'Enfant Jésus qu'elle allaite. Sa robe est ouverte sur la poitrine par deux fentes, et la mère présente à l'enfant ses seins nus. M. Saglio la date du



XIVe et même du début du XIVe siècle. Lorsque l'abbé Poulaine la décrivit en 1903, elle figurait dans l'église de Voutenay (Yonne). Elle a aujourd'hui disparu.

A partir du XVe siècle, les artistes vont s'affranchir de l'influence orientale, ils ne craindront plus le nu; « ils dégèlent et animent les images hiératiques et ankylosées des primitifs, encore emprisonnées dans les règles étroites de l'école byzantine; ils s'inspirent, à defaut de souffle mystique, de modèles vivants ». (WITKOWSKI).

Table des Matières de l'année 1924

IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE